



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

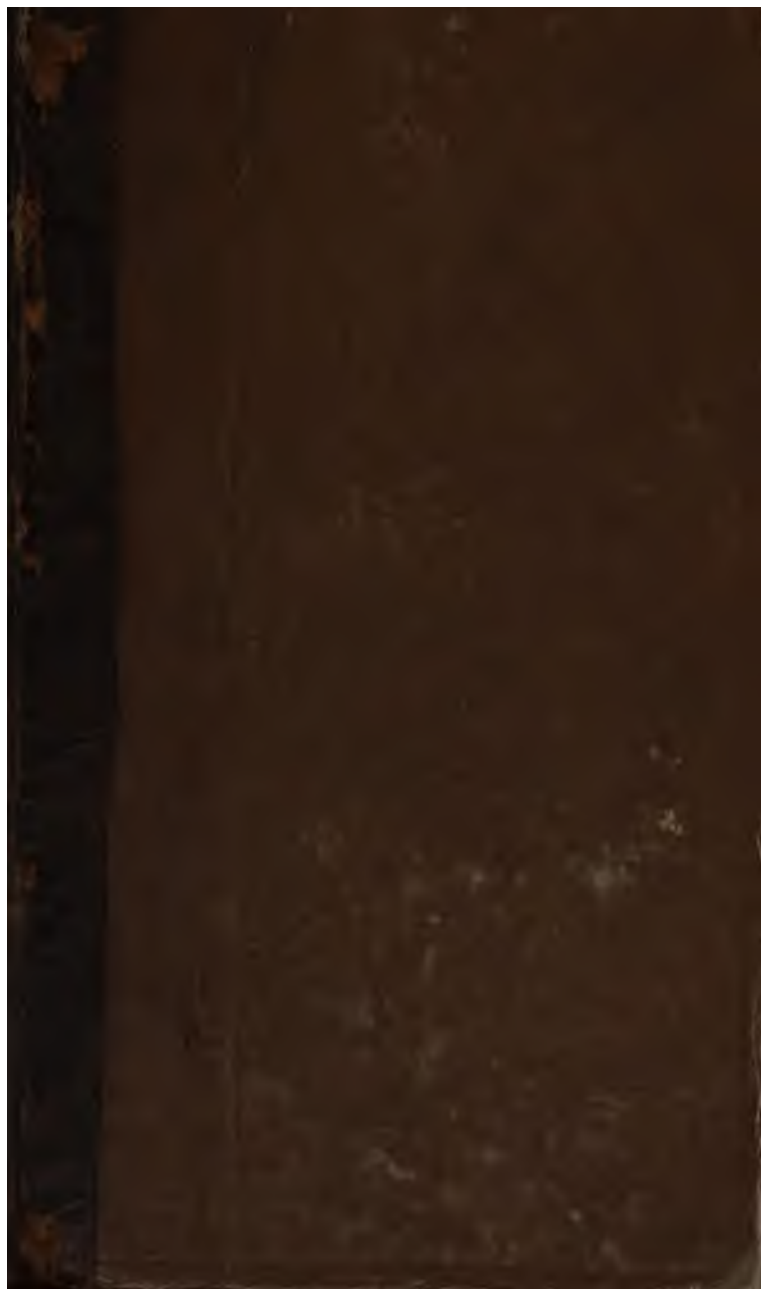
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





par Genl. - François Rager  
Nole -

1

**HISTOIRE**

**DES**

**MODES FRANÇAISES.**





*Guillaume François Roger*  
**HISTOIRE**

DES

**MODES FRANÇAISES,**

OU

**RÉVOLUTIONS**

*DU COSTUME EN FRANCE,*

DEPUIS l'établissement de la Monarchie jusqu'à nos jours.

CONTENANT tout ce qui concerne la tête des Français, avec des recherches sur l'usage des Chevelures artificielles chez les Anciens.



**A AMSTERDAM;**

*Et se trouve*

**A P A R I S,**

Chez **COSTARD**, Libraire, rue Saint-Jean-de Beauvais.

---

**M. DCC. LXXIII.**

GT2290

M6



## P R É F A C E.

**I**L me semble qu'une Histoire exacte & suivie des révolutions qu'ont éprouvées , chez tous les Peuples connus , les différentes manières de s'habiller , ne pourrait manquer d'être favorablement accueillie. Le costume , ou , pour me servir d'un terme équivalent mais plus familier , les modes , quelques bisarres qu'elles soient , ont toujours des charmes tant qu'elles règnent , & c'est encore avec plaisir qu'on en retrouve des traces dans les Monumens , dans les Fastes des Nations.

Cette portion de l'Histoire n'a

ij      *P R É F A C E.*

été jusqu'ici que trop négligée ; non-seulement nous sommes privés du tableau universel de toutes les révolutions du costume ; il ne paraît pas même qu'aucun Auteur se soit empressé de présenter au Public celui de quelque Nation. Les Sçavans , les Antiquaires ont fait à la vérité des recherches immenses , pour débrouiller , pour rétablir les anciens débris des siècles passés ; mais leurs dissertations profondes , leurs collections précieuses , fruit de la patience & de l'érudition , ne nous présentent que des lambeaux détachés , destinés à plaire aux seuls amis des sciences ; le Public ne peut ni en faire usage , ni les apprécier.

*P R É F A C E.*      iij

Notre Nation n'a pas été plus favorablement traitée que les autres. Rien n'est moins assuré que ce qui a paru jusqu'ici sur les divers habillemens de nos ancêtres. M. Legendre est même le seul qui se soit attaché sérieusement à cet objet : s'il eût donné plus d'étendue à ses recherches , s'il n'avait pas souvent présenté ses conjectures sous les livrées de la réalité , son Ouvrage serait devenu plus précieux , & celui que j'ai entrepris n'aurait point vu le jour.

Je ne parle point de l'Abbé Vély , qui le premier a tenté d'associer l'Histoire des Modes Françaises à l'Histoire Générale de la Nation : Ecrivain semblant , il s'est souvent contenté

iv      *P R É F A C E.*

d'encadrer dans son travail les esquisses singulières qu'il avait plu à ses Contemporains de tracer , sans s'embarrasser du soin de vérifier si elles étaient conformes à la vérité.

C'est ainsi que sur le seul témoignage de M. Legendre , il n'a pas balancé de dire : » Ce fut  
» sous Charles VI ( que les  
» Dames Françaises ) commen-  
» cèrent à se découvrir les épaules : le règne galant de Charles  
» VII amena l'usage des  
» brasselets , des colliers , des  
» pendans d'oreilles. La Reine  
» Anne de Bretagne dédaigna  
» ces frivoles ajustemens. Toute  
» l'occupation de Catherine de  
» Médicis était d'en inventer de  
» nouveaux «.

## *P R É F A C E.*

Ne semblerait-il pas en lisant ce passage , qu'il était réservé aux Françaises des derniers siècles d'implorer le secours de l'art pour relever l'éclat de la nature ; que le luxe & la coquetterie n'eurent aucuns attraits pour les aimables compagnes de nos premiers ayeux. Chaque siècle , j'en conviens , a vu les Françaises avec des habits différens : il en est même un grand nombre qui nous paraîtraient aujourd'hui plus propres à dégrader la beauté qu'à lui donner du lustre ; mais ils plaisaient alors , & les petites maîtresses s'étudiaient , ainsi que celles de nos jours , à les rendre aussi riches que galans. La parure eut toujours des charmes

vj      *P R Ê F A C E.*

pour les belles : elle est en quelque sorte leur plus brillant appanage ; & il faudrait avoir une connoissance bien imparfaite du cœur humain pour penser que les Françaises , pendant plus de douze siècles , ont méconnu leurs droits.

Comment sur-tout l'Abbé Vély n'a-t'il pas reconnu que M. Legendre s'était trompé en ne plaçant les pendans d'oreilles , les colliers , les brasselets à la toilette des Dames en France , que sous le règne galant de Charles VII. Dans presque tous les tems ces ornemens du beau sexe ont été communs à toutes les nations , & nos monumens nous apprennent que les Dames Françaises se sont



## **P R É F A C E.**      vij

empressées de leur rendre hommage.

Parmi les médailles de nos Rois , il en existe une sur laquelle la Reine Brunehaud est représentée avec des pendans d'oreilles : une autre médaille plus moderne , mais bien antérieure au règne de Charles VII , nous offre l'épouse de Philippe premier avec un colier de perles précieuses.

Dans les Mémoires présentés au Concile de Vienne , pour la réformation de l'Eglise en son Chef & en ses Membres , il est dit que les Religieuses portaient des étoffes de soie & des fourrures de prix , se coëffaient en cheveux & avec beaucoup de coquetterie , fréquentaient les

viii *P R É F A C E.*

assemblées de Dames , se trouvaient dans toutes les Fêtes publiques , se promenaient par les rues , même la nuit , &c.

L'Abbé Vély lui-même s'est contredit , puisque sous l'an 1275 , c'est-à-dire près de 150 ans avant le règne de Charles VII , il rapporte qu'aux noces de Philippe le Hardi avec Marie de Brabant , & à son couronnement , tous les Seigneurs parurent en habits & en manteaux de pourpre : les robes des Dames étaient tissues d'or ; leurs *colliers* d'une grande richesse , leur personne enfin parée comme un Temple.

Je pourrais encore ici parler de M. Hénaut , & l'affurer de n'avoir pas été plus exact sur

*P R É F A C E.*      ix

les Modes des Français que sur leur droit public ; mais ce que j'ai dit de l'Abbé Vély est , je crois , suffisant pour démontrer que si l'Historien , qui passe pour nous avoir donné les notions les plus étendues sur les coutumes , usages & modes de nos ancêtres , est tombé dans de pareils écarts , à plus forte raison doit-on se défier des Ecrivains qui n'ont traité ces différens objets qu'accidentellement , & d'une manière fort abrégée. Il en résulte qu'on peut assurer avec certitude que jusqu'à présent nous n'avons que des connaissances très-superficielles sur cette portion de notre Histoire. On nous a donné des

x      *P R É F A C E.*

Effais , des Anecdotes ; l'Histoire des Modes Françaises manque entièrement.

C'est pour remplir en partie ce vuide que je donne aujourd'hui au public l'Histoire complete & suivie de la Barbe & des Cheveux des Français , depuis l'origine de la Monarchie jusqu'à ce jour. Je dis des Français , & ce mot doit être pris ici dans sa plus étroite acception. Il n'est question pour le moment que de la tête des hommes ; celle des Dames aura son tour une autre fois.

Les perruques jouent maintenant un rôle trop intéressant en Europe pour les avoir oubliées. Je leur ai consacré un Supplé-

*P R É F A C E.*      xj

ment. Quelques recherches sur les Chevelures artificielles des Anciens , quelques Pièces justificatives de l'Histoire des Peruques termineront mon Ouvrage.

Pour ne laisser rien à desirer au Lecteur , & compléter mon travail , j'ai cru devoir parler , lorsque l'occasion s'en est présentée , des divers ornemens de tête dont nos pères ont fait usage. J'ai eu soin d'en remarquer l'origine , d'en crayonner la forme , d'en noter la décadence ou les changemens. Par ce moyen j'ai réuni , dans un seul volume , l'Histoire générale de tout ce qui concerne l'extérieur de la tête des Français.

xij      *P R É F A C E.*

Pour remplir ce projet , c'é-  
tait peu que de parcourir nos  
Historiens ; cette route avait  
déjà été fréquentée : c'est ce qui  
m'a décidé à faire des incursions  
dans nos Ecrivains en divers  
genres. Les richesses que je  
leur ai enlevé , ne peuvent man-  
quer de plaire aux Amateurs de  
l'antiquité.

Les loix somptuaires de nos  
pères m'ont aussi éclairé sur les  
révolutions dont je vais exposer  
le tableau : ce sont des témoins  
d'autant plus respectables que  
leurs dépositions sont revêtues  
du sceau de l'autencité : on ne  
peut les mettre ni au rang des  
chimères , ni les regarder comme  
le fruit du caprice ou de la par-  
tialité.

## **P R É F A C E.**    xiiij

Les médailles , les statues , les portraits, en un mot nos monumens nationaux ont pareillement fixé mon attention. Je me suis cependant défié de leurs avis. Les anciens Artistes , ainsi que ceux d'à-présent , préféreraient souvent un costume de convention à celui de leur nation. Cette bizarre méthode nous prive des lumières que leurs Ouvrages auraient pu répandre sur les objets que j'ai entrepris de détailler : elle n'aura jamais mon suffrage. A quoi sert , sur-tout dans les monumens publics , de donner à nos Princes des habits Grecs ou Romains ? Je respecte infiniment l'antiquité ; mais nos Princes sont Français , & c'est les

xiv      *P R É F A C E.*

rendre en quelque sorte étrangers à leur nation que de ne les pas représenter avec les ornemens de leur siècle & de leur pays.

Je ne m'arrêterai point à préconiser l'utilité de mon Ouvrage. Il se peut qu'il ne soit point destitué de cet avantage ; mais je crois pouvoir assurer que les partisans des modes y trouveront plus d'un mets de leur goût, que les personnes attachées au Théâtre ne seront pas les dernières à le consulter , & que les Artistes le liront avec fruit. Au reste , je ne pense pas qu'on mette au rang des productions éphémères un Livre , consacré à tirer du cahos une portion de notre Histoire , & qui seule peut



*P R É F A C E.*      **xv**

diffiper les vaines déclamations de certains Rétheurs contre la diversité des modes ou coutumes de leurs contemporains.

En effet , il est bien singulier , & je le remarque ici en passant , que dans presque tous les tems , ceux qui ont aspiré au titre fastueux de Philosophe se soient fait un plaisir de décrier les modes qui régnaient parmi leurs Conci-toyens. Quoi de plus original , par exemple , que la passion des prétendus Sages de l'antiquité pour les longues barbes , & leur antipathie pour les belles chevelures ?

Sénèque trouvait mauvais qu'on supprimât le poil qui croît autour du menton , & ne pou-

xvj     *P R É F A C E.*

vait supporter qu'un homme eût la tête chevelue. Diogène s'était également déclaré partisan des cheveux courts & des barbes longues : lorsqu'il rencontrait quelque Grec de sa connaissance avec un visage rasé , il faisait semblant de le méconnaître , & de le prendre pour une femme déguisée.

Cette petite ruse philosophique était moins désagréable & plus honnête que l'attitude de Pherecyde. Ce prétendu sage de l'antiquité appercevant un jour un jeune homme dont les cheveux longs étaient artistement arrangés , se couvrit les yeux avec un des pans de son manteau , & montrant au doigt le

**P R E F A C E.**    xvij

mal de ce jeune homme , il le désigna pour un débauché.

*Synesius* , Evêque de Ptolémaïde , qui rapporte cette anecdote , affirme que ceux qui ont soin de leur chevelure , sont » des adultères , des efféminés , » des victimes de l'incontinence » publique : qu'ils sacrifient à » *Cotys* , qui est la Déesse de » l'impureté , & à *Priape* qui en » est le Dieu .« .

Voilà bien des invectives contre les cheveux : Je veux bien croire cependant que *Synesius* ne les a écrites qu'en badinant. Cet Evêque était chauve , il avait entrepris l'éloge de la calvitie ; il n'est point surprenant qu'il ait employé les couleurs les

xviii **P R É F A C E.**

plus noires pour peindre les partisans des belles chevelures. En tout événement , si ce que dit *Juvenal* dans sa seconde Satyre est vrai , la pierre de touche de *Synefius* n'est pas infallible , ou pour parler plus clairement , les porteurs de cheveux courts ne sont pas toujours les hommes les plus vertueux.

» A la vérité, dit ce Satyri-  
» que , leurs membres non épi-  
» les promettent un courage  
» viril , mais les tumeurs d'un  
» sang grossier , causées par  
» l'excès du vice , sont coupées  
» dans un autre endroit par le  
» Chirurgien qui en connaît  
» l'origine , & ne peut s'empê-  
» cher d'en rire. Ces gens-là par-

## *P R É F A C E.*    *xix*

» lent peu , parce qu'ils aiment  
» le silence , & leur chevelure  
» est plus courte que leurs four-  
» cils «.

Concluons de tout ceci , qu'il y aurait de l'extravagance , pour apprécier le mérite des hommes , de considérer s'ils ont des cheveux sur la tête ou du poil au menton. L'esprit , la sagesse , la probité , sont indépendantes de la barbe & des cheveux.

Difons aussi que l'antipathie de certains Philosophes pour les chevelures flottantes , & leur amour pour les longues barbes , est une de ces bisarreries qui méritent de figurer dans l'Histoire des inconséquences de l'esprit humain.

## xx      *P R É F A C E.*

On pourrait néanmoins taxer cette bisarrerie de vanité. Les femmes ont naturellement les cheveux plus longs, plus beaux que ceux des hommes , mais leur barbe n'a pas grande apparence , communément elles en sont dépourvues. Il y avait donc de la fierté à mépriser les cheveux , à préconiser les barbes. Quiconque approfondit les préjugés des mortels , les trouve presque toujours frappés au coin de l'orgueil & de la partialité.

L'Histoire que j'offre aujourd'hui au Public fournira souvent des preuves de ces tristes conséquences : elle nous apprendra que l'esprit de parti & un zèle

## *P R É F A C E.*    xxj

mal entendu ont été dans tous les siècles de la Monarchie , les vraies causes des persécutions qui se sont élevées contre les modes. Puissé mon travail démontrer toute la futilité de ces trop fameuses disputes ! Puisset-il , sur-tout , servir à détruire cette folle maxime , qui attache indistinctement la frivolité de l'esprit & du cœur à la frivolité des habits.

Pour prévenir d'avance l'application que l'on pourrait faire de ce singulier principe , en voyant les infinies révolutions arrivées en France à la barbe & aux cheveux , qu'il me soit permis de remettre , sous les yeux de mes Lecteurs , le por-

xxij *P R É F A C E.*

trait des Français , tracé par une main impartiale il y a plus de quatorze siècles.

Sidoine Apollinaire , après avoir parlé de l'habit court & du large baudrier de nos pères , ajoute : » Les Francs sont de » tous les peuples , celui qui » entend le mieux les mouve- » mens & les évolutions mili- » taires : ils sont d'une adresse » si singulière , qu'ils frappent » toujours où ils visent ; d'une » légèreté si prodigieuse , qu'ils » tombent sur l'ennemi aussi- » tôt que le trait qu'ils ont » lancé contre lui ; enfin d'une » intrépidité si grande que rien » ne les étonne , ni le nom- » bre des ennemis , ni les désa-

---



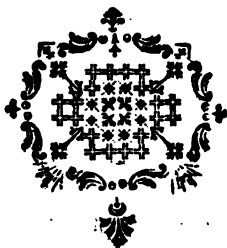
**P R É F A C E.   xxiiij**

» avantages des lieux , ni la mort  
» même avec toutes ses hor-  
» reurs : on peut leur enlever  
» la vie ; le courage , ils ne le  
» perdent jamais «.

A ces traits , il n'est point  
de Français qui ne se recon-  
naisse. Nous ne portons plus ,  
il est vrai , les mêmes habits  
que nos Ancêtres , mais le  
cœur n'a point changé. Que  
d'autres peuples se glorifient  
de conserver les ajustemens de  
leurs pères ; qu'ils se fassent  
une loi fondamentale de ne  
rien innover sur la longueur  
de leurs moustaches , sur la  
forme de leurs chapeaux :  
pour nous , peu jaloux de  
cette servile imitation , nous

## xxiv *P R É F A C E.*

ne songeons qu'à perpétuer  
l'honneur , la bravoure & la  
franchise , dont nous avons  
hérité de nos ayeux.



**HISTOIRE**



# HISTOIRE

## DES

### MODES FRANÇAISES.

---

#### *DES Cheveux des Français.*

Si l'on prenait à la lettre les expressions dont les Auteurs anciens se sont servis en parlant des Germains , il faudrait en conclure , qu'il n'y avait parmi ces peuples que des têtes blondes , que des yeux bleus (a).

Il est certain que les cheveux blonds n'ont jamais été rares en Germanie.

---

(a) *Cerulea quis stupuit Germani lumina ? Flavam  
Cæsariem : & madido torquentem cornua cirro.*

JUVENAL.

A

Cette couleur est même commune aux hommes ainsi qu'aux femmes , & se conserve jusque dans l'âge le plus avancé. Faut-il attribuer cette uniformité à l'influence du climat , ou à quelque autre cause ? C'est ce que je n'entreprendrai point d'examiner. Je dirai seulement que les Perruquiers de Rome achetaient communément la dépouille des têtes Allemandes , pour fabriquer de fausses chevelures , & satisfaire le goût des petites maitresses Romaines qui voulaient absolument paraître blondes (a).

L'abondance des cheveux blonds , loin de les décréditer , contribuait à rendre cette couleur précieuse aux yeux des Germains : malheur à quiconque n'avait pas reçu cette faveur en naissant ; il était forcé le reste de ses

---

a) *Nunc tibi captivos mittet Germania crines  
Culta triumphatæ munere gentis eris. . .*

OVIDE.

DES MODES FRANÇAISES. 3

jours d'épuiser toutes les ressources de l'art pour réparer l'injustice de la nature. Ce qui paraît même extraordinaire , c'est que parmi cette nation les chevelures blondes avaient encore plus d'attrait pour les hommes que pour les femmes. Les Germains faisaient surtout grand usage d'une espèce de savon liquide ou épais , composé de suif de chèvre & de cendres de hêtre. Ils parvenaient par ce moyen à changer la couleur primitive de leurs cheveux , à leur donner la couleur favorite , le blond doré (a).

Peu contents de ces préparatifs , les habitans de la Germanie secouaient sur leur tête une poudre rougeâtre , qui achevait de donner de l'éclat à leur chevelure : mode singulière, qui s'est renou-

---

(a) *Prodest & sapo optimus fagino & caprino , duobus modis spissus ac liquidus , uterque apud Germanos majore in usu viris quam feminis.*

vellée de nos jours, avec cette différence que la poudre des anciens Germains était une espèce de raclure d'or, une poudre brillante, & que la poudre rouille d'aprèsent n'a point cet avantage.

La manière dont ces peuples disposaient leurs cheveux mérite également d'être remarquée : ils les relevaient par devant, par derrière, par les côtés, & les ramenant sur le sommet de la tête, ils en formaient un ou plusieurs nœuds. *Séneque* & *Juvenal* donnent cette frisure à tous les Germains. *Martial* en gratifie les peuples qui habitent les bords du Rhin, & notamment les Sicambres (a).

*Tacite* attribue aux Suèves l'inven-

(a) *Crinis rufus & in nodum coactus apud Germanos. . . .*

SÉNEQUE.

*Grinibus in nodum tortis venerè Sicambri.*

MARTIAL.

*Quæ crine vincit Batici grægis vellus  
Rhenique nodos, auream quæ nitellam.*

Idem;

## DES MODES FRANÇAISES. 5

tion de ces nœuds : on reconnaissait ce peuple , selon lui , d'avec les autres Germains , à la façon dont il relevait ses cheveux , & en faisait un nœud sur la tête : c'était aussi par là que dans le pays on distinguait l'homme libre d'avec l'esclave. » Tous ceux , ajoute cet

» Auteur , qui portent leurs cheveux  
» de la même manière , dans le reste  
» de la Germanie , ne le font qu'à  
» l'imitation des Suèves , ou parce  
» qu'ils ont quelque alliance avec eux ,  
» & même ce n'est que pendant l'en-  
» fance ; au lieu que les Suèves conti-  
» nuent toute leur vie de relever par  
» derrière , & de nouer sur le sommet  
» de la tête leur chevelure hérissée «.

Les Français , voisins des Suèves & alliés des Sicambres , adoptèrent vraisemblablement ces usages , & les chevelures blondes & nouées ne furent point indifférentes pour eux : ce que l'on peut assurer , c'est que dans le deuil , dans l'affliction , ils portaient leurs

cheveux épars , sans ordre , sans arrangement ; coutume fort ancienne , & qui subsiste encore parmi nous (a).

Lorsqu'au commencement du cinquième siècle les Français quittèrent la Germanie , & pénétrèrent dans les Gaules , ils avaient abandonné la mode des cheveux noués : le goût national voulait que le derrière de la tête fût entièrement rasé ; que les cheveux de devant tombassent sur le front & que ceux des côtés descendissent le long des joues jusque sur les épaules : c'est ainsi que quelques peuples du Nord ont encore aujourd'hui la tête découpée.

On croit que pour se rendre plus formidables dans les combats , ils peignaient leurs cheveux avec une composition d'un rouge très-ardent ;

---

(a) *Ante ducem nostrum flavam sparsere Sicambri  
Cæsariem , pavido que orantes munere Franci.*



DES MODES FRANÇAISES. 7  
usage singulier , qui les faisait passer  
chez leurs ennemis pour des espèces de  
monstres ( a ).

Leurs Rois ne suivaient point des  
modes si bisarres : ces anciens Souve-  
rains , dont le courage était la prin-  
cipale vertu , portaient entièrement  
leurs cheveux. Clodion est même sur-  
nommé par un Auteur ancien , *Clodion le Chevelu* ; expression à laquelle  
plusieurs Historiens ont donné di-  
verses explications , dont aucune n'ap-  
proche de la vérité. Ils se seraient  
moins égarés , s'ils avaient fait at-  
tention que le surnom de Chevelu  
n'a point été particulier à Clodion ,  
mais qu'il fut propre à nos anciens  
Rois , parce qu'eux seuls , avec les  
Princes & grands Seigneurs , avaient

---

(a) *Hic quoque monstra domas , rursi quibus arce  
cerebri*

*Ad frontem coma tracta jacet , nudata que cervix  
Setarum per damna nitet.*

SIDON. APPOLIN. Paneg. Carm. 47.

droit de nourrir leurs cheveux (a).

» C'est la coutume des Rois de  
» France , dit *Agathias* , de ne se faire

---

(a) *Nicolas Gilles* , dans sa *Chronique* , dit que *Clodion* fut surnommé le Chevelu , parce qu'ayant conquis quelques parties des Gaules , il permit aux habitans de ces contrées de nourrir leurs cheveux , ce qui leur avait été défendu depuis les conquêtes de César.

L'Abbé *Tritheme* dit , au contraire , que ce Prince eut ce surnom , parce qu'il fit ronder les Gaulois , afin de les distinguer des Francs , qui portaient de longs cheveux.

*Havyn* suit un troisième sentiment. Il croit que *Clodion* fut ainsi nommé , parce qu'il ordonna aux Francs de porter de longs cheveux , afin qu'on ne pût les confondre avec les Romains , qui portaient des cheveux courts.

L'opinion que j'ai adoptée s'accorde mieux avec les anciens Ecrivains. L'Auteur des *Gestes* de nos Rois dit positivement , » que les  
» Francs élurent un Roi Chevelu , *Pharamond* ,  
» fils de *Marcomir* «.

Le Rétheur *Priscus* assure avoir vu à Rome un fils de *Clodion* , dont les cheveux blonds flottaient sur les épaules.

DES MODES FRANÇAISES. 9

» jamais couper les cheveux , mais de  
» les conserver depuis le moment de  
» leur naissance : ils laissent ceux de  
» derrière flotter avec grace sur leurs  
» épaules ; ils partagent ceux de de-  
» vant sur le sommet de la tête , & les  
» rejettent des deux côtés : en géné-  
» ral leur chevelure n'est ni hérissée ;  
» ni dégoûtante comme celle des  
» Turcs & des Barbares , ni liée ou  
» cordelée toute ensemble sans gra-  
» ce , sans agrément : ils ont diver-  
» ses manières de la tenir propre ; ils  
» en ont grand soin ».

Le cachet du Roi *Childeric* , décou-  
vert le siècle dernier dans la Ville de  
Tournai , où ce Prince avait été en-  
terré vers l'an 480 , & qui fait à pré-

---

Enfin *Grégoire de Tours* s'exprime ainsi :

» Les Francs ayant passé le Rhin s'établirent  
» d'abord dans la Tongrie , où ils créèrent  
» par Cantons & par Cités des Rois Chevelus ,  
» de la famille la plus distinguée ».

sont un des plus précieux ornemens de la Bibliothèque du Roi , nous a indiqué une des manières agréables , dont Agathias assure que nos Rois arrangeaient leurs cheveux. Voici à peu près la description de ce cachet , tel que l'ont donné *Boutroue & Leblanc*. Childeric est représenté en face ; il paraît âgé d'environ 25 à 30 ans : ses cheveux , partagés sur le sommet de la tête , descendent des deux côtés jusques sur les épaules , & sont arrêtés en trois endroits , le long des joues , avec de petits rubans qui forment trois rosettes ou trois nœuds.

Il y a apparence qu'après la conquête des Gaules , sous Clovis , les Français abandonnèrent l'ancienne coutume de se raser le derrière de la tête. Ce fut la première révolution que les cheveux éprouvèrent en France : elle amena la mode des cheveux ronds. » Au reste , *Agathias* , c'est chez les Francs  
de la Famille Royale

» de porter de longs cheveux. Leurs  
 » Sujets les coupent en rond (*orbicu-*  
 » *latim*) , & les Souverains ne leur  
 » accordent que difficilement le droit  
 » de les porter longs «.

Selon M. *Legendre* , les Francs gardaient cette distribution dans la manière de nourrir les cheveux. » Le Roi  
 » les portait très-longs , & ses parens  
 » de même ; la noblesse à proportion  
 » de son rang & de sa naissance : le  
 » peuple était plus ou moins rasé ;  
 » l'homme serf l'était tout-à-fait ;  
 » l'homme de poëte , c'est-à-dire  
 » payant tribut , ne l'était point en-  
 » tièrement «. Mais cette prétendue  
 distribution est plus que douteuse.

Les cheveux , dans ces tems reculés , étaient en si grande vénération qu'il n'y avait point d'autre manière de dégrader un Prince que de lui raser la tête. Ce fut ainsi que Clovis se comporta vis-à-vis de Cararic , Roi des Merciens , après l'avoir vaincu. Le

filz de Cararic , enveloppé dans la même disgrâce , osa dire à son père , afin de le consoler : » Ces cheveux que » l'on m'a coupés ne sont que des » branches vertes qui repousseront ; » car le tronc n'est pas mort : mais » Dieu fasse périr celui qui les fait » couper. « Clovis en fut informé , & répondit : » Ils se plaignent de ce que » je leur fais couper les cheveux ; qu'on » leur tranche la tête « ; & aussi-tôt l'ordre fut exécuté.

Il est aisé de comprendre combien de pareils usages devaient rendre les cheveux précieux. » On jurait , dit » fort spirituellement M. de Sainte- » Foix<sup>1</sup>, sur sa chevelure , comme on » jure aujourd'hui sur son honneur. » En saluant quelqu'un , rien n'était » plus poli que de s'arracher un che- » veu & de le lui présenter. Clovis » s'arracha un cheveu & le donna à » Saint Germer , pour lui marquer à » quel point il l'honorait : aussi-tôt

DES MODES FRANÇAISES. 13

» chaque courtisan s'en arracha un &  
» le présenta au vertueux Evêque, qui  
» retourna dans son diocèse enchanté  
» des politesses de la Cour «.

Il n'aurait guères été possible au bon Prélat de faire une pareille politesse aux Courtisans. La tête du Clergé d'alors, tant supérieur que subalterne, avait beaucoup de ressemblance avec celle des Capucins de nos jours. Le sommet était rasé en rond, venait ensuite un cordon de cheveux fort courts; le surplus de la tête était sans cheveux.

C'était aussi l'usage lorsqu'on embrassait la Profession Religieuse d'abandonner ses cheveux. Un Moine, par ses vœux, se rendait serf de Dieu. Il était juste qu'il lui fit le sacrifice de ce qui passait alors pour le symbole de la liberté.

L'Auteur des Essais sur Paris parle encore d'une autre coutume de nos ancêtres relative à leur chevelure. Il

dit que les Francs sacrifiaient le bien même qu'ils regardaient comme le plus cher , la liberté. Lorsqu'un d'entre eux ne pouvait payer ses dettes , il allait à son créancier , lui présentait des ciseaux , & devenait son serf en se coupant ou se laissant couper les cheveux.

Il est je crois superflu d'observer que depuis long-temps cette coutume n'existe plus en France. Celle de dégrader les Princes Français en leur coupant les cheveux ne tarda pas à s'accréditer parmi les descendans de Clovis. L'an 533 , Clotaire & Childébert firent proposer à Sainte Clotilde de prononcer sur le sort de trois de ces petits enfans. Ils envoyèrent à cette Princesse une épée & des ciseaux ; dans le premier moment de sa douleur , elle opta pour l'épée , & ne fut que trop promptement obéie : deux des jeunes Princes font impitoyablement égorgés par leurs oncles ;



le troisième , nommé Clodoalde ou Cloud , a le bonheur d'échapper ; il fait le sacrifice de ses cheveux , embrasse le Sacerdoce , & finit par être placé au rang des Saints.

Le père de ces trois infortunés se nommait Clodomir , Roi d'Orléans : il fut tué dans un combat contre Gondemard , Roi de Bourgogne , vers l'an 530. Agathias rapporte que les Bourguignons le reconnurent sur le champ de bataille , & le distinguèrent des autres morts , par sa longue chevelure. Ils purent aussi le distinguer par la manière dont elle était ornée. En effet , les Seigneurs Français commencèrent alors , pour relever l'éclat de leurs cheveux , de leur associer l'or , les perles , les pierres précieuses. Une médaille du Roi Childeberrt semble même indiquer que les Princes s'avisèrent de garnir leurs têtes avec les plumes les plus belles ; ils ne les disposaient point en forme d'aigrette

ou de panache , mais ils les plaçaient dans le même ordre qu'elles occupent naturellement sur les oiseaux. Il était beau sans doute que la tête d'un Prince eût de la ressemblance avec la queue d'un paon , avec la gorge des pigeons.

Les belles chevelures continuaient cependant toujours d'être estimées , & le droit d'en porter n'était accordé qu'aux plus grands Seigneurs. Les Princes du sang étaient même les seuls qui eussent le droit de leur donner telle longueur qui leur plaisait , & il est à présumer qu'ils avaient souvent recours à l'art pour se procurer des essences , des pommades qui pussent entretenir & faire croître leurs cheveux. Cette marque distinctive de la dignité royale était trop belle pour être négligée. Vers l'an 583 , la trop célèbre *Fredegonde* fit poignarder le jeune *Clovis* , fils de *Chilperic*. Voulant cacher ce crime , elle fit précipiter le cada-

vre dans la Marne , où il s'arrêta dans les filets d'un Pêcheur , qui ne put douter , à sa longue chevelure , que ce ne fût le fils du Roi : ainsi le crime fut connu ; mais les Auteurs eurent assez d'adresse pour rester cachés.

Ce fut à peu-près vers ce tems que les Français s'amusèrent à tailler les cheveux qui naissent sur la partie antérieure de la tête. L'ancienne mode , qui consistait à les rejeter des deux côtés le long des joues , était trop gênante , sur-tout pendant l'été ; d'ailleurs elle cachait entièrement les oreilles : cette partie de la tête fut dégagée , & pour la première fois parurent les toupets.

Rien de si simple que ces anciens toupets : il suffisait , pour s'en procurer , de tenir les cheveux du haut de la tête forts courts , & de les ramener sur le front , dont ils couvraient une partie. Les toupets droits & crépés ,

les fronts larges & dégagés, si recherchés aujourd'hui, n'avaient encore été à la mode que chez les Visigots.

Ce fut alors qu'un Moine étranger, qui vint chercher une retraite en France, fit éclater parmi notre Clergé les trop fameuses disputes qui agitaient l'Eglise Anglicane. Je dis fameuses, car elles avaient pour objet la forme que les Prêtres & les Religieux devaient donner à leur tête.

Pour bien entendre cette ridicule querelle, il est bon de se ressouvenir qu'au tems dont nous parlons, les têtes Ecclésiastiques ne conservaient qu'un simple cordon ou couronne de cheveux. Cette manière de se raser la tête était en grande vénération parmi la nation Cléricale, & les dévots y attachaient plusieurs sens mystiques propres à maintenir leurs préjugés; ils la nommaient la Tonsure de Saint Pierre.

Il y avait une seconde espèce de

DES MODES FRANÇAISES. 19  
tonsure , moins estimée que la précédente , mais qui ne manquait point de partisans : elle n'était pas fort difficile à faire , car il ne s'agissait que de raser entièrement la tête : les Moines Grecs & Orientaux l'avaient adoptée ; ils l'appellaient la Tonsure de Saint Paul.

Les Ecclésiastiques de la Grande-Bretagne & d'Ecosse avaient aussi une manière de se tondre qui leur était propre ; ils ne portaient point une couronne entière comme les Clercs d'Occident ; ils ne se rondaient pas non plus suivant l'usage des Moines Grecs , mais ils se rasaient le devant de la tête en forme de demi-cercle , qui s'étendait depuis une oreille jusqu'à l'autre , le reste de la tête restait garni de cheveux ; de sorte qu'ils ressemblaient aux personnes qui sont naturellement chauves.

Quel était l'Auteur de cette troisième espèce de tonsure ? L'histoire

ne le dit pas : elle nous apprend seulement que lors de l'invasion des Saxons & des Anglais dans la Grande Bretagne, il plut aux Ecclésiastiques, qui avaient accompagné les usurpateurs, de se déchaîner contre cette tonsure. Les Ecclésiastiques Bretons, les Moines sur-tout, enchantés de la différence que cette manière de se raser mettait entre leur tête & celle des nouveaux venus, s'obstinèrent à la conserver, & la guerre s'alluma entre les deux partis.

L'histoire dit aussi que, les Anglais-Saxons, pour soutenir leur cause, employèrent ce que la raison a de plus persuasif, ce que les Canons de l'Eglise renferment de plus précis, ce que la Religion avait de plus sacré ; mais qu'ils ne purent convaincre leurs antagonistes de la nécessité de modeler leur tête sur celle des Prêtres Occidentaux. En vain, pour rendre la tonsure Bretonne odieuse au peuple, ils

**DES MODES FRANÇAISES. 21**  
urent la malignité d'insinuer dans  
eurs discours & dans leurs écrits ,  
qu'elle avait été inventée par Simon  
e Magicien : cette ruse ne répondit  
oint à leurs vœux. Les Evêques don-  
nèrent des Mandemens , assemblèrent  
des Conciles , fulminèrent des excom-  
munications : peines inutiles , efforts  
superflus ; leurs adversaires se rasèrent  
toujours de même. Ils eurent enfin re-  
cours à l'autorité Royale ; & , malgré  
un secours aussi puissant , ils ne furent  
redevables qu'au tems de la victoire  
qu'ils remportèrent.

Ces divisions Sacerdotales passèrent  
en France avec le Moine *Colomban* ,  
qui s'y refugia vers l'an 590. Ce trop  
célèbre Hibernois était attaché à la  
tonsure Bretonne ; il sut la faire  
agréer aux disciples qu'il s'attira , &  
le goût pour la singularité lui fit trou-  
ver quelques partisans. Le Clergé de  
France, les Moines principalement, s'é-  
levèrent avec force contre cette nou-

veauté : heureusement pour eux, l'esprit vif & bouillant du transfuge, le firent bientôt bannir du Royaume, où il avait trouvé un asyle : avec lui toutes les disputes disparurent.

Ces querelles n'influèrent point sur les têtes des Laïcs, & les longues chevelures étaient encore en honneur lorsque le septième siècle parut. L'Auteur des Gestes de nos Rois raconte qu'en 626, Clotaire II envoya son fils d'Agobert contre les Saxons, qui s'étaient révoltés. Le combat fut opiniâtre ; mais enfin le jeune Prince blessé d'un coup de sabre, qui lui fendit le casque & lui coupa quelques cheveux, se vit obligé d'abandonner le champ de bataille. Il dépêcha aussi-tôt un de ses Ecuyers vers son père, pour lui porter les débris de son casque, avec la dépouille de ses cheveux, preuve glorieuse qu'il avait fait son devoir.

Clotaire, instruit de cet échec, se mit en campagne pour seconder les



DES MODES FRANÇAISES. 23  
efforts de son fils. Dès qu'il fut arrivé à la tête de l'armée, il ôta son casque, & fit voir sa longue chevelure grise, voulant par là exciter le courage de ses troupes, & les engager à ne pas couvrir d'opprobre un Prince qui avait blanchi dans le sein de la prospérité & de l'honneur. Ses espérances ne furent point trompées : animés par la présence de leur Monarque, les Français se défendirent avec bravoure, & forcèrent la victoire à se déclarer pour eux.

Le respect pour les cheveux était si grand, que la loi des Allemands, qu'on date ordinairement de l'an 630, prononce une amende très-considérable contre quiconque est assez téméraire pour porter les ciseaux sur la tête d'un homme libre sans son consentement (a).

---

(a) *Si quis aliqui, contra legem tunderit caput liberum non volentis, cum duodecim solidis componat. Capit. an. 630.*

Les gens d'Eglise envièrent aux laïques la gloire de nourrir leurs cheveux. Ils cessèrent de se découper la tête suivant l'ancien usage , & ne conservèrent qu'une petite tonsure, semblable à celle que les Abbés à la mode portent encore aujourd'hui.

Un Concile s'efforça de réprimer ce scandale. » Que tous les Clercs ,  
» porte le Canon 41 du quatrième  
» Concile de Tolède , les Lecteurs ,  
» les Diacres & les Prêtres , aient  
» tout le dessus de la tête tondu ,  
» laissant seulement au-dessous une  
» couronne , non comme ont coutu-  
» me de faire les Lecteurs dans la Pro-  
» vince de Galice , où ils ont de grands  
» cheveux de même que les Laïcs ,  
» n'ayant de rasé qu'un petit endroit  
» en forme de cercle au-dessus de la  
» tête ; car cette manière de porter la  
» tonsure a été jusqu'à présent celle  
» des Hérétiques «.

Les Moines ne se laissèrent point  
corrompre

corrompre par l'exemple des séculiers : ils s'attachèrent de plus en plus à se raser le sommet de la tête, & à bien arrondir le cordon de cheveux qui leur servait de couronne. La privation de ce cordon était regardée parmi eux comme une note d'infamie. *Fruëtuose*, Evêque de Brague, ne trouva pas de châtiment plus rigoureux, pour empêcher les habitans des Cloîtres de contracter des amitiés particulières, que de les menacer de la perte de leur couronne; un simple baiser donné à un jeune enfant lui parut mériter non-seulement des coups de discipline, mais encore la suppression totale de la couronne & de la tonsure (a).

Ce châtiment était d'autant plus

---

(a) *Monachus parvulorum aut adolescentium consecrator, vel qui osculo vel qualibet occasione turpi deprehensus fuerit instare, comprobata potenter per accusatores verissimos sive*

affligeant , que les Religieux d'alors n'avaient pas comme aujourd'hui la tête enveloppée dans une capuce ; il leur était enjoint , ainsi qu'aux Prêtres Séculars , de rester la tête découverte lorsqu'ils célébraient l'Office divin , à moins qu'ils n'eussent quelque infirmité ( a ). Il n'y avait à cet égard aucune différence entre les Laïcs & les Prêtres , tous avaient la tête nue dans les Eglises , suivant cette parole de l'Apôtre : » Tout homme qui prie ou qui prophétise , ayant la tête couverte , deshonne son chef «.

Nous ignorons quels étaient les ornemens de têtes dont nos ayeux se servaient dans ces tems reculés , mais

*vestes causa , publice verberetur , coronam capitis quam gestabat amittat , de calvatus que turpiter opprobrio pateat . . . . In regul. c. 16.*

( a ) *Nullus Clericus in Ecclesia stat aperto capite , nisi habeat infirmitatem ullo tempore.*  
Sacram. S. Greg. tit. 1. n. 40.

si nous en jugeons par l'élégance avec laquelle ils s'avisèrent d'arranger leurs cheveux , ils ne devaient mettre sur leurs têtes que des ajustemens fort riches , fort galans : en effet , les tou-pets rabattus cessèrent d'être en réputation. L'ancien usage de séparer les cheveux sur le sommet de la tête , & de les coucher des deux côtés , se rétablit : bientôt aux coëffures flottantes , aux coëffures nouées & cordonnées , aux coëffures enfin ornées de perles , de plumes & de paillettes d'or , succédèrent les coëffures en queue. Il est douteux si les hommes empruntèrent cette mode des femmes , ou si les femmes leur en furent redevables ; ce que je puis assurer , d'après les monumens nationaux , c'est que les deux sexes ont porté des coëffures de cette espèce.

Les mêmes monumens nous apprennent que pour former ces coëffures , il fallait commencer par sépa-

rer les cheveux en deux portions égales , depuis le milieu du front jusqu'à la nuque du cou : on les couchait ensuite des deux côtés le long des oreilles. Ce premier apprêt étant achevé , nos ancêtres partageaient les cheveux par pincées , & en composaient une multitude de petites queues qu'ils avaient soin de couvrir avec des rubans : ils réunissaient ensuite un certain nombre de ces petites queues avec d'autres rubans ou cordons qu'ils attachaient de distance en distance ; par cette réunion , ils se procuraient le nombre de queues qu'ils désiraient.

Nous ne pouvons assurer si le nombre des queues était limité , ou s'il dépendait du caprice des petits-maîtres. Nous ignorons même s'il y avait de ces queues qui tombassent sur les épaules , comme cela se pratique à présent. Les monumens , que le tems a épargnés , ne nous offrent que des

statues en face , & nous réduisent à sçavoir que l'on ramenait quelques-uns de ces queues par les côtés , & même par devant.

Il est à présumer que la variété des couleurs , la délicatesse des rubans ou cordons destinés à former les queues , ne furent point épargnées : on peut même conjecturer que l'or, les perles & pierreries entrèrent dans la composition de ces coëffures : ce que je puis sur-tout affirmer , c'est que l'on regardait comme un ornement d'avoir des queues extraordinairement longues : d'abord elles ne passèrent pas la ceinture , mais prenant sans cesse de nouveaux accroissemens , elles descendirent bientôt plus bas que les genoux. Cette mode eut sur-tout des charmes pour les grands Seigneurs , & la noblesse se reconnut à la longueur des queues.

La coutume de dégrader les Princes était cependant toujours en vigueur :

elle devint même fort usitée. Les Maires du Palais commençaient à dominer dans les Cours de nos Rois ; & ces orgueilleux Ministres rasant souvent , à leur volonté , les fils de leurs Souverains , ne plaçaient sur le trône que ceux dont ils espéraient devenir les maîtres. Ce fut pour se soustraire à la tyrannie de l'un de ces Maires , nommé Ebroin , que les Seigneurs Français , usans de leurs droits , reconnurent en 668 Childeric pour leur Roi. Ebroin avait déjà fait proclamer un nommé Thierry , sous lequel il se flattait de régner. Ce jeune Prince fut la victime des desseins d'Ebroin ; obligé de céder à la force , il est enfermé , par ordre de son frère , dans l'Abbaye de Saint Denis , asyle ordinaire des Princes rasés.

Le septième siècle expirait lorsque la mode des cheveux frisés & bouclés s'introduisit dans diverses contrées : cette mode , dès son origine , eut une



Vogue étonnante ; elle se répandit en Europe , en Afrique , en Asie : les dévots en furent alarmés , & s'imaginèrent qu'il était de leur devoir de combattre une coutume qui bouleversait toutes les têtes : ils lancèrent les foudres de l'excommunication contre les cheveux frisés & bouclés , & prirent pour prétexte , que cette nouvelle mode était un reste de la malice du Diable ( a ).

Ces foudres , ces qualifications portèrent moins de dommage à la frisure que le règne des fainéans n'en causa

( a ) » Prenant un soin paternel de punir ,  
 » autant qu'il est à propos , ceux qui portent  
 » des cheveux frisés & bouclés par artifice ,  
 » pour faire tomber dans le piège les personnes  
 » faibles qui les voyent , nous les exhortons  
 » & leur enjoignons de vivre plus modeste-  
 » ment . . . . , enforte qu'on ne remarque plus  
 » en eux aucuns restes de la malice du Diable.  
 » Si quelqu'un pèche contre ce Canon , qu'il  
 » soit excommunié «. *Concil. quin. sex. can.*

dans le huitième siècle aux longs cheveux : la plupart de ces Princes , rasés & renfermés dans des Cloîtres , d'où souvent ils étaient arrachés pour monter sur le trône , n'avaient plus cet attachement , cet amour pour les cheveux , qui caractérisait leurs prédécesseurs , dont le fer n'approchait jamais de la tête. Le privilège de porter de longs cheveux , accordé à un grand nombre de particuliers , contribua pareillement à diminuer le respect pour les cheveux longs. Nos Rois ne se firent plus un honneur de briller par de vastes , par de belles chevelures : les Grands du Royaume suivirent leur exemple , & les cheveux longs cessèrent en quelque sorte d'être estimés.

L'an 730 , *Charles - Martel* envoya *Pepin* , son fils , à *Luitprand* , Roi des Lombards , afin qu'il lui coupât ses premiers cheveux , & devînt par cet acte son père adoptif. *Luitprand* saisit avec joie une circonstance si favora-

ble pour témoigner son amitié à *Charles-Martel*. Le jeune Prince fut renvoyé en France avec des présens dignes d'un grand Roi.

Cette cérémonie , observée chez les Grecs & les Romains , avait lieu lorsque pour la première fois on se faisait tailler la barbe ou les cheveux. Ces premiers poils étaient coupés avec grand appareil : communément on offrait la barbe à Phœbus ; Bacchus recevait l'hommage des cheveux : quelquefois les Dieux Pénates lui enlevaient cette gloire. Néron , après avoir renfermé ses premiers cheveux dans une boîte d'or enrichie de pierres précieuses , les consacra à Jupiter Capitolin. Les Dieux des fleuves avaient aussi quelque part à ces offrandes. L'anniversaire de cette cérémonie était solennisé avec de grandes réjouissances ; il formait la seconde époque de la vie.

Il paraîtra peut-être extraordinaire

que ces pratiques superstitieuses du Paganisme subsistassent encore en France du tems de *Charles-Martel* : depuis trois siècles les Français étaient Chrétiens. Il faut croire que les Ministres du Très-Haut , désespérant de déraciner ces anciennes coutumes , avaient pris le parti de les tolérer & de les sanctifier , en les introduisant dans le sein de la Religion. Le Sacramentaire de Saint Grégoire contient effectivement les formules des prières que le Prêtre devait réciter en coupant la barbe ou les cheveux.

Suivant quelques Auteurs , les cheveux coupés appartenaient au parain ou père adoptif , qui les enveloppait dans de la cire , sur laquelle il imprimait une image du Christ , & les conservait comme une dépouille consacrée à Dieu. D'autres soutiennent que le Prêtre , qui faisait l'opération , se saisissait de la barbe ou des cheveux coupés , & les gardait soigneusement

dans un lieu sacré : insensiblement cette antique coutume est tombée en désuétude : il y a plusieurs siècles qu'elle ne se renouvelle plus.

Les longs cheveux étant ainsi négligés, chacun arrangea sa tête suivant sa fantaisie : cette différence que l'on remarquait entre les têtes des premiers Francs, différence qui empêchait de confondre le noble d'avec le roturier, le serf d'avec l'homme libre, fut presque entièrement abolie : les Prêtres & les Moines, profitant de cette révolution, tentèrent pour la seconde fois de rapprocher leur tête de celle des Laïcs ; plusieurs cessèrent de porter la couronne, & la coutume s'introduisit de ne plus faire le sacrifice de ses cheveux, en se consacrant au service de l'Eternel.

Cette innovation ouvrait la porte à divers abus ; le Souverain s'empressa d'y remédier. Une loi expresse, de l'an 744, obligea les Prêtres & les Moines

à se contenter d'une simple couronne ou cordon de cheveux. L'Archidiacre fut même autorisé, dans chaque diocèse, à tondre les têtes Ecclésiastiques qui refuseraient de se soumettre à la nouvelle ordonnance (a). Les gens d'Eglise se relâchèrent aussi sur l'ancien usage de rester la tête nue dans le Temple du Seigneur. Du tems de Grégoire-le-Grand, il n'y avait que les Ecclésiastiques infirmes qui eussent ce droit : insensiblement les Prélats & autres Ministres subalternes profitèrent de l'exception, & s'accoutumèrent à couvrir leur tête dans les Eglises; plusieurs cessèrent même de se découvrir lors qu'ils assistaient à l'Autel, ou célébraient les Sacrés mystères. Cette entreprise parut trop hardie : Un Concile Romain, de l'an 743, la

---

(a) *Sancitum est ut Clerici qui comam nutriunt ab Archi-Diacono & sic noluerint inviterendeantur, Capitul. an. 744.*

DES MODES FRANÇAISES. 37  
réprima , & les Evêques eux-mêmes  
se soumirent à cette loi ; les réfrac-  
taires furent excommuniés (a).

Les Moines & les Laïcs conservaient  
encore la coutume de se découvrir  
dans les Eglises , & les uns & les au-  
tres regardaient l'abandon total des  
cheveux comme le symbole de l'aban-  
don du monde , comme une renon-  
ciation à la liberté , & à toutes les pré-  
rogatives dont elle est la source. En  
757 , Childeric III ayant été déclaré ,  
par une assemblée générale de la na-  
tion , incapable de régner , sa déposi-  
tion fut consommée avec le rasoir qui  
supprima ses cheveux (b).

---

(a) *Ut nullus Episcopus , Presbyter , aut  
Diaconus ad celebrandum missarum solemnias  
presumat cum baculo introire , aut velato ca-  
pite altario dei assistere , quoniam Apostolus  
prohibet viros velato capite orare in Ecclesia ,  
& qui temere presumpserit , communione pri-  
vetur.* Concil. Rom. ann. 743. c. 13.

(b) *Ut liber homo qui in Monasterio regu-*

Charles le Chauve n'était pas capable de la ramener. Les oreilles profitèrent d'une circonstance si favorable ; elles furent dégagées.

Le même Charles le Chauve , soit pour cacher sa calvitie , soit par caprice ou ostentation , entreprit d'introduire dans ses Etats les habillemens & les coëffures à la Grecque. Les tentatives de ce Prince ne furent point couronnées du succès. En vain l'an 875 , il parut au milieu d'un Concile avec tous les ornemens des Empereurs Grecs. Cette innovation lui concilia peu de partisans : elle compromit la Majesté du trône sans en affermir l'autorité.

Si les Français furent peu flattés des modes Grecques , ils en adoptèrent d'autres qui n'étaient peut-être pas moins extraordinaires. Ils avaient soin, lorsqu'ils devaient se rendre aux assemblées, aux conseils, aux cérémonies, de se raser le devant de la tête : ils s'imaginaient qu'un front dégarni



de cheveux donnait plus d'intelligence, plus de raison. Un Auteur du dixième siècle, qui a décrit toutes les circonstances de la translation du corps du Pape *Corneille*, à Compiègne, remarque que Charles le Chauve, étonné des prodiges qu'il voyait arriver, fit convoquer les Chefs de son armée, se confessa, se fit raser le haut du front, & demanda conseil.

Cette mode n'était pas favorable aux toupets : ils furent supprimés. Les cheveux perdirent aussi le peu de longueur qui leur restait ; rasés d'abord par devant, ensuite par les côtés, puis par derrière, ils finirent par former une espèce de calotte sur le sommet de la tête. C'est ainsi que dans le neuvième siècle les Français eurent les têtes tondues.

En même tems que nos pères se dégoûtèrent de leurs cheveux, ils se prirent de belle passion pour le poil des animaux. On fixe ordinairement l'é-

poque de cette révolution au tems des conquêtes de Charlemagne en Italie. Non-seulement ce fut la mode de décorer les habits avec des fourrures, on s'avisa d'envelopper sa tête dans des peaux garnies de poil. La dépouille des agneaux servit d'abord : on lui substitua le menu-vair, l'hermine & autres fourrures précieuses.

L'ornement de tête que cette mode produisit, & qui s'est perpétué jusqu'à nous, est connu sous le nom d'aumusse. Les uns prétendent que dans l'origine ce n'était qu'un bonnet fort court; peu-à-peu il descendit jusque sur le cou, & enfin sur les épaules. les autres assurent que l'aumusse n'était autre chose qu'un chaperon entièrement couvert de poil. Quoiqu'il en soit, les aumusses ont été en grande réputation pendant plusieurs siècles. J'aurai soin, dans le cours de cette Histoire, d'en faire observer les diverses révolutions.

C'est aussi vers ce tems que l'on place communément l'introduction des mîtres sur la tête des Prélats. Ces ornemens de têtes n'étaient pas alors parvenus au degré d'élévation où ils sont à présent ; ils avaient tout au plus quelques pouces de hauteur ; & sur d'anciennes médailles on en distingue de deux sortes , les-unes ont à peu-près la forme de celles d'aujourd'hui , les autres sont partagées par devant. Les Evêques s'attribuèrent seuls le droit de porter la mître : elle eut même pour eux tant de charmes , que , négligeant le précepte de l'Apôtre , ils annoncèrent la parole de Dieu au peuple avec une mître sur la tête.

Vers la fin du dixième siècle , quelques particuliers s'ennuyèrent de porter des cheveux courts. *Godefroi* , Evêque d'Amiens , mort au commencement du onzième siècle , fut un des plus zélés antagonistes de la nouvelle révolution. Chargé d'officier à Saint-

Omer le jour de Noël , à la Messe de minuit , en présence du Comte de Flandre , de toute la noblesse du pays ; & de plusieurs Evêques de France , il ne put contenir son indignation lorsqu'il vit des hommes portant des cheveux longs présenter leur offrande aux pieds du sanctuaire. Persuadé qu'un coup d'éclat devenait nécessaire ; il rejette les dons des prétendus prophètes , & leur refuse le baiser de la patène.

Le Moine *Nicolas* , Auteur de la vie de Godefroi , observe que dans le premier moment cet acte d'autorité déplut aux Flamands ; qu'ils trouvèrent très-mauvais qu'un Evêque s'avisât de critiquer des têtes qui n'étaient pas de son Diocèse ; cependant , ajoute le même Ecrivain , l'éclat du refus , le jour , le lieu , le mérite du Prélat font disparaître toutes réflexions ; les têtes refusées rougissent , l'esprit se trouble , la terreur se répand ; les prétendus

DES MODES FRANÇAISES. 45  
coupables saisissent leurs épées , leurs  
couteaux , coupent leurs cheveux , &  
sont admis à faire leur offrande,

L'ascendant du Clergé sur l'esprit  
du Roi Robert , & sur celui du peu-  
ple , empêcha que la mode des longues  
chevelures ne fît de grands progrès en  
France. Les peaux de bêtes dominaient  
toujours. Ce ne fut que vers la fin du  
onzième siècle qu'elles commencèrent  
un peu à perdre leur crédit : le dou-  
zième les força à céder une partie de  
la place qu'elles occupaient aux che-  
veux bouclés , tressés & en queue.

Les Orientaux suivirent l'impulsion  
générale ; ils adoptèrent les nouvelles  
modes. Si l'on s'en rapporte à *Zonare*  
& à *Bulzaman* , la toilette de la tête  
devint une affaire majeure , une oc-  
cupation très-sérieuse. Les premiers  
apprêts consistaient à teindre les che-  
veux , à leur donner la couleur blonde  
qui était alors la plus renommée : un  
fer chaud servait ensuite à les boucler

& à les rendre luifans. Les cheveux étrangers furent auffi employés. Pour embellir le triomphe des nouvelles modes , l'art était contraint de fuppléer à la nature , & le tems , la peine , l'argent même n'étaient comptés pour rien , pourvu qu'ils procuraffent ces coëffures élégantes , ces frifures recherchées , qui constituaient un homme du bon ton , une tête à la mode.

*Zonare* fe plaint très-amèrement de ces excès du luxe & de la coquetterie. Il déplore fur-tout l'aveuglement des Evêques & des Pasteurs fur de pareils abus : il ne peut concevoir comment les Ministres du Très-Haut permettent l'entrée des Eglises à des Chrétiens ainfi coëffés , comment ils leur donnent la bénédiction ; pourquoi ils souffrent qu'ils participent aux Sacrés Myftères. Cette tolérance est à fes yeux une lâcheté deshonorante pour le Sacerdoce , un crime de Lèze-Majesté Divine.

Si cet Auteur eût vécu en France , ou dans les contrées voisines , il aurait tenu un langage bien différent. Loin de blâmer l'indolence des Prêtres & des Moines , il se serait empressé d'applaudir à leur zèle , à leurs efforts. La coquetterie n'avait pas cependant fait des progrès aussi rapides sur les têtes Françaises que sur les têtes Orientales. Elle s'était bornée à laisser croître les cheveux par derrière , à ramener ceux de devant sur le front , & à les faire descendre jusque sur les sourcils. Cette coëffure n'offrait rien de bien merveilleux , mais elle n'était pas ordinaire ; les dévots en furent alarmés : accoutumés depuis leur naissance à voir par tout des têtes tondues , ils s'imaginèrent que tel avait toujours été l'usage , & que cet usage était propre aux Fidèles , qu'il faisait une partie intégrante du Christianisme.

Nous lisons , dans une Lettre de Saint Paul aux Corinthiens , » que la

» nature même enseigne qu'il est hon-  
» teux à un homme de laisser croître  
» ses cheveux ». Ce qui signifie que  
l'air efféminé , les parures affectées ,  
& autres vains ornemens de tête , sont  
honteux dans un homme , opposés à  
son état , à sa nature ; d'ailleurs , cette  
réflexion de l'Apôtre regarde l'usage  
de sa nation , ou plutôt celui des peu-  
ples auxquels il écrivait , & ne frappe  
aucunement sur nous.

Tout cela , dit un Ecrivain mo-  
derne , nous paraît évident ; il n'en  
fut pas de même au tems dont nous  
parlons. Il y avait alors de ces gens  
qui ne suivent que leurs vues bornées ,  
qui les suivent imperturbablement ;  
qui font consister toute la Religion à  
les faire prévaloir : il leur plut de re-  
garder la réflexion de Saint Paul com-  
me un dogme de la Morale évangéli-  
que. En conséquence non-seulement  
il y eut guerre déclarée contre les che-  
veux longs , mais ce fut un péché  
mortel



**DES MÔDES FRANÇAISES. 49**  
mortel que d'en porter ; un péché notoire & manifeste , digne de l'exclusion publique des Sacremens.

A l'égard de la certitude que ce fût un péché , ces bonnes têtes ne concevaient pas qu'on pût le mettre en question. C'était un péché contre le Saint Esprit , puisque le Saint Esprit avait inspiré Saint Paul : un péché contre nature , puisque la nature même enseigne que l'homme ne doit pas laisser croître ses cheveux : un péché contre la foi , puisqu'il est de foi que l'écriture est la parole de Dieu , &c , &c.

Dans le vrai , ce n'était qu'un péché contre la vision de ces Evêques , qui faisaient dire à Saint Paul ce qu'il ne dit pas , & qui l'entendaient fort mal ; cependant ils se portèrent aux plus grands excès , & firent jouer tous les ressorts imaginables pour rétablir la mode des têtes tondues.

Une peste ignée-ravage en 1092 la Ville de Tournai , & les pays d'alen-

tour : quiconque en est frappé se sent dévoré intérieurement par un feu dont rien n'est capable de ralentir l'activité. Envain les malades ont recours aux gens de l'art, tous périssent au milieu des plus excessives douleurs.

Un nommé *Ratbod*, qui possédait à la fois les Evêchés de Noyon & de Tournai, mais qui ne pouvait s'accoutumer à voir des têtes chevelues, crut que l'occasion était favorable pour réprimer les désordres sur lesquels il gémissait. Il monte en chaire, décrit avec force toute la malignité du fléau qui afflige ses auditeurs, & lui assigne pour cause les déréglemens qui inondent la terre. A la tête des crimes qui provoquent la vengeance céleste, il ne manqua pas de placer la nouvelle mode des longues chevelures. La crainte, la crédulité, le desir d'être guéri, ou d'éviter le mal dont on était menacé, donnèrent du poids aux paroles du Prélat : il déclame encore, & déjà les

DES MODES FRANÇAISES. 51  
ciseaux , les couteaux , les épées sont  
préparées , les cheveux longs sont  
abatus (a).

Quatre ans après ce tant mémorable  
événement , Guillaume premier , Ar-  
chevêque de Rouen , assemble les  
Evêques de sa Province , leur expose  
les progrès que fait chaque jour la  
mode des cheveux longs , & leur an-  
nonce qu'il a formé la résolution de  
les arrêter. Les Prélats approuvent le  
zèle vraiment pastoral de leur Métro-

---

(a) Le même Pontife ne pouvait souffrir  
les habits longs , les robes traînantes : il pro-  
fita encore de la pesteignée de 1092 pour en-  
gager ses Diocésains à prendre des robes cour-  
tes & à supprimer leurs queues. Une narration ,  
tirée des Chartres de l'Eglise de Tournai , par  
le P. Prosper Stellart , porte : » Facto que  
» cunctis generali sermone , omnibus que per-  
» territ , plusquam mille juvenum comas  
» torundit , vestes que per terram defluentes  
» & libidini potius quam necessitati servientes  
» præcidit , &c «.

politain : ils implorèrent les lumières de l'Esprit Saint, & finirent par statuer, que tout homme portant de longs cheveux sera exclus de l'Eglise pendant sa vie, & que nul Ecclésiastique ne priera Dieu pour lui à sa mort (a).

Le Clergé de Londres ne se comporta pas avec moins d'ardeur que celui de Flandres & de Normandie. Le fameux Abbé Dubec, Anselme, occupait alors le Siège de Cantorbéri, il prêcha contre la nouvelle mode : c'était le jour des Cendres. La plupart de ses Auditeurs, touchés des remontrances de leur Pasteur, firent le sacrifice de leurs cheveux, & le prièrent d'être lui-même le Sacrificateur. Ceux qui

---

(a) *Ut nullus homo comam nutriat, sed sit tonsus sicut decet, Christianum alioquin a liminibus Sanctæ Matris Ecclesiæ sequestrabitur, nec Sacerdos aliquis divinum ei officium faciet, vel ejus sepultura intererit.* Concil. Rothom. c. 6.

DES MODES FRANÇAISES. 53  
persistèrent à conserver leur chevelure ,  
ne reçurent point de cendres , Ansel-  
me les renvoya sans absolution. •

Ces différens coups d'autorité ne  
produisirent pas l'effet que le Clergé  
avait droit d'espérer. Il y a même ap-  
arence que les porteurs de cheveux  
longs osèrent élever un incident , qui  
donna de l'exercice & quelque peu de  
confusion aux Casuistes & aux Doc-  
teurs. Ils se plaignirent que le Clergé  
n'avait aucune règle certaine sur ce  
qu'il qualifiait de cheveux longs :  
qu'ici l'on voulait que les oreilles fus-  
sent entièrement découvertes ; qu'ail-  
leurs il suffisait qu'elles ne fussent  
pas totalement cachées : que les tou-  
pers étaient tolérés dans certains lieux ;  
que dans d'autres on exigeait que cette  
partie de la chevelure fût rasée , &c,  
&c. En conséquence , ils prirent le  
parti de garder leurs cheveux tels qu'ils  
étaient , jusqu'à ce qu'il eût plu aux  
Prélats de s'accorder sur cet objet.

*Anselme*, instruit de cet obstacle, s'empresse de le lever : il convoqua à Londres, en 1102, une assemblée nationale, & la matière mise en délibération, les Pères du Concile fixèrent la longueur qu'il était permis de donner aux cheveux, sans révolter la nature. Le décret est conçu en ces termes : » Les cheveux des Laïques seront coupés de manière qu'une partie des oreilles soit découverte, & que les yeux ne soient point cachés (a) «.

Le même Concile défendit l'entrée de l'Eglise à ceux qui conserveraient de longs cheveux ; mais pour éviter les inconvénients qui résulteraient de cette défense, & ne pas compromettre l'autorité sacerdotale, il fut convenu que les Prêtres ne discontinua-

---

(a) *Ut criniti sic tondeantur, ut pars aurium appareat & oculi non tegantur.* Eadmer, Lib. 1. Hist. nov. post. med.

raient point l'Office divin, lorsqu'un homme chevelu entrerait dans l'Eglise. Ils devaient seulement lui adresser la parole, & lui déclarer qu'il résistait à Dieu, qu'il était damné (a).

Ces terribles réglemens eurent moins de succès qu'un simple discours de l'Evêque de Sées, prononcé l'an 1104, le Samedi de Pâques, à Carentan, en présence d'Henri premier, Roi d'Angleterre, de sa Cour & de son armée. Cet Evêque, nommé Serlon, se présenta dans la chaire de vérité, comme un Pasteur que le zèle de la maison du Seigneur dévore. Orateur habile, il commença par captiver la bienveillance de ses Auditeurs en donnant des

---

(a) *De his qui tonderi nolunt dictum est, ut Ecclesiam non ingrederentur, non tamen preceptum est ut si ingrederentur cessarent sacerdotes, sed tantum annuntiarent illis, quia contra deum & ad damnationem suam ingrediuntur.* Ansel. l. 3. Epist. 11.

éloges à la justice des motifs qui les forçaient de prendre les armes ; il les exhorta à se venger de tous ceux qui pillaient & ravageaient la Normandie ; puis faisant tout-à-coup une vive sortie sur les têtes chevelues , il dit , qu'aux seuls enfans de Bélial , il appartenait de chérir les longues chevelures ; qu'une tête garnie de cheveux révoltait la nature , humiliait le Christianisme , dégradait la raison. Adressant ensuite la parole au Monarque , il le conjura , dans les termes les plus forts , de ne pas souffrir plus long-tems sur sa tête cette pierre de scandale , & de donner à ses Sujets un exemple que la Religion avait droit d'attendre , du meilleur & du plus grand des Rois.

Emu , hors de lui-même , Henri se laissa toucher : l'adroit Prélat avait prévu l'impression que ferait son discours , & s'était muni de tout ce qui pouvait contribuer à son triomphe. A



DES MODES FRANÇAISES. 57  
peine a-t'il cessé de parler que , paraissant avec des ciseaux en main , il s'avance vers le Monarque , qui panche modestement la tête , & consent au sacrifice de ses cheveux.

Les actions des Souverains sont presque toujours des loix : déjà le Comte de Meulan , qui accompagnait Henri , s'est soumis au fatal ciseau. Tous les Courtisans suivent son exemple. L'ardent Pasteur vole de rang en rang ; chaque tête qui se trouve sur son passage , chaque coup de ciseau qu'il donne , accroît son zèle & multiplie le nombre de ses conquêtes. Bientôt la fermentation se communique à l'armée : chaque Soldat s'empresse d'abandonner ses cheveux ; tous foulent aux pieds cette prétendue marque de mollesse & d'iniquité.

Les Evêques de France ne furent pas les derniers à se signaler contre la mode des cheveux longs. *Yves de Chartres* la condamna également dans les deux

sexes. Il s'éleva sur-tout contre les cheveux artificiels & les grandes chaufures. Selon ce Prélat , quiconque ne portait pas des souliers petits & des cheveux courts était un impudique , un impie. » Les Evêques , s'écrie-t'il » dans un Sermon , les Prêtres , les » Prédicateurs doivent publiquement » le reprendre , de peur qu'on ne dise » qu'ils sont des chiens muets , incapables d'aboyer «.

Pierre Lombard , Evêque de Paris , aboya si vigoureusement qu'il détermina , suivant quelques Auteurs , Louis le Jeune , esprit faible & dévot , à couper ses cheveux. Il est à présumer que malgré sa dévotion , Louis ne fut pas persévérant ; du moins sur un de ses sceaux , de l'an 1160 , & sur ceux postérieurs à cette époque , il est représenté avec des cheveux , à la vérité fort plats , mais très longs.

Il est certain que les déclamations du Clergé ne purent anéantir la nou-

velle mode. En vain les zélateurs alléguèrent sans cesse le fameux passage de Saint Paul , & prétendaient qu'il était contre nature de nourrir ses cheveux. La nature semblait prendre plaisir à les contredire : les cheveux repoussaient toujours. Il est parlé néanmoins d'un pieux Solitaire , nommé *Gerlac* , qui vivait en Flandres vers l'an 1170 , & ne cessait de déclamer contre les longues chevelures. L'Auteur de sa vie raconte qu'il eut plusieurs fois la satisfaction de tondre des têtes Flamandes : il ajoute , qu'ayant un jour coupé les cheveux au père d'un Prêtre , nommé *Leclerc* , ils restèrent toujours dans le même état.

Un pareil prodige , s'il eût été réitéré souvent , aurait pû rétablir la mode des cheveux courts ; malheureusement le Clergé n'avait plus le don des miracles ; les longues chevelures prévalurent. Un règne aussi long & aussi voluptueux que celui de

Philippe Auguste , fut très-favorable à cette révolution. Le prétendu crime contre nature , imaginé par les bigots , tomba dans l'oubli ; les porteurs de cheveux courts se voyant réduits à un très-petit nombre , se trouvèrent ridicules , & les dévots n'osèrent plus les approuver.

On peut encore mettre au rang des causes qui contribuèrent à rétablir le règne des cheveux longs , un article des réglemens qu'en 1189 les Rois de France & d'Angleterre firent avant de s'embarquer pour la Palestine. Il porte que , » si quelqu'un est convaincu » de vol , on lui coupera les cheveux , » on versera sur sa tête de la poix bouillante , on la couvrira ensuite avec » des plumes , & dans cet état le voleur sera exposé sur le premier rivage qui se présentera ». Supplice effrayant , mais nécessaire pour faire régner la bonne foi & la confiance parmi une multitude d'hommes de

**DES MODES FRANÇAISES. 61**  
toutes espèces , accoutumée à ne vivre  
souvent que de larcins & de brigandages.

Les Prêtres , les Moines , cédant au torrent , laissèrent aussi croître leurs cheveux , & le Clergé se vit encore une fois réduit à la dure extrémité de tourner sur lui-même les armes qu'il venait d'employer contre les têtes laïcales. Le Concile de Toulouse , de l'an 1191 , déclara que tout Clerc qui porterait des cheveux longs serait privé de la Communion jusqu'à ce qu'il eût réparé ce scandale. Le concile d'Yorck , de l'an 1198 , décerna une peine encore plus importante pour un certain genre d'Ecclésiastiques ; il déclara vacans & impétrables les bénéfices de ceux qui s'obstineraient à ne porter ni couronne ni tonsure.

Ces peines , ces censures ne purent réprimer les abus ; & les Conciles célébrés pendant le treizième siècle , eurent plus d'une fois pour objet la

forme que les Ecclésiastiques devaient donner à leur tête. Il paraît même qu'il s'éleva quelques disputes entre les différens corps sur cette importante matière. Ce fut une question très-difficile à résoudre , & digne d'occuper les Pères d'un Concile , que de sçavoir si la couronne des Moines ne devait pas être plus large que celle des Chanoines. Les âmes timorées jugèrent même à propos d'examiner , très-scrupuleusement , si les Evêques n'étaient pas obligés d'abdiquer la couronne des Clercs , pour adopter le cordon des Moines. Ces disputes singulières donnèrent l'existence à de nouveaux réglemens , qui ne furent pas mieux exécutés que les premiers ; & presque toutes les têtes sacerdotales devinrent chevelues.

Une maladie , qui fit tomber à Philippe Auguste les ongles , les sourcils & les cheveux , aurait pu de nouveau faire triompher les partisans des têtes tondues. Cet accident n'influa point

DES MODES FRANÇAISES. 63  
heureusement sur le goût national. Louis VIII suivit l'exemple de Philippe son père. Ces deux Rois furent les protecteurs des belles chevelures.

Quoique les Français , dans le treizième siècle , fussent curieux de laisser croître leurs cheveux , ils ne les portaient pas néanmoins aussi longs que dans le douzième ; & à cet égard les dévots n'avaient pas entièrement perdu leurs déclamations. Les cheveux coupés en rond prirent la place des chevelures flottantes : communément ils ne passaient pas le milieu du cou. Les toupets se ressentirent pareillement de la réforme. Ce ne fut plus la mode de les rabattre jusques sur les sourcils : on dégagea les deux côtés du front , & cette méthode procura les toupets pointus.

S. Louis , par son exemple , contribua beaucoup à ces divers changemens. Il est même surprenant que dans les vitrages , qui contiennent les principales ac-

tions de sa vie, & qu'on voit à S. Denis, celle-ci ait été oubliée. L'Artiste pouvait représenter ce pieux Monarque faisant le sacrifice de ses cheveux entre les mains de quelque zélé Cénobite. Ce morceau aurait parfaitement répondu à ce vitrage , dans lequel ce Saint Roi est peint demi-nu , un genou en terre , les mains jointes , la couronne en tête , recevant la correction par les mains de son Confesseur.

Cet ardent correcteur est un vénérable Jacobin , au corps rebondi , à la face rubiconde ; il tient une poignée de verges & frappe sur les épaules de Saint Louis , en récitant fort dévotement quelques Pseaumes en présence d'un autre Jacobin , qui soutient un livre (a).

---

(a) Il ne sera peut-être pas inutile d'observer que nos Peintres représentent ordinairement S. Louis avec des cheveux noirs & des moustaches de la même couleur : Joinville,



Au moyen des changemens arrivés aux chevelures Françaises , la roquette de la tête devint une opération fort aisée. Pour ajuster des cheveux coupés en rond , d'une égale grandeur , & très-plats , quelques coups de peignes suffisaient : il aurait même été fort inutile de prendre beaucoup de soin pour se procurer une belle frisure , puisque la mode voulait que les têtes fussent couvertes d'une aumuce , d'une coëffe , ou d'un chaperon.

Les coëffes enveloppaient entièrement la tête , & s'attachaient sous le menton avec des cordons ou rubans , que le luxe & la coquetterie sçurent à la fois enrichir & rendre agréables. Quelquefois les coëffes enveloppaient le menton & cachaient le bas du visage. Cet ajustement eut tant d'attraits pour nos ayeux, que les Ecclésiastiques tentè-

---

Historien contemporain , qui vécut à la Cour , dit au contraire que ce Saint Roi était blond,

rent de s'en décorer. Une pareille entreprise fut vivement combattue. Les dévots prétendirent que les coëffes mettaient une si grande conformité entre les têtes Sacerdotales & celle des prophanes Laïques , qu'elles deshonoraient le caractère sacré dont les Prêtres étaient revêtus. Le Concile de Londres , appelé communément le Grand Concile , célébré en 1268 , défendit aux Ecclésiastiques de porter des coëffes en aucune manière, ni dans les Eglises , ni en présence de leurs supérieurs , ni dans le monde , sous peine de suspension. Il leur fut seulement permis de s'en servir lorsqu'ils voyageraient.

L'aventure arrivée en 1259 à *Guillaume Buffey* avait sans doute excité le zèle des Prélats Anglais. Accusé de mille crimes , *Buffey* fut arrêté par ordre du Gouvernement : comme il avait la tête & le menton enveloppé dans sa coëffe , on n'eut point égard à

sa réclamation , lorsqu'il invoqua son privilège clérICAL. Il voulut au moins dénouer les cordons de sa coëffe pour montrer qu'il n'en imposait point , qu'il portait la tonsure ; mais on ne lui donna pas cette liberté : les sagellites le saisirent par la gorge , & le traînèrent dans une prison séculière.

Un Concile Provincial de Rouen , voulant également remédier à de semblables inconvéniens , défendit en 1299 l'usage des coëffes , aux Ecclésiastiques , à peine d'être privés d'une année du revenu de leur bénéfice. En 1313 , un autre Concile de cette Province renouvela les mêmes défenses. Le Synode de Nicosie , en l'Isle de Chypre , nous apprend que la nouvelle mode s'était répandue dans diverses contrées : il condamna les Ecclésiastiques , porteurs de coëffes , à deux sols d'amende pour chaque fois qu'ils seraient surpris avec cet ajustement , & la coëffe devait être confisquée. L'année

suivante , *Guillaume Lemaire* , Evêque d'Angers , rendit un jugement plus sévère ; il défendit l'usage des coëffes aux Clercs de son Diocèse , sous peine d'être excommuniés.

En même tems que les Prélats interdisaient ce nouvel ornement de tête , ils leur enjoignaient de ne pas abandonner le bonnet ou barette , ni l'aumuce. Celle-ci était presque toujours composée des fourrures les plus précieuses : le peuple seul en portait d'étoffe. Les peaux de lièvre , de renard , &c , étaient réservées pour les personnes pieuses , & les Chanoines réguliers. L'aumuce devait être longue , & cacher entièrement les oreilles : on en porta d'abord à tête ronde ; l'on finit par en avoir de quarrées.

Le bonnet ou barette était ainsi que l'aumuce , commune aux Prêtres & aux Laïques. Les Statuts manuscrits de la Ville de Marseille contiennent même des réglemens sur le prix de ces

DES MODES FRANÇAISES. 61  
ornemens. Le bonnet ressemblait à une espèce de toque, mais plus large, plus évasée par le haut que par le bas. Celui des Juifs était remarquable par une corne dont il était surchargé (a).

Le chaperon était encore un ornement de tête de nos pères, dont quelques Auteurs font remonter l'origine jusqu'aux premiers tems de la Monarchie. Je crois au contraire que cet ajustement ne parut en France que vers le douzième siècle : il succéda aux chapes dont il n'était qu'un diminutif, ou plutôt dont il faisait partie. Le chaperon existe encore, mais il est si défiguré qu'on le reconnaît avec peine. Le bourelet, qui a maintenant si peu

---

(a) *Ordinamus quod nullus sartor accipiat de vestimentis hominum masculorum ultra rationes infra scriptas videlicet. De huta cum caputio vel almussa cum penis. 2 sol. Et sine penna . . . 18 den. Item de huta cum sendata & caputio vel almussa, 2 sol, & 6 den.*

d'apparence, était l'entrée même de la tête. Ce qui forme aujourd'hui cet amas de plis bordés de fourrure, entourait la tête, & battait sur les épaules.

Quoique cette coëffure ne nous paraisse pas aujourd'hui fort agréable, elle plut alors, & les deux sexes lui firent un accueil favorable : elle fut même long-tems la coëffure à la mode, & je trouve dans le Roman de la Rose qu'on disoit deux têtes dans un chaperon, comme on dit à présent deux têtes dans un bonnet.

La vanité qui s'étend par-tout ne tarda pas à mettre de la différence entre les chaperons : il y avoit des Dames à chaperon de velours & des Dames à chaperon de drap. Plus un homme était élevé en dignité, plus il donnoit d'ampleur à son chaperon, plus il avoit le droit de le surcharger de fourrure : les personnes sans titre, sans qualité, portaient des chaperons étroits, pointus, & non fourrés.

La cornette était presque toujours attachée au chaperon : c'était une espèce de beguin de toile , long d'environ un pied & demi , uni ou découpé : il servait à ferrer le chaperon autour de la tête , & à l'assujettir soit sur le bonnet , soit sur le mortier.

Le mortier fut un des premiers ornemens de tête des Français : les Grands & le Peuple en firent d'abord usage ; peu-à-peu sa forme changea ; les Ducs , les Barons , & les Présidens sont les seuls qui l'ayent en quelque sorte conservé dans toute son intégrité.

C'était une marque de deuil de porter le chaperon ravalé ou rabattu sur le dos , sans fourrure ; la cornette se roulait autour du col & se rejetait par derrière. C'est sans doute pour cette raison que les gens de robe , dans le deuil , mettent encore aujourd'hui un large morceau d'étoffe divisé en deux parts inégales ; imitation imparfaite du

chaperon déployé , & de l'extrémité de la cornette rejetée par derrière.

Ces divers ajustemens , commodes pendant l'hiver , étaient mis à l'écart pendant l'été. On prenait alors des ornemens plus agréables & plus légers; les couronnes , les chapels ou chapellets , étaient de saison. Sous leurs auspices , les cheveux avaient la liberté de se montrer : on eut même recours à la frisure. Les premières tentatives ne furent pas merveilleuses; elles se bornèrent à rouler l'extrémité des cheveux , comme le fait aujourd'hui le plus modeste des Abbés.

Tel était l'état des têtes Françaises lorsque le treizième siècle expira ; le quatorzième vit donner une nouvelle forme aux toupets. Dans une miniature , qui se trouve au commencement du procès manuscrit de Robert d'Artois , tous les personnages , à l'exception des Ecclésiastiques , sont représentés avec des cheveux redressés sur  
le



à haut du front. C'est pour la première fois que les monumens de notre nation offrent des toupets relevés.

Ces toupets n'étaient autre chose qu'une petite touffe de cheveux qui s'élevait au milieu du front , & à laquelle les Français donnaient à peu-près la figure de ces langues de feu que les Peintres placent sur la tête des Génies. Cette mode dura peu ; les toupets couchés étaient moins incommodes ; ils furent rappelés : on les força seulement de prendre diverses formes plus agréables que les anciennes , & l'on vit successivement paraître les toupets ronds , les toupets ouverts & les pointus.

Dans cette même miniature , les Pairs de France Ecclésiastiques sont représentés la mître en tête. Ces mîtres ont à peu-près la forme de celles d'aujourd'hui ; mais d'après ce que raconte un Evêque d'Angers , nommé *Lemaire* , il paraît que la mode ne s'é-

tail point encore introduite de décorer cet ajustement avec de l'or , des broderies , des pierres précieuses. Les mîtres les plus belles étaient faites avec de la toile ou du drap. Celle qui servit à l'Evêque , dont je viens de parler , le jour de sa consécration , était de bougran.

Si les Evêques se distinguaient par la simplicité de leur mître , les ornemens de tête , que la plupart d'entre eux employaient dans la vie privée , ne font pas honneur à leur humilité : jaloux de voir la couleur rouge affectée au chapeau des Cardinaux , ils tâchèrent de s'en dédommager en adoptant la couleur qui passait alors pour la plus belle : c'était la couleur verte. Bientôt la contagion gagna le reste du Clergé , les chapeaux ou chapels verts devinrent l'attribut des gens d'Eglise. Le Pontife Romain lança des décrets contre cette mode ; peu-à-peu les chapeaux verts tombèrent dans un discrédit général.

Les Evêques sont les seuls qui les aient conservés; mais depuis long-tems ils ne les portent plus que dans leurs armes.

L'usage de décorer les chaperons & chapels avait également des charmes pour les Laïcs. L'histoire nous a même conservé une anecdote relative aux chapels, & qui mérite d'être rapportée. En 1348, *Edouard*, Roi d'Angleterre, se vit au moment de perdre la Ville de Calais par trahison. Ayant vaincu les ennemis par adresse, lorsqu'il visita les prisonniers, il s'approcha d'*Eustache de Ribaultmont*, contre lequel il avait combattu dans la mêlée, & fit l'éloge de sa bravoure : prenant ensuite son chapellet, qui était bon & riche (il était couvert de perles), il le mit sur la tête d'*Eustache*, en lui disant : » Monseigneur Eustache, je vous donne ce chapellet, pour » le mieux combattant de la journée de » ceux de dedans & de dehors, &

» vous prie que le portiez cette année  
» pour l'amour de moi. Je sçais bien  
» que vous êtes guai & amoureux, &  
» que volontiers vous vous trouvez  
» entre Dames & Demoiselles, si  
» dites par-tout où vous irez, que jè  
» le vous ai donné ». Le Monarque  
Anglais couronna cet acte de généro-  
fité & de courtoisie, en renvoyant le  
prisonnier sans exiger de rançon.

Les Princes & les Souverains n'é-  
taient pas les seuls qui décoraient leurs  
ornemens de têtes avec des perles &  
des pierres. Cette année 1356, dit le  
continueur de Nangis, un grand  
nombre de Nobles & de Militaires  
se livrèrent à la dissolution plus que  
jamais. Ils chargèrent de perles leurs  
chaperons & leurs ceintures dorées.  
Tous, depuis le plus grand jusqu'au  
plus petit se couvraient de pierres pré-  
cieuses rangées avec art. Les perles &  
les diamans étaient hors de prix. A  
paine pouvait-on en trouver à Paris.

Je me souviens , ajoute cet Historien , d'avoir vu vendre dix livres parisis deux perles , qui n'avaient été achetées que huit deniers.

Ces excès paraissent d'autant plus extraordinaires , que l'année 1356 fut malheureuse pour les Français : ils perdirent la fameuse bataille de Poitiers , & leur Roi tomba entre les mains des vainqueurs , qui le conduisirent en Angleterre. Cette révolution funeste plongea les Provinces dans la consternation , tandis que la Capitale se livra de plus en plus au luxe & aux factions. Le chaperon devint même le signal du ralliement des Parisiens , soulevés contre le Dauphin qui gouvernait pendant l'absence du Roi. Un nommé Marcel , Chef des Rebelles , leur donna un chaperon mi-parti de drap rouge & pers , c'est-à-dire dont une moitié était rouge , & l'autre d'une couleur bleue tirant sur le vert. Aux chaperons , ils ajoutèrent

des fermails , ou agraffes d'argent mi-partis de vermeil & azur , avec cette inscription : *A bonne fin.*

Quelque tems après cette distribution , Marcel entra dans l'appartement du Dauphin avec un grand nombre de factieux , & mirent à mort les Maréchaux de Champagne & de Normandie. Aussi-tôt Marcel ôta son chaperon mi-parti , le donna au Dauphin , & prit le chaperon de ce Prince , qui était de brunette noire avec une frange d'or , dont il se para le reste de la journée , comme un gage de son triomphe.

Cet infâme était Prévôt des Marchands ; il osa former le projet de livrer Paris aux Anglais : mais comme il s'avancait vers la Porte Saint Antoine , le premier Août sur le minuit , Jean Maillard , fidèle & courageux citoyen , assomma ce traître à coups de hache , & la rébellion cessa.

Trois jours après , le Dauphin ren-

tra dans Paris , d'où les factieux l'avaient obligé de sortir. Ce Prince monta depuis sur le trône & fut surnommé le Sage , à cause de sa rare prudence & de son habileté. Il reçut à Paris l'Empereur Charles de Luxembourg , qui venait acquitter un vœu qu'il avait fait de visiter l'Abbaye de Saint Maur-les-Fossés. Les détails dans lesquels les Historiens sont descendus, en parlant de cet évènement, peuvent servir à faire connaître les divers ornemens de têtes alors usités.

Lorsque l'Empereur fit son entrée à Cambrai , il était affublé d'un chapeiron gris fourré de martre. Le Roi *Charles V* fut au-devant de lui : sa tête était couverte d'un chapel à bec bordé & couvert de perles. Les Ecuyers de cuisines , qui se trouvèrent à sa suite , portaient sur leurs têtes des aumuces fourrées. La rencontre des Princes se fit entre Saint Denis & la Chapelle. La Chronique de Flandre dit que

Div .

» l'Empereur ôta son aumuce & son  
» chaperon , & que le Roi ôta son  
» chapel tant seulement «.

L'Empereur se rendit au Palais , où son logement était préparé , & où il fut traité avec une magnificence digne d'un grand Roi. Charles V , en entrant dans la salle où il était , mit la main à son chaperon ; l'Empereur voulut l'en empêcher ; mais il lui dit en badinant , qu'il voulait encore lui montrer sa coëffe.

J'ai déjà parlé de ce dernier ajustement. Il paraît que le quatorzième siècle ne lui fut pas favorable. Les calottes qui parurent le firent négliger. Dans l'origine , les calottes étaient de petits bonnets de toile , de laine , de soie , & autres étoffes ; elles couvraient entièrement le derrière de la tête , & n'étaient dans le fait qu'un diminutif des coëffes : elles se nouaient de même sous le menton , & devaient être de la même couleur que le chapel ou le chaperon.



Les Ecclésiastiques virent à regret cette nouvelle mode s'introduire sur les têtes des séculiers. Ne vous imaginez pas néanmoins que leur intention fût de la condamner ; au contraire , ils brûlaient d'envie de l'adopter. Plusieurs d'entre eux succombèrent à la tentation ; mais pour ne pas effaroucher leurs confrères , ils se contentèrent de porter des calottes dans l'intérieur de leur maison ; les plus hardis se montrèrent en public ; insensiblement les entreprises devinrent extrêmes , & l'on vit entrer les Prêtres dans les Eglises avec une calotte sur la tête. Le scandale fut réprimé avec soin. Les Statuts synodaux du Diocèse de Poitiers , de l'an 1377 , défendirent très-expressément aux Prêtres & aux Clercs , soit réguliers soit séculiers , sous peine d'être privés des fruits de leur bénéfice , de porter des calottes lorsqu'ils seraient revêtus de surplis ou autres ornemens ecclésiasti-

ques , & rempliraient les fonctions de leur ministère.

L'usage des calottes dut vraisemblablement son introduction au goût qui régnait alors pour les longues chevelures. La plûpart des monumens de notre nation , semblent en effet indiquer que vers le milieu du quatorzième siècle les Français s'accoutumèrent à nourrir leurs cheveux ; plusieurs les laissèrent descendre sur leurs épaules : ils les séparaient sur le sommet de la tête , & les rejetaient des deux côtés , de la manière que cela se pratiquait sous la première race de nos Rois.

Cette révolution s'étendit jusque sur les têtes sacerdotales. Le cordon de cheveux qui les distinguait s'accrut ; bientôt il cacha entièrement les oreilles. Par ce moyen la couronne disparut , la tonsure seule resta , & par la suite des tems ces deux noms furent confondus , ainsi qu'ils le sont encore à présent. Quelques Prêtres tentèrent

DES MODES FRANÇAISES. 83  
même d'abolir la tonsure. En vain un Concile d'Avignon crut remédier à cet abus en ordonnant , l'an 1337 , que la tonsure serait renouvelée tous les mois : les réfractaires trouvèrent le moyen d'éluder la loi en paraissant l'observer. Ils conservèrent à la vérité la tonsure , & la renouvelèrent tous les mois ; mais ils eurent la précaution de la rendre si petite qu'elle était presque invisible. Ces excès firent naître l'idée aux Pères d'un Concile , de 1388 , de fixer la largeur des tonsures : ils décidèrent qu'à l'avenir la tonsure occuperait sur chaque tête sacerdotale un diamètre de quatre doigts.

Quelques Moines se mirent aussi à la mode , & laissèrent croître leurs cheveux. Les grands Ordres suivirent une route opposée ; ils diminuèrent la largeur de leur couronne , & s'approprièrent le filet de cheveux , que les anciens Conciles avaient destiné pour

les Chanoines. Les dévots attachaient encore à cette manière de se découper la tête des symboles de grandeur & de sainteté. Une ancienne coutume semblait même autoriser leurs préjugés. C'était l'usage lorsqu'un Ecclésiastique était convaincu de quelque crime de lui raser la tête avant que de le conduire au supplice. L'an 1398, deux Augustins subirent cette ignominie. Ces deux malheureux s'étaient vantés de guérir Charles VI, que divers accidents avaient rendu sujet à de cruelles infirmités. Au lieu de soulager le Prince, on s'aperçut que les Augustins avaient aggravé son mal ; on les soupçonna même d'avoir été chargés d'attenter à sa vie, & leurs aveux ne firent qu'autoriser ces soupçons. Le crime ne resta point impuni : les deux scélérats expirèrent sous la main du Bourreau ; mais avant leur exécution on les conduisit en la Place de Grève, où ils furent rasés & dégradés en

DES MODES FRANÇAISES. 85  
présence de l'Evêque de Paris (a).

Anciennement la dégradation des Prêtres était un supplice effrayant : elle consistait à ratifier avec un morceau de verre le derrière de la tête , & à détacher par ce moyen toute la

---

(a) *Et après issit , l'Evêque de Paris , en habit pontifical , & vint jusqu'aux deux Augustins , lesquels étaient revêtus comme s'ils eussent voulu dire Messe ; & après qu'il eut parlé à eulx , il leur osta à chascun d'eulx les chasuble , estole , manipule , aube & surplis , en disant certaines Oraisons , puis s'en retourna par où il était venu : & par avant en sa présence feurent rais & ostés leurs cheveux , sans apparence de couronne. Et tantost ceulx de la Jurisdiction laye , les prindrent & les dépouillèrent , & leur laissèrent seulement leurs chemises , & à chascun une petite jacquette par dessus : & furent mis en une charette , & menés aux Halles , & là eurent les têtes coupées , & si furent écartelés & les corps portés au gibet , & les testes mises sur deux demies lances , en l'échafault où ils avaient été décollés. . . Juvenal des Ursins , an. 1398.*

peau du crâne qui formait la tonsure. L'Eglise, qui passe pour avoir horreur du sang, n'osait alors se servir d'un instrument de fer. Par la suite, les Evêques furent moins scrupuleux : le rasoir prit la place du morceau de verre, & l'on se contenta d'effacer la couronne en supprimant entièrement les cheveux. La dégradation ne fut plus en quelque sorte qu'une formalité qui, depuis plusieurs siècles, n'est plus usitée en France.

La mode des aumuces est aussi tombée en désuétude. Cet ajustement ne descendait pas d'abord plus bas que les épaules : par la suite on donna de l'ampleur aux aumuces ; bientôt elles couvrirent la moitié du corps. Les Nobles voulant se distinguer des Bourgeois, s'avisèrent de porter des aumuces qui descendaient jusqu'à terre. Ce fut alors que s'introduisit la coutume de relever le bas de cet ajustement, pour le ramener par devant en

le plaçant sur le bras gauche. Cet expédient procura deux avantages à la fois ; celui d'ôter l'aumuce lorsqu'elle gênait , & celui de la confier à un gardien fidele. Les aumuces furent victimes de cette trop grande facilité : on perdit l'habitude de les placer sur la tête , & elles restèrent ployées sur le bras. De nouvelles modes leur enlevèrent enfin ce reste de leur antique splendeur , & les bras utiles les abdiquèrent comme des ornemens non moins incommodes que superflus.

Les chapels profitèrent de la retraite de l'aumuce , & se perpétuèrent sur les têtes : ils étaient à bords ou à roue : les bords peu étendus n'étaient point relevés ; on les doublait avec des fourrures ; on les garnissait avec des perles , des pierres , des franges d'or : communément ils étaient de la même couleur que le chaperon. Un cordon , terminé par des glands , & lié

sous-le menton , servait à les affa-  
jettir par derrière lorsqu'on voulait les  
ôter.

Les cheveux n'étaient pas cepen-  
dant entièrement oubliés. Les person-  
nes d'un certain rang , & les petits  
maîtres , en portaient sous leurs cha-  
perons. Le commencement du quin-  
zième siècle me fournit même une  
singularité digne de remarque sur la  
manière dont fut faite ; vers 1402 ,  
l'affranchissement d'un serf de l'Eglise  
de Notre-Dame de Paris , qui voulait  
entrer dans l'Etat ecclésiastique. Il se  
nommait *Jean Robinet* , natif de Vau-  
doy en Brie. Ayant obtenu la permis-  
sion d'embrasser la Cléricature , il se  
présenta un soir pendant Vêpres dans  
le Chœur , à tous les Chanoines , une  
serviette au cou , un bassin entre les  
mains , dans lequel étaient des ciseaux.  
Chaque Chanoine lui coupa quelques  
cheveux en signe d'affranchissement  
pour la tonsure cléricale. Ils le ren-



DES MODES FRANÇAISES. 89  
voyèrent ensuite à l'Evêque de Meaux,  
dont il était diocésain.

Quelques années après (1413) les  
Parisiens renouvelèrent la faction des  
chaperons. La couleur blanche leur fut  
affectée. Bientôt on n'osa plus paraître  
sans arborer cette marque distinctive  
du parti dominant. Le Chirurgien ,  
Jean de Troie , eut l'insolence d'en  
présenter , & d'en faire accepter un  
au Roi *Charles VI* , lorsque ce Mo-  
narque , surnommé le Bien-Aimé ,  
allait à la Cathédrale rendre grâce au  
ciel de sa convalescence. Les Princes ,  
le Conseil , les Cours supérieures ,  
l'Université , les Bourgeois de Paris ,  
tous furent contraints de s'en revêtir.  
Eustache de Pavilli , Carme fameux ;  
servait d'Orateur aux séditions. Ils  
donnèrent le nom d'un de leurs chefs  
au code connu sous le nom d'ordon-  
nances Cabochiennes. Le Roi , accom-  
pagné des Princes & du Conseil , re-  
vêtus du chaperon blanc , vinrent au

Parlement pour les faire enregistrer.

Cette révolution fut en quelque forte la dernière époque de la mode des chaperons. Un goût bizarre avait engagé nos ancêtres à rendre la capuce de cet ajustement très-ample , très-étendue : elle pendait des deux côtés & par derrière ; elle devenait fort gênante. Quelques particuliers s'avisèrent de déposer le chaperon sur l'épaule gauche , d'où ils le retireraient lorsqu'ils voulaient s'en servir. Je trouve que cette mode existait déjà au tems de Monstrelet , lequel parlant de l'entrée du Duc de Bourgogne dans la Ville de Gand , dit » qu'à côté du » Duc était à cheval , le chaperon sur » l'épaule , le bâtard d'Armagnac «.

Les guerres qui s'élevèrent au commencement du règne de Charles VII firent aussi négliger le chaperon : les gens attachés aux Universités furent les seuls qui continuèrent à le porter sur l'épaule : ils en détachèrent même le

bourlet, dont ils se couvrirent la tête , & le chaperon ne fut plus pour eux qu'une marque de distinction , un symbole de leur sçavoir ou de leur dignité.

Ce fut aussi sous le règne de Charles VII que l'usage s'introduisit de se couper les cheveux très-courts. Il paraîtra extraordinaire que cette mode ait régné dans des tems renommés par la galanterie. Le fameux Dunois , Poton , la Hire , la Tremouille , & tous les preux Chevaliers d'alors , non moins recommandables par leurs exploits que par leurs amours , étaient sans cheveux. Le bon ton consistait à se faire raser la tête , à la couvrir d'une large calotte , surmontée d'un bonnet ou chapel.

*Louis XI* conserva cet usage ; il se fit même une gloire de se revêtir d'une manière fort basse , fort commune : cette manie ne lui fut pas particulière. *Henri* , Roi de Castille , affectait de

signaler la Majesté royale par des habits bisarres & singuliers. Lors de la conférence, que ces deux Princes eurent ensemble en 1463 , les Français plaistèrent sur la mauvaise mine , sur l'habillement & les manières d'Henri. Les Castillans furent au contraire très-choqués de voir le Roi de France vêtu d'un méchant habit , & portant un chapeau fort usé , qui n'avait pour ornement qu'une image de la Vierge, faite de plomb.

Cette image de plomb est fameuse dans l'histoire. Louis XI , quoique Roi des Francs , ne se piquait pas de franchise : il avait pour maxime , » qui ne sçait pas dissimuler ne sçait » pas régner «. Il joignait à cette coupable politique une superstitieuse sécurité capable de le rendre le plus criminel des hommes. S'il violait ses promesses , ses sermens , il se croyait pleinement justifié dès qu'il avait demandé pardon à sa Vierge de plomb.

» Belle image , disait-il , encore celui-  
 » là ; c'est pour la dernière fois ». Et  
 le lendemain , le jour même , il rom-  
 pait ses engagements.

Ce fut sous le successeur de ce Prince  
 que les Français reprirent les cheveux  
 ronds , égaux & plats. Ils reprirent  
 aussi les toupets couchés , c'est-à-dire  
 rabattus sur le front , tels que la plu-  
 part des Moines les portent encore.  
 Les chaperons furent entièrementaban-  
 donnés , à l'exception du bourlet que  
 les gens de Loi & le Clergé con-  
 servèrent. » C'est pourquoi , dit Pas-  
 » quier , on s'avisa de faire avec  
 » grandes aiguilles des bonnets ronds  
 » qui représentaient le bourlet , & par  
 » aventure furent-ils appelés bon-  
 » nets au lieu de bourlets , par un doux  
 » changement de l'un à l'autre , ce qui  
 » continua longuement ; car encore  
 » de ma jeunesse les plus vieux Théo-  
 » logiens prenant à Religion de ne

» rien changer des vieilles coutumes ;  
» en portaient , & il y avait un petit  
» monde de peuple qui en vivait en  
» cette grande rue des Cordelières au  
» Fauxbourg de Saint Marceau de Pa-  
» ris , lesquels furent fort long-tems en  
» fort mauvais ménage avec les Eco-  
» liers , jusqu'à faire une forme de guer-  
» re civile les uns contre les autres ».

Les Docteurs avaient tant de vénération pour ces bonnets qu'ils en distribuèrent quelquefois aux personnes de distinction qui assistaient à leurs exercices. En 1486 , un Licencié , nommé d'Ouville , faisant la Thèse qu'on appelle Aulique , le Roi vint honorer l'assemblée de sa présence ; il était accompagné de la Cour & d'un grand nombre d'Evêques , d'Abbés & de Seigneurs. Aussi-tôt que tout le monde fut placé dans la salle , la Faculté fit distribuer à chacun des assistans un bonnet de Docteur , & cette

DES MODES FRANÇAISES. 95  
gentilleſſe fut agréablement acceptée.

Tandis que les cheveux régnaient en France , ils ſe virent expulſés de diverſes contrées. Les premières ſecouſſes de cette révolution ſe firent ſentir dans les Etats du Duc de Bourgogne. *Goulut* en fixe l'époque à l'an 1460. Il dit que ce Duc fut grièvement malade , & de telle ſorte que l'on défefpéra de ſa ſanté , » pour laquelle aſſurer , les Médecins lui conſeillèrent de permettre que ſa longue » perruque lui fût abattue : ce qui » ayant été fait , tous les Courtiſans » (fors le Prince & quelques grands » Seigneurs) & le peuple en firent autant , & fut mis en uſage de ne porter longs cheveux «.

Quelques Ecrivains ont avancé que cet uſage ne ſ'introduiſit pas auſſi volontairement que *Goulut* ſemble l'inſinuer. Ils prétendent que Philippe , Duc de Bourgogne , donna une loi à

ce sujet , & ce fut un crime dans les Etats que de paraître autrement qu'avec une tête tondue.

De la Flandre , la nouvelle mode passa en Allemagne , où elle s'annonça d'une manière plus galante , plus honnête. *Albert Krantius* , dans son Histoire des Vandales , assure que vers l'an 1481 , les Princes Allemands s'envoyaient les uns les autres des lettres , dans lesquelles ils renfermaient des ciseaux , avec invitation à ceux qui les recevaient de s'en servir pour se couper les cheveux.

Ces missives , malgré leur politesse , ne furent point du goût des Français ; au contraire , lorsque le seizième siècle parut , les cheveux flottans étaient à la mode parmi eux. Les Prêtres mêmes en portaient d'assez longs. Les Princes & les grands Seigneurs affectaient surtout de cultiver leur chevelure. On conserve encore un portrait de François



çois premier, peint par le célèbre *Raphaël* : ce Prince est représenté avec des cheveux très longs.

Ce fut l'an 1521 que les têtes chevelues cessèrent d'être estimées en France. » Dans mon jeune âge, dit » Pasquier au septième livre de ses » recherches, nul n'était tondu fors » les Moines. Advint par même aventure que le Roi François premier, » de ce nom, ayant été fortuitement » blessé à la tête d'un tison, par le » Capitaine de Lorges, sieur de Montgommery, il ne porta plus longs » cheveux. Sur son exemple, les » Princes premièrement, puis les Gentilshommes, & finalement tous les » sujets, se voulurent former : il n'y » eut pas que les Prêtres ne se missent » de la partie, ce qui eut été auparavant trouvé de mauvais exemple. »

François premier reçut le jour des Rois la blessure dont on vient de par-

ler. Il attaquait à coups de pelotes de neiges , avec sa bande , un logis que le Comte de Saint-Pol défendait avec la sienne : un tison , jeté par mégarde , vint le frapper , & fut la cause de la suppression presque totale des cheveux en France.

Je dis presque totale , parce qu'on porta d'abord les cheveux extraordinairement courts. Plusieurs particuliers se rasèrent même entièrement la tête. Cette révolution rétablit l'usage des calottes , & les Ecclésiastiques tentèrent encore une fois de perpétuer cet ornement sur leurs têtes. Leurs efforts éprouvèrent de grandes contradictions ; la calotte des Prêtres devint l'objet des méditations des Canonistes les plus profonds. Ces Messieurs prétendirent d'abord que le port de la calotte était un cas grave dont il n'appartenait qu'au Pontife Romain de dispenser. Je trouve en effet , dans un livre imprimé à Lyon en 1564 , sous le titre

DES MODES FRANÇAISES. 99  
singulier de taxe des parties casuelles de  
la boutique du Pape, un article concer-  
nant le prix des dispenses pour porter  
la calotte (a).

Non-seulement il se trouva des  
Docteurs qui soutinrent, que tout  
Prêtre desirant entrer dans une Eglise  
sans quitter sa calotte, devait obtenir  
une dispense en Cour de Rome, il y  
en eut qui prétendirent que le Pape  
même n'avait pas toujours le pouvoir  
de donner de pareilles dispenses; que  
son droit était limité à certains cas,  
& pour certaines calottes.

---

(a) Cet article se trouve au titre des Li-  
cences & Indults, page 152, il porte : *Licen-  
tia celebrandi capite cooperto. Turon. 12. Du-  
cat. 3. Carol. 6. Si pro Episcopo vel abbate.  
Turon. 24. Ducat 6.* Dans la taxe de la Chan-  
cellerie de Rome, comme dans le tarif des  
expéditions de Cour de Rome, il est dit :  
*Signature d'indult pour tenir la calotte en célé-  
brant, 15 liv. Si l'on desire l'expédition par  
Bref, 60 liv.*

Ces fameuses décisions eurent l'avantage d'être favorablement reçues. On fut donc contraint de recourir au-delà des Monts, pour obtenir la faculté de porter la calotte ; & les dispenses ne furent accordées que pour les calottes sans attache, sans cordon, qu'à condition qu'on les quitterait pendant la lecture de l'Evangile, le Canon de la Messe, lorsqu'on servirait à l'Autel, &c; enfin elles ne devaient être permises qu'aux têtes infirmes, chauves & délabrées.

Peu-à-peu les infirmités devinrent générales : les Evêques s'avisèrent de régler ce point de discipline, & l'on s'accoutuma à voir les Prêtres dans les Eglises chanter l'Office divin avec une calotte sur la tête ; les Moines même adoptèrent cet ajustement, & les Laïques l'ayant abandonné, il est demeuré aux Gens d'Eglise.

Cette nouvelle mode fit naître un autre incident. Il n'était point ques-

DES MODES FRANÇAISES. 101  
tion de sçavoir , si le Pape ou l'Ordinaire pouvait accorder des dispenses pour porter des calottes dans les Eglises , mais si un aspirant au Doctorat devait parler en public avec cet ajustement sur la tête. Toute la Sorbonne convoquée , pour donner sa décision sur cet important sujet , arrêta par une conclusion du *Prima mensis* , de l'an 1551 , que conformément aux règles de la politesse , les Bacheliers & les Sages-Mâîtres déposeraient leurs calottes avant de proposer leurs argumens , ou répondre à ceux qui leur feraient faits.

La coutume de rester la tête découverte devant ses supérieurs était inconnue chez nos pères : les Seigneurs se couvraient même devant le Roi : les seuls Officiers domestiques étaient sans manteaux & tête nue. Les Grands se découvraient cependant lorsque le Roi leur parlait. A table , avant & après qu'il avait bu , ils lui faisaient

une profonde révérence. Il en était de même lorsqu'on abordait quelqu'un constitué en dignité ; on se découvrait la tête , on s'inclinait. Entre amis on se contentait de relever un peu son chaperon , son bonnet ou chapel.

Les Auteurs conviennent assez généralement que ce fut du tems de *Charles VI*, lorsque les Anglais bouleversèrent la France , que cet ancien usage commença à dégénérer. Le Roi d'Angleterre , enorgueilli du vain titre de Régent du Royaume , étalait à Paris toute la morgue d'un despote. Sa présence influa sur nos mœurs , & amena parmi nous des usages , que dans des tems plus heureux , les Francs n'auraient jamais adoptés.

La flatterie ultramontaine perfectionna ce que la fierté anglaise avait ébauché. Lorsque *Charles VIII* passa en Italie , les Seigneurs Napolitains , qui venaient lui faire leur cour , se tenaient découverts en sa présence. Le

Roi leur ordonna de se couvrir : ils refusèrent cette grace , disant qu'ils voulaient apprendre aux Français le respect qu'ils devaient à leur maître.

Vers la fin du règne de Louis XII ; les Seigneurs s'étaient insensiblement accoutumés à se tenir découverts , à l'imitation de Galéas de Saint-Severin , grand Ecuyer ; mais plusieurs , pour n'avoir pas la tête absolument nue , mettaient des coëffes faites à peu près comme les béguins que les enfans portent encore aujourd'hui.

Enfin , sous les successeurs de François second , & non de *François premier* , comme le dit l'Abbé Vély , la prétendue politesse italienne nous subjuga ; personne ne parut plus couvert devant le Roi : insensiblement cet usage s'étendit aux autres Seigneurs , & la mode s'établit de rester la tête nue devant ses supérieurs.

Les cheveux profitèrent de cette nouvelle coutume pour se montrer :

Ils n'osèrent néanmoins descendre plus bas que le milieu du cou , ni cacher les oreilles. Les petits maîtres les dédommagèrent de ce défagrément. Ils pensèrent que s'ils avaient des cheveux courts , ils devaient au moins leur donner une forme galante. L'ancienne mode de ramener les cheveux sur le front leur déplut ; ils les rejetèrent par derrière , & pour la seconde fois les Français portèrent des toupets relevés.

Les Docteurs s'ennuyèrent aussi de la rotondité de leurs bonnets ; ils leur donnèrent une forme nouvelle , dont *Pasquier* nous a conservé la description. Voici comme il s'exprime :  
» Aux bonnets ronds on commença d'y  
» apporter je ne sçais quelle forme de  
» quadrature grossière & lourde , qui  
» fut cause que de mes premiers ans ,  
» j'ai vu qu'on les appellaient bonnets  
» à quatre brayettes. Le premier qui y  
» donna la façon , fut un nommé



» *Patrouillet*, lequel se fit fort riche  
 » Bonnetier aux dépens de cette nou-  
 » veauté, & en bâtit une fort belle  
 » maison en la rue de la Savaterie,  
 » qui appartient aujourd'hui à M.  
 » Duval, Conseiller. Depuis, le bon-  
 » net ayant changé de forme, lui est  
 » toutefois demouré le nom de bonnet  
 » rond : coutume toutefois fort inepte,  
 » même que nous reparions nos têtes  
 » rondes de bonnets quarrés, en quoi  
 » l'on peut dire que par grande biga-  
 » rerie, nous avons par hasard trouvé  
 » la quadrature du cercle «.

Ces bonnets ne s'élevaient pas en  
 forme de pyramide comme ceux d'au-  
 jourd'hui : ils avaient peu de profon-  
 deur, ce qui les rendait presque sem-  
 blables à une forme de chapeau à la-  
 quelle on aurait imprimé une figure  
 quarrée. Suivant le *Président de la*  
*Roche Flavin*, on portait ces bonnets  
 » tant dans le Palais que dehors, &  
 » encore qu'il plut, on mettait audit

» cas le chapeau par dessus le bonnet ;  
» ainsi que l'avons vu faire à des an-  
» ciens Conseillers ; mais puis nos  
» guerres civiles , on s'est dispensé de  
» ne les porter que dans le Palais &  
» aux Eglises & assemblées publiques ,  
» & encore peu-à-peu on s'en dispense  
» hors du Palais & des Eglises ».

Les chapeaux changèrent aussi de forme ; on s'avisa d'en porter d'une hauteur démesurée , les uns pointus , les autres coupés ; le velours entra dans leur composition. Les perles , les diamans leur furent prodigués : il y avait déjà quelque tems qu'on les avait décorés avec des plumes , & le panache blanc d'Henri IV est fameux dans l'histoire.

Les gens du monde portaient aussi des bonnets , mais ils étaient différens de ceux des Docteurs. Le devant était orné d'une aigrette enrichie de perles & de pierreries précieuses. Les aigrettes étaient ordinairement à trois

cornes ou à trois branches , & les petits-mâîtres avaient grand soin de choisir les plus hautes , les plus pointues.

Une plaisanterie de Charles IX peut servir à faire connaître ces anciens bonnets. En 1564 , ce Prince arrivant à Marseille , se rendit à l'Eglise , accompagné de la Reine mère , du Prince de Navarre ( depuis *Henri IV* ) , & d'une Cour nombreuse. Henri faisait profession de Calvinisme : ne voulant point assister à la Messe , il s'arrêta à la porte de l'Eglise , & refuse d'avancer. Le Roi lui prend , en riant , son bonnet de velours noir , bordé en or & parsemé de pierres précieuses , & le jette dans l'Eglise , afin d'obliger le Prince à y entrer , ne fut-ce que pour prendre son bonnet.

Henri III & ses mignons ranimèrent le goût des Français pour les cheveux frisés. Ils ne tentèrent pas cependant d'introduire la mode des longues chevelures : au contraire , ils af-

fectèrent de laisser les oreilles découvertes. C'était de leur part un raffinement de coquetterie : ils ne relevaient leurs cheveux que pour laisser voir en liberté les perles & les diamans qu'ils suspendaient à leurs oreilles. Henri II fut le premier qui tenta d'usurper cette parure destinée aux femmes. Henri III suivit son exemple , & l'on conçoit aisément que cette nouveauté eut des sectateurs : l'art de la frisure fit aussi des progrès : on frisa le toupet , le dessus , le derrière , & les côtés de la tête. Cet apprêt consistait à former , avec les cheveux , des espèces de rouleaux ou cercles distingués les uns des autres. On nommait ces petits cercles des bichons.

Le règne , trop court , d'Henri IV ne fut pas si favorable à la toilette de la tête que celui des favoris : mais ce Prince laissa un successeur , qui fit éclore une nouvelle révolution. Louis XIII était fort jeune lorsqu'il

parvint à la couronne. En grandissant, il conserva ses cheveux. Sous de pareils auspices, les belles chevelures acquirent de la réputation. Elle commencèrent par s'arrondir autour de la tête; elles cachèrent ensuite les oreilles, & finirent par flotter sur les épaules.

Ces divers changemens, arrivés dans l'espace d'un demi-siècle, effarouchèrent les dévots. Dès l'an 1583, un Concile Provincial de Tours renouvela les excommunications, que dans le septième siècle le Concile *in trullo* avait fulminées contre les cheveux frisés & bouclés par artifice. Les Curés eurent ordre de s'appliquer à extirper cette nouveauté scandaleuse avec toute la vigilance & la fermeté dont ils étaient capables. On enjoignit aux Prédicateurs d'en faire le sujet de leurs déclamations (a).

---

(a) *Ne vero prohibitio nostra tum viros,*

Les efforts des zélateurs ne firent qu'accréditer les nouvelles modes : non-seulement elles se répandirent par toute la France , la Flandre , l'Angleterre , l'Allemagne ; elles pénétrèrent jusque dans le sein de l'Italie. Les Prêtres mêmes , & quelques Moines , adoptèrent les cheveux longs & frisés.

Ce qui affligeait sur-tout les rigoristes , c'est que l'usage s'était introduit parmi les Prêtres de se laver la tête avec des eaux de senteur , de répandre sur les cheveux des parfums exquis. En vain le synode de Bourges , de l'an 1584 , tenta de réprimer ces funestes excès du luxe & de la coquetterie. Il ne produisit pas plus d'effet.

---

*tum mulieres lateat , hanc illis per paracos in suis pronis , & Ecclesiasticos in suis concionibus , etiam cum dura & importuna , si opus sit , increpatione , significari volumus & intimari.*

que celui de Fayence en 1615. Les peines prononcées contre les réfractaires étaient cependant effrayantes ; les Pères du Concile ne se bornèrent point à décerner de simples censures. Ils ordonnèrent que tout Ecclésiastique qui friserait ses cheveux , & les entre-tiendrait avec des pommades parfumées , payerait un écu d'or pour chaque fois (a).

Une peine si grave ne fut pas capable d'empêcher les gens d'Eglise de friser & parfumer leurs cheveux ; ils eurent même la hardiesse de relever leurs toupets. Une pareille entreprise excita une réclamation générale : des décrets furent lancés dans presque toutes les parties de l'Europe ; mais par une fatalité attachée au zèle des

---

(a) *Caveant Clerici ne barbam aut comam cincinnis , aut oariferis aquis exornent vel aliter delibutam habeant , alias-ve nutrant , sub pœna unius aurei pro qualibet vice.*

dévots du dix-septième siècle, les décrets contre la nouvelle mode tombèrent dans l'oubli, & les toupets des Prêtres restèrent relevés (a).

Les têtes Sacerdotales ne furent pas les seules qui éprouvèrent les loix du changement : le goût pour les longues chevelures dégénéra bientôt en manie. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir beaucoup de cheveux, encore moins d'en avoir de très-longs ; on eut recours à l'art, & sous ses auspi-

(a) Voyez le Synode de Colle en 1594, rubric. 35. *de vit. & honest. Cleric. c. 1.* Le Synode de Ravenne en 1607, tit. *de vit. & honest. Cleric. n. 1.* Le Synode d'Ausbourg en 1610, p. 3, c. 1, n. 5. Celui de Venise en 1614, tit. *de vit. & honest. Cleric. c. 3.* Celui de Cezene en 1633, tit. *de Sacros. Eccles. &c, &c.* Les articles de ces Synodes sont à-peu-près ainsi conçus : *Comam. . . Sacerdotes & Clerici ne nutriunt, nec capillos calamistratos vel cincinnatos habeant, nec supra frontem eminentiores, more Laico. . .*



ces on brava la nature. Ce fut dans ce moment de vertige que s'introduisit la mode des bonnets à cheveux, connus sous le nom de perruques. J'endosserai l'histoire dans le supplément.

Cette mode, dès son origine, fut portée à l'excès. Non-seulement les têtes chauves & les têtes rousses s'empressèrent de lui rendre hommage ; celles mêmes que la nature avait le plus favorisées, préférèrent des cheveux postiches à leurs cheveux naturels. Par une bisarrerie assez difficile à comprendre, l'amour des cheveux causa leur perte : les perruques se multiplièrent ; presque toutes les têtes furent tondues.

Cependant les rigoristes murmuraient toujours contre les cheveux longs & frisés. La nouvelle invention leur administra de nouveaux motifs pour épancher leur bile. Il s'éleva même à ce sujet, vers l'an 1644, une dispute fort vive parmi les protestans. Quel-

ques Ministres de Bordeaux défendirent très-expressément l'entrée de leurs consistoires aux porteurs de cheveux frisés. Pour pallier cette vexation, ils eurent recours au fameux passage de Saint Paul, qui avait causé tant de fracas dans le douzième siècle; & la controverse sur les cheveux longs & les cheveux courts s'engagea de nouveau. *Saumaïse*, dans une lettre à *Colvius*, Ministre à Dordrech, nous apprend que pour éclairer la foi des Fidèles, on mit au jour des livres en langue vulgaire, dont un avait pour titre *Ab-salon*.

Les ennemis des cheveux ne pouvaient choisir un titre plus favorable à leur cause, puisque, suivant l'Ecriture, *Ab-salon* dut sa perte à sa longue chevelure. *Jacques de Resves*, Professeur en Théologie à Leyde, répondit au soifisant *Ab-salon*. Il publia, en 1647, un Ouvrage plein d'érudition sur la liberté chrétienne de porter des cheveux

DES MODES FRANÇAISES. 115  
longs ou des cheveux courts. Quelques autres Ministres & Théologiens descendirent aussi dans l'arène , les uns pour défendre , les autres pour combattre l'usage des longs cheveux. Le Public doit certainement sçavoir gré à ces Auteurs d'avoir eu la complaisance de l'enrichir de cinq ou six Traités latins sur une aussi importante matière.

Malgré ces contestations les cheveux , du moins ceux que l'on avait épargnés , acquéraient de jour en jour un nouvel éclat ; les toupets sur-tout commencèrent à jouer un rôle intéressant sur la tête des Français : réduits d'abord à une simple touffe de cheveux , ils s'emparèrent par la suite de toute la largeur du front , & dégagèrent entièrement les tempes. Afin de leur donner une certaine consistance qui les rendît commodes , on les roula sur un fer chaud : cet expédient procura pour la seconde fois des toupets frisés.

Une autre invention apporta un

changement notable sur le peu de têtes chevelues qui existaient encore. Depuis le retour des cheveux flottans, les hommes s'étaient bornés à se laver, à se parfumer la tête. Les femmes au contraire semaient sur leurs cheveux une certaine poudre blanche, qui n'avait été inventée que pour les néroyer. Les Dames de la Cour & les filles de joie étaient mêmes les seules qui eussent pris cette licence. Les petits-maîtres envièrent aux femmes ce prétendu agrément. Plusieurs d'entre eux parurent en public avec des cheveux poudrés, & cette frivolité eut des approbateurs. D'abord les hommes se contentèrent de mêler la poudre avec les cheveux : peu-à-peu ils s'accoutumèrent à la répandre avec profusion sur leur tête, & bien-tôt cette mode fut générale. Hommes, femmes, enfans, vieillards, tous firent usage de la poudre ; toutes les têtes devinrent blanches.

Cette révolution influa sur le goût de la nation relativement à la couleur des cheveux. On avait toujours estimé en France , même parmi les hommes , la couleur blonde , comme la plus douce , la plus agréable. Les cheveux noirs offraient quelque chose de trop dur ; les blancs annonçaient la décrépitude , ils étaient peu estimés. Depuis l'introduction de la poudre , les cheveux blancs sont venus en honneur : tout homme assez heureux pour en avoir de bonne heure , se fit une gloire de ne plus les cacher : une chevelure blanche est comptée au nombre des plus belles parures.

Sur ces entrefaites le dix-huitième siècle parut. Il vit les Français applaudir à la poudre , à la frisure , aux beaux toupets ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils commençaient à se dégoûter des longues chevelures. Pour les contenter , il n'imagina pas d'autre moyen que de leur procurer le double

avantage de jouir quand ils voudraient & des cheveux longs & des cheveux courts. Plein de ce projet , il fit éclore de nouvelles modes. La première , la plus simple de toutes , consistait à réunir avec une rosette les cheveux qui flottaient sur les épaules , & à les attacher lorsque les circonstances l'exigeaient. Cette mode , qui procura les cheveux en cadenettes , dura peu , & l'on vit arriver , pour la chevelure des hommes , ce qui était arrivé un demi-siècle auparavant pour la queue des chevaux.

Les Parisiens , pendant un tems , se prirent de belle passion pour les chevaux à courte queue : c'est ce qui fit dire à Bassompierre , lorsqu'en 1642 il sortit de prison où il avait resté vingt ans , qu'il ne trouvait d'autre changement dans le monde , si ce n'est que les hommes n'avaient plus de barbe , & les chevaux plus de queue.

Bien-tôt , les habitans de Paris se trèrent dans l'extrémité opposée ; les revaux à la queue large & flottante rent recherchés. La girouette tourna our la troisième fois : sa nouvelle position fit desirer en même tems & les queues longues & les courtes queues : pour contenter un goût si bizarre , on l'avisâ de renfermer la queue des chevaux dans un étui , qu'on était libre d'ôter lorsqu'on le desirait : l'invention parut commode , les hommes s'en emparèrent.

Ce fut alors que les Français imaginèrent les bourses , espèce de petit sac de taffetas dans lequel ils enfermèrent leurs cheveux , & d'où ils les retirèrent lorsque la nécessité l'exigeait , ou que les circonstances le permettaient. Les rosettes ne furent pas néanmoins abandonnées ; elles s'attachèrent aux bourses , dont elles devinrent le principal ornement.

D'abord les bourses ne furent em-

ployées que dans les voyages , que pour courir le matin *en chenille* , ou pendant la pluie : il eût été indécent de paraître avec cet ajustement devant les Grands , & sur-tout dans les cérémonies. Avec le tems les bourses ont acquis quelque considération : il leur a été permis de se montrer dans les meilleures compagnies , & les Prêtres , après les avoir méprisées , ne s'obstinèrent plus à soutenir qu'on devait se marier avec des cheveux flottans.

Les cheveux de derrière la tête étant ainsi renfermés , ceux des côtés furent taillés : les oreilles reparurent , & depuis ce tems elles n'ont plus été cachées. Quelques particuliers s'avisèrent aussi de tresser les cheveux : ils renouvelèrent même l'ancienne mode des cheveux en queue ; mais il s'en faut bien qu'ils lui aient donné son premier lustre. Un simple ruban noir qui enveloppe les cheveux , voilà maintenant ce qu'on appelle une queue.

Lorsque



Lorsque les queues parurent , la mode voulait qu'elles fussent très-grosses , très-longues , très-pointues. Les petits maîtres , toujours extrêmes , associaient à leurs cheveux des cheveux étrangers ; par ce moyen ils se procuraient de belles queues. Quelques-uns d'entre eux voulurent multiplier cet ajustement , & introduire l'ancien usage des queues sans nombre. Leurs tentatives n'eurent aucun succès : il fut décidé que les hommes n'auraient qu'une queue ; qu'ils ne la ramèneraient point sur la poitrine , comme cela se pratiquait dans le sixième siècle , mais qu'ils la renverraient sur leurs épaules , & qu'elle ne serait généralement admise que chez les Militaires & les voyageurs.

Les tresses reçurent un traitement moins rigoureux. Elles eurent la liberté de s'approprier toutes les couleurs : il leur fut même permis d'être bariolées , c'est-à-dire composées de rubans de

couleurs différentes. Deux jolies rosettes eurent ordre de se placer aux deux extrémités. Malheureusement cette élégance fut de peu de durée ; les tresses subirent le sort des queues ; la couleur noire devint leur partage.

Les bourses sont pareillement vouées au noir , & malgré leur élévation , elles n'ont point encore quitté cette livrée. Leur forme a seulement varié : les premières bourses étaient carrées , d'une grandeur moyenne , & devaient paraître remplies de cheveux. Pour se conformer au goût dominant , on avait la précaution de les remplir avec du crin. Vinrent ensuite les bourses extraordinairement petites & fort étroites par le haut , qui furent remplacées par les bourses d'une grandeur démesurée. Le crin disparut en même tems : plus une bourse était plate , plus on la trouvait admirable. Les rosettes subirent aussi diverses variations : on s'avisa de les associer à la frisure ; elles

DES MODES FRANÇAISES. 123  
furent poudrées , & cette folie ne  
manqua point de partisans.

La manière de disposer les cheveux  
sur le devant de la tête , & des deux  
côtés , éprouva pareillement diffé-  
rentes révolutions. L'invention des  
perruques avait porté l'art de la frisure  
à un degré de perfection auquel on  
n'aurait jamais pensé qu'il pût parve-  
nir. Libres de donner à des cheveux  
postiches mille formes différentes ,  
les Maîtres Perruquiers n'épargnèrent  
ni peines ni soins pour piquer la va-  
nité des petits maîtres ; & c'est à leur  
industrie que nous sommes redevables  
de ces fameuses frisures , auxquelles  
bien des hommes attachent une partie  
de leur mérite.

Le nombre de ces frisures est pres-  
que infini. Chaque année , chaque  
mois , chaque semaine en produit de  
nouvelles : on a vu successivement pa-  
raître des têtes frisées en bequille , en  
graine d'épinards , en bâtons rompus ;

Fij

hier c'était en aîle de pigeon ; aujourd'hui à la débâcle , & mille autres manières qu'il serait fort difficile de faire connaître sans le secours de la gravûre. Il sera plus aisé d'exposer ici le tableau des apprêts qu'exigent ces diverses frisures , ou , pour me servir du terme consacré par l'usage , de ces différentes colures.

Si jamais , ô race future ! il vous prenait envie de remettre en vigueur nos sublimes colures , souvenez-vous bien que quand les cheveux sont taillés suivant la forme qu'on veut leur donner , il faut les prendre par pincées , les rouler sur eux-mêmes , & les envelopper dans un morceau de papier triangulaire. Chaque pincée de cheveux ainsi roulée & enveloppée , se nomme une papillote. Si vous desirez sçavoir combien une chevelure peut fournir de papillotes ? Je vous répondrai que cela dépend du genre de la frisure & de l'abondance des cheveux.

Communément la tête d'un petit maître contient cent cinquante , deux cent rouleaux.

Lorsque cette première opération sera finie , vous passerez chaque papillote entre les deux pattes d'un fer chaud. Prenez garde que la chaleur ne soit trop grande ; vous auriez bientôt détruit votre propre ouvrage. Pour ne pas vous y tromper , voici un signe. Quand le fer ne brunit plus le papier , allez , pressez ; vous êtes parvenus au degré de chaleur nécessaire. N'opérez pas néanmoins avec trop de précipitation , craignez que votre main ne bronche ; la position est délicate : en voulant décorer l'idole , souvent on la défigure.

Les papillotes étant ainsi pressées , laissez les refroidir. Vous enlèverez ensuite le papier , vous réunirez tous les rouleaux avec cet instrument si ancien , si commode , & si connu , que l'on nomme un peigne : sous ses aus-

pices vous mêlerez les cheveux autant qu'il sera en votre pouvoir. C'est ce qu'on appelle crêper. Ceci étant achevé , partagez de nouveau les cheveux , dégagez les faces du toupet , & le toupet des cheveux de derrière ; vous formerez alors des boucles , ou marons , & la frisure sera ébauchée.

Une opération d'une nouvelle espèce se présente. Prenez de cette poudre blanche, dont j'ai déjà parlé; vous la pétrirez avec une espèce de matière grasse , appelée pommade : par le moyen de cette pâte vous collerez , vous mastiquerez chaque boucle , chaque maron , & l'obligerez à prendre , à garder la forme que vous desirez. Si cette gomme ne suffit pas , ayez recours aux épingles noires; elles assujettiront à votre gré toutes les boucles , tous les marons.

Le dernier apprêt consiste à prendre avec un instrument , que l'on nomme

houpe , de la poudre blanche , & à la secouer légèrement sur les cheveux jusqu'à ce qu'ils en soient entièrement couverts. Allez maintenant consulter votre miroir. Cette opération termine la toilette ; la tolore est achevée.

Peut-être , ô race future ! trouverez-vous cette méthode sale , bisarre & minutieuse ? Elle est cependant universellement reçue. Oui , telle est en général la manière d'enjoliver les têtes d'aprèsent. Elle est même commune en France , au Seigneur comme à son valet , aux personnes du monde comme aux gens d'Eglise. Si l'on en excepte quelques Moines , & les habitans de la Campagne , toutes les têtes Françaises sont frisées , poudrées , mastiquées.

Je crois superflu d'observer , qu'il aurait été ridicule de surcharger d'un chapeau une tête si artistement arrangée. Cet ancien ornement a donc été sacrifié à la frisure : il n'a pas été néan-

moins abandonné tout-à-fait. On le porta d'abord à la main ; par la suite il se plaça du côté gauche , & la mode s'introduisit de porter les chapeaux sous le bras.

Qu'il me soit permis d'observer que c'est pour la troisième fois que le côté gauche est devenu le dépositaire des ornemens de tête. Les aumusses se sont emparées du bras , les chaperons de l'épaule , tout le monde sçait où les chapeaux sont placés ; j'ignore comment nos descendans s'y prendront , s'ils inventent quelque ajustement de tête , & s'ils s'en dégoutent , toutes les places sont occupées.

Il est facile de concevoir que le chapeau ne se trouva pas à son aise sous le bras gauche ; c'est ce qui le força de prendre une forme nouvelle : sa calotte s'est aplatie , ses bords se sont couchés , il est devenu un ornement presque inutile. Mais reprenons les choses de plus haut.



Les révolutions arrivées aux chapeaux doivent naturellement trouver leur place dans cette Histoire de la tête de nos ayeux.

Il fut un tems que les chapeaux se nommaient des chapelliers , des capels, des capelines, & enfin des chapeaux. Ils étaient attachés avec deux cordons qui descendaient sur la poitrine, & qui servaient à le retenir lorsqu'on voulait avoir la tête découverte. Ce n'était point alors l'usage d'ôter son chapeau avec grace ; on le rejetait tout simplement par derrière , & les cordons le retenaient.

Ces cordons ou attaches devinrent par la suite un objet de faste & de vanité. L'or , la soie , les couleurs les plus précieuses leur furent attribuées. Chaque cordon était terminé par des glands , que la coquetterie sçavait embellir. Il paraît même qu'on fixa le nombre des glands que chaque particulier devait porter : le rang & la qua-

lité des personnes servirent de règles pour établir cette loi somptuaire. Mais l'orgueil & la frivolité , en voulant multiplier ces marques distinctives , rendirent leur usage fort incommode. Avec le tems , les glands perdirent tout leur mérite. Le Clergé du premier ordre fut le seul qui conserva pour eux quelque espèce de vénération. On retrouve encore dans les armoiries des Prélats les chapeaux à cordons , & la distinction des glands est soigneusement observée.

Anciennement le chapeau était presque toujours d'une couleur assortie au reste de l'ajustement : il était décoré de broderies & de pierres précieuses. Pour le rendre encore plus agréable , les Seigneurs Français s'avisèrent , sous Philippe VI , de le surcharger de plumes. Cette mode , qui s'est perpétuée depuis cette époque , a ressenti diverses révolutions. D'abord une seule plume décora le chapeau : elle devait

être très-longue , & placée perpendiculairement. Le nombre des plumes ne tarda pas à se multiplier : bientôt elles environnèrent le chapeau , & celles qui occupaient la partie antérieure étaient plus vastes , plus élevées que les autres. Cette couronne de plume éprouva les loix du changement : il lui fut enjoint de ne plus former qu'un simple panache , composé de plusieurs plumes droites & réunies. Le panache fut placé sur le derrière du chapeau ; il passa ensuite sur le devant ; enfin il se fixa au côté droit : nos Rois , les Princes , les Ducs & Pairs & autres grands Officiers , les jours de cérémonie , portent encore de ces panaches à leurs chapeaux.

Vers le milieu du siècle dernier les plumes subirent une nouvelle révolution : elles furent roulées autour de la forme du chapeau , & telle est l'origine de nos plumets. Quant à la couleur des plumes , elle a peu

varié. Les plumes de cygne ont toujours eu la préférence, & la couleur blanche, symbole de la franchise, paraît être devenue l'attribut des Gentilshommes Français.

Ce fut un goût singulier dans le quinzième siècle que de porter des chapeaux pointus, élevés en forme de cône. Charles VII avait la tête couverte d'un de ces ajustemens, lorsqu'en 1436 il fit son entrée dans Paris. » Au lieu de son heaume, disent les » Historiens, il avait un chapeau pointu de castor blanc, doublé de velours incarnat, le cordon de riches pierreries, & sur la pointe du chapeau une houe de fil d'or «.

Les chapeaux terminés en pointe devinrent en peu de tems si communs, que le peuple lui-même s'en dégoûta & les abandonna aux Farceurs. On conserva cependant les chapeaux à forme très-élevée, & cette mode régna jusqu'au dix-septième siècle. Les

bords furent d'abord-très étroits : l'usage contraire ne tarda pas à s'établir : les formes hautes s'affaîsèrent, & les bords acquirent de la largeur. Ce ne fut pourtant que dans le quinzième siècle qu'on entreprit de recourber les bords du chapeau ; on roula entièrement le côté droit , & pour qu'il conservât cette position , il fut décoré d'un bouton : c'est ce qu'on nommait un chapeau relevé en noyau de prunes.

Ce bouton était communément une pierre précieuse , ou quelque diamant. Le peuple portait des boutons de jais, d'émail ou de quelque métal : ils étaient accompagnés de rubans en forme de rosette , & c'est de-là qu'est venue la mode des cocardes.

Communément la cocarde était assortie au reste de l'ajustement. Les gens de guerre s'empresèrent sur-tout de l'embellir : ils sont aujourd'hui les seuls qui l'aient conservée.

Les chapeaux doublés d'étoffes pré-

cieuses , & de diverses couleurs , disparurent presque entièrement pendant les guerres civiles du seizième siècle. La couleur noire fut assignée aux chapeaux , & les bords furent abattus. Le dix-septième siècle vit successivement relever le côté droit & le côté gauche , ce qui procura les chapeaux pointus par devant. Le derrière de la tête cessa aussi d'être abattu , & l'on vit paraître les chapeaux à trois cornes ou à trois pointes.

Les Ecclésiastiques n'osèrent adopter ces divers changemens , ils relevèrent à la vérité les bords de leurs chapeaux , mais ils ne le firent qu'à demi , & nul d'entre eux n'a été assez hardi pour porter des chapeaux à bouton , pour mettre des chapeaux ornés de plumers. Les chapeaux du Clergé supérieur ont seulement conservé une marque de leur antique splendeur. La gance , à laquelle anciennement les cordons étaient attachés , & qui en-

**DÈS MODES FRANÇAISES. 135**  
vironnait extérieurement le chapeau, existe toujours. Le tems ne lui a point enlevé son éclat : l'or le plus pur entre encore dans sa composition ; une agrappe superbe la fixe autour de la forme du chapeau , & sert à distinguer , parmi les Prêtres , une tête titrée.

Les Laïques , en adoptant les chapeaux noirs, conservèrent la coutume d'en décorer les bords avec des galons d'or , d'argent , ou d'étoffe. Les Militaires , sur-tout , n'abdiquèrent jamais cet usage , & les chapeaux galonnés les ont toujours distingués.

Lorsqu'au commencement de ce siècle les Français s'avisèrent de porter des chapeaux entièrement relevés , la mode voulait que les bords fussent très-petits : l'usage opposé parut ensuite plus agréable ; il fut approuvé , & l'on porta des chapeaux dont les bords étaient d'une hauteur extraordinaire. Vers l'an 1760 tout changea : le goût national obligea les chapeaux

à retrancher de leur grandeur : ceux-ci ne furent que trop obéissans ; ils sont devenus si petits qu'à peine ils couvrent la tête.

Ce fut environ vers ce tems que la fureur des modes grecques s'étendit jusques sur les cheveux. Les toupets, depuis leur origine , avaient souvent changé de figure : nous les avons vus successivement relevés & rabattus ; ronds , ouverts ou pointus. Le siècle dernier les porta frisés : ils étaient séparés sur le sommet du front , & formaient une espèce de canal au milieu de la tête. Notre siècle , non moins capricieux que le précédent ; les supprima presque entièrement , ou plutôt inventa la mode des toupets en vergette & très-courts. Peu-à-peu les cheveux de cette partie de la tête reprenant de la longueur formèrent des toupets , qui prirent la figure d'un fer à cheval. Un demi-siècle s'était à peine écoulé lorsque cette mode fut



**négligée.** Un vaste toupet, haut de quatre à cinq pouces, bien crêpé, bien bombé, presque pointu, & couvrant entièrement le dessus de la tête, fit oublier les anciens usages, & prit le nom de toupet à la grecque.

Tandis que les modes grecques élevaient les cheveux par devant, une autre manie les diminuait par derrière. Les bourfes, destinées d'abord à servir au négligé, étaient devenues un ajustement de grande parure : il était important de les remplacer. Les queues, les tresses, si chères aux Militaires, étaient tombées parmi les petits maîtres dans un discrédit général ; cependant il paraissait impossible de pouvoir se passer d'une parure qui rendît les mêmes services : on jugea donc à propos de former, avec les cheveux du derrière de la tête, un nœud très-court, mais très-gros, auquel fut donné le nom de catogan.

Cette mode se répandit avec une

rapidité étonnante. Un début si brillant causa sa perte : en devenant trop commune , elle s'est avilie. Le génie fécond des hommes du jour a sçu réparer cette catastrophe : il a substitué aux catogans des crapauds , c'est-à-dire des extraits de bourses taillés en ronds , & cachés sous une rosette : mode singulière , sans doute , & qui en attend une autre pour être rejetée.

Il ne paraît pas néanmoins que ces diverses modes aient excité la réclamation des zélateurs. Leur silence sur cet objet semblerait indiquer que nous avons fait vers la sagesse un pas de plus que nos pères. En vain quelques mysanthropes nous accusent de frivolité ; la postérité nous rendra justice lorsqu'elle verra que notre siècle n'a point été assez insensé pour élever des guerres théologiques sur la manière de mettre des papillotes & de friser les cheveux.

Si les Ecclésiastiques de nos jours ne

tourmentent plus la coëffure des Séculariers , il faut convenir qu'ils ont été eux-mêmes moins entreprenans que leurs prédécesseurs. Nul d'entre eux n'a tenté d'introduire parmi le Clergé les bourfes , les queues , les catogans. Les têtes sacerdotales d'aujourd'hui sont à peu-près les mêmes quant à la forme extérieure qu'à la fin du siècle dernier. Un toupet relevé , une tonsure ou couronne cachée sous une calotte noire , des cheveux coupés en ronds frisés & poudrés , telle est la coëffure de presque tous les Ministres des Autels.

Celle des Moines n'est pas si uniforme. Chaque Ordre a , pour ainsi dire , une tête qui lui est propre , & sur laquelle toutes les autres doivent se modeler. Ici l'on permet les cheveux frisés , la poudre , les toupets relevés. Là , on frise encore les cheveux , on relève les toupets , mais la poudre est exclue. Plus loin vous

verrez des toupets couchés , des cheveux sans frisure : viennent ensuite les cheveux ras ou très - courts : les têtes à l'antique , c'est-à-dire chargées d'un cordon de cheveux , viennent après : elles sont suivies par celles des Bénédictins , des Chartreux , des Feuillans , &c , qui n'offrent qu'un simple filet de cheveux ; les Hermites ferment la marche , ils sont entièrement tonsus.

Non-seulement tous les Ordres ont une manière d'arranger ou de couper leurs cheveux qui leur est propre , mais chaque Ordre en a d'autres qui lui sont particulières , & qui servent à distinguer ses membres. La tête d'un Frère ne doit point ressembler à celle d'un Père ; tel est l'usage. Les Frères Récolers ont seuls ce droit , qui leur coûte bien cher puisqu'il ne leur a été accordé qu'à condition qu'ils n'auraient plus de voix délibérative dans les Chapitres.

Ce coup d'œil sur les têtes Monachales me fait croire que la manière différente de porter les cheveux serait peut-être un des moyens les plus sûrs qu'un Législateur pourrait employer pour prévenir les abus qui naissent de la confusion des états. Ce n'était point sans raison que les anciens Franks avaient admis ces distinctions. Il serait peut-être à souhaiter qu'elles se fassent perpétuées jusqu'à nous.

Quoiqu'il en soit , la mode des cheveux longs & flottans n'est pas entièrement abolie en France. Les Princes & les grands Seigneurs , qui les accompagnent , paraissent encore avec de longues chevelures , dans les cérémonies publiques. Les Gens de robe ont sur-tout conservé cet usage : afin de rendre leurs larges crinières plus commodes , ils ont imaginé diverses manières de friser leurs cheveux : une pyramide renversée sur les

épaules , est une des formes élégantes qu'ils ont adoptées.

Les cheveux flottans sont au usage dans le deuil. Anciennement on ne les frisait point ; ils restaient sans ordre , sans arrangement. Maintenant ils sont frisés ; la poudre leur est interdite. C'est même la coutume parmi nous , dans les pompes funèbres , d'avoir la tête couverte ; les proches parens du mort suivent immédiatement son cercueil ; un grand manteau les environne ; un voile , dont les bords sont rabattus , leur dérobe l'aspect du ciel ; le crêpe qui flotte derrière eux , le nonce pour des hommes dévoués à la tristesse & au désespoir.

Je touche enfin aux deux dernières révolutions arrivées à la tête des Français. La première s'est manifestée par les chapeaux. Ces ornemens de tête ont été obligés , depuis quelque

rées , de partager leurs fonctions avec un autre ajustement qui s'est emparé de leur nom , mais qui n'a conservé ni leur figure , ni leur couleur. Cet ajustement gris , verd , ou noir , est composé de ce qu'on appelle la forme d'un chapeau , d'une large gance qui l'environne , & d'une petite excroissance placée par devant en forme de garde-vue. Ce rival des chapeaux ne sert encore qu'aux petits maîtres , aux voyageurs , & lorsqu'on est en négligé ; mais son introduction sera fatale au règne des chapeaux ; ils vont être réduits à n'être employés que dans les grandes parures , & l'on sçait que dans ces parures ce n'est point sur la tête , mais sous le bras gauche que les chapeaux doivent être placés.

La seconde révolution dont j'ai parlé est relative à la poudre , dont les Français surchargent leurs cheveux. Dans l'origine , cette poudre était blanche : une couleur si éclatante , &

si peu analogue à la couleur des cheveux , commence à déplaire aux hommes du jour , ou plutôt aux femmes ; dont ils sont les serviles imitateurs. Déjà les petits maîtres ont manifesté leur dégoût en montrant du mépris pour les cheveux trop poudrés : déjà ils ont eu recours à une certaine poudre grise , qui les a peu satisfaits : leur goût actuel paraît incliner en faveur de la poudre blonde. Je ne désespère pas de voir paraître un jour de la poudre rose , des têtes bleues , &c. Nos pères ont eu des caprices ; & sans parler de nous , il est à présumer que nos descendans ne seront pas plus sages que nos ayeux.





## HISTOIRE

*DE la Barbe des Français.*

LORSQU'AU commencement du cinquième siècle , Clodion le Chevelu pénétra dans les Gaules , les Français , qui suivaient ses drapeaux , se rasaient le visage , & ne conservaient que quelques poils sur la lèvre supérieure. C'était le règne des moustaches.

*Sidoine* donne à ces moustaches l'épithète de minces , de petites. Ressembraient-elles aux poils longs & déliés , dont les Chinois sont si jaloux ? N'avaient-elles pas quelque conformité avec les moustaches courtes & relevées des Suisses de nos jours ? *Sidoine* ne le dit pas ; il nous apprend seulement qu'on les arrangeait avec un peigne , ce qui fait pré-

fumer qu'elles étaient longues & pendantes. Des moustaches courtes n'ont pas besoin d'être peignées (a).

A l'époque dont il s'agit, la mode des moustaches distinguait les Français de toutes les nations voisines. Les Romains, les Gaulois, les Germains avaient le visage entièrement rasé. Le portrait de Théodoric, le jeune, Roi des Goths, tracé par Sidoine, nous indique encore que les barbes Gothiques n'avaient nul rapport, nulle ressemblance avec les barbes Françaises.

Théodoric portait les cheveux longs, treffés sur le derrière de la tête & des deux côtés. Ils étaient crêpés & relevés par devant à peu-près comme le sont certains toupets d'invention moderne, & que l'on nomme toupets à la grecque. Tous les jours on lui coupait le poil qui croît sur la lèvre supé-

(a)

*Vultibus undique rasīs*

*Pro barba tentes per aransur peline criste.*

SIDON. APOLLIN. CARM.

DES MODES FRANÇAISES. 147  
tieure. Sa barbe courte , hérissée , lui  
garnissait les deux tempes : un Barbier  
vigilant lui arrachait , avec de petites  
pinces , le poil qui paraissait sur le reste  
du visage , ce qui lui procurait , dans  
cette partie , une peau blanche & lisse  
comme celle des femmes.

Ces détails , sur la toilette de Théodorice , sont bien éloignés des idées de grossièreté & de barbarie avec lesquelles il a plu à quelques Ecrivains de nous dépeindre ces anciens Souverains des Goths. Il y avait alors , comme à présent , des petits maîtres ; la race n'en périra jamais.

Le Clergé d'Occident , ou du moins des Gaules , se rasait aussi le visage. *Sidoine* , dans ses Epîtres , parle d'un certain Prélat Auvergnat , fort âgé , qui se rasait si près qu'il n'oubliait pas de pénétrer les sillons que la vieillesse lui avait imprimés. Cet Evêque portait ordinairement des habits fort justes , des écarpins bien rendus , &

s'étudiait sur-tout à bien arrondir la couronne ou cordon que ses cheveux formaient sur sa tête. La coquetterie est de tous les âges ainsi que de tous les états ; elle n'en est pas plus respectable (a).

La durée du règne des moustaches Françaises ne nous est point connue. Le cachet du Roi Childeric semble néanmoins annoncer que du tems de ce Prince , cette mode n'existait plus , ou que le peuple seul l'avait conservée. Clovis la remit en vigueur à la Cour. On pense communément qu'il laissa croître sa barbe ; qu'il la porta courte, séparée des tempes , & avec des moustaches.

L'Auteur des Gestes de nos Rois rapporte que ce Prince envoya des

---

(a) *Vestis astrilla, sensus cotturnus, crinis in rota specimen accifus, barba intra rugarum latebras morsa ad eutem sella forcipibus.*

Ambassadeurs au Roi Alaric , pour le prier de lui toucher la barbe , & devenir par ce moyen son allié. Tel était alors l'usage : les adoptions , les alliances se contractaient par l'atouchement de la barbe ou des cheveux. Alaric n'eut aucun égard à la demande de Clovis ; il osa même maltraiter les Ambassadeurs qu'il lui avait envoyés. Les Français , indignés de la conduite de ce Roi barbare , lui déclarèrent la guerre , & jurèrent , en prenant les armes , de ne point se faire la barbe qu'ils n'eussent vengé leur Prince & ses Ambassadeurs. Le serment ne fut point frivole ; les Francs défirent les Visigoths , tuèrent leur trop orgueilleux Monarque , & de retour chez eux déposèrent leurs barbes.

Ce ne fut que vers le commencement du sixième siècle que les Français cessèrent de se raser entièrement le visage : à l'imitation de leur Roi , ils conservèrent un petit bouquet de

barbe à l'extrémité du menton. Peu à peu ce bouquet s'étendit le long des joues , & la barbe était déjà très ample , très-commune en France lorsque le septième siècle parut. Les gens d'Eglise étaient les seuls qui ne la cultivaient pas. Les Evêques devinrent même très-scrupuleux sur cet article. Nul n'était admis dans leur Clergé , à moins qu'il n'eût abjuré la nouvelle mode , à moins qu'il n'eût fait le sacrifice du poil qui régnait autour de son menton.

Les soins que les Français se donnèrent pour cultiver leur barbe rendirent ce nouvel ornement très-respectable. Arracher un poil à quelqu'un , lui tirer ses moustaches , furent autant de crimes qu'on s'empressa de prévenir. L'Auteur des Gestes de Dagobert rapporte que ce Prince , n'étant pas encore Roi , fut visiter un certain Gouverneur qui affectait les dehors de la souveraineté. Indigné de tant de pré-

DES MÔDES FRANÇAISES. 151  
sompion , il fit fustiger cet orgueilleux Seigneur , & finit par lui faire raser la barbe. Le Gouverneur porta ses plaintes à Clotaire II , père de Dagobert : la vivacité du jeune Prince fut publiquement désapprouvée.

La loi des Allemands , de l'an 630 , prononce une amende contre quiconque osera couper la barbe d'un homme libre sans son consentement ; cette amende est fixée à la moitié de la peine décernée contre celui qui coupait les cheveux (a).

Il ne sera pas inutile de remarquer ici que cette loi prouve non-seulement qu'alors c'était l'usage de nourrir sa barbe ; mais ces expressions *un homme libre* , insinuent que les serfs étaient

---

(a) *Si barbam alicujus tunderit non volentis , cum sex solidis componat . . . sin autem aliqua plaga in facie alicujus facta fuerit , quam capilli vel barba non cooperiant , sex solidis componant.* Capitul. ann. 680.

rasés, ou qu'on pouvait les raser impunément.

Il en est de même de ces mots *san-*  
*son consentement* : ils indiquent qu'il  
était quelquefois licite de supprimer  
la barbe d'un homme libre. Cette ex-  
ception avait lieu lorsqu'un Laïc bar-  
bu embrassait l'Etat Ecclésiastique ou  
la Profession Religieuse. L'Evêque &  
l'Abbé avaient droit de lui faire raser  
le visage.

Ceci me conduit naturellement à  
remarquer que les Peintres s'écartent  
prodigieusement du costume, lorsqu'ils  
représentent les Prélats, les Prêtres,  
les Moines du sixième, septième &  
huitième siècle avec des barbes véné-  
rables. Cette prétendue marque du  
pouvoir & de la sainteté était absolu-  
ment étrangère aux Ecclésiastiques de  
ces tems reculés. La barbe paraissait  
aux Ministres du Très Haut un orne-  
ment difforme, digne de toute leur  
indignation.



Plus les Prêtres déclamaient contre la barbe , plus les Laïcs prenaient de plaisir à la respecter. Il paraît même que le luxe & la coquetterie portèrent nos ancêtres à parer leurs barbes en leur associant des tresses, des perles, des paillettes d'or & d'argent ; du moins quelques statues de nos anciens Rois ont des barbes ainsi décorées ; & il est à présumer que les Artistes n'auraient point imaginé de pareilles barbes si cette mode n'eût existé.

*Eginard* , en parlant des Rois fainéans qui occupèrent le trône Français pendant le huitième siècle , donne à ces Princes des barbes longues , des barbes tombantes. Cet Historien , en voulant crayonner la foiblesse de ces Rois , a trop surchargé ses desseins. Suivant l'opinion la plus commune , aucun des prétendus fainéans n'est parvenu à l'âge de trente ans : avant cet âge , il est rare que l'on soit

possesseur d'une barbe longue , d'une barbe tombante.

Les monumens d'alors s'élèvent pareillement contre le témoignage d'Eginard ; tous déposent que la mode des barbes très-courtes s'introduisit sous le règne des fainéans. La jeunesse de ces Princes put influer sur cette révolution : par la suite , les Français dégagèrent le bas des joues , & l'on vit renaître le petit bouquet de barbe à l'extrémité du menton.

Charlemagne supprima cette réserve. Il y a même tout lieu de croire que ce Monarque n'aimait pas les visages surchargés de poil. Il n'accorda aux Beneventins, Grimoald pour Duc qu'à condition que ce nouveau Souverain obligerait les Lombards à se raser le visage. Le goût de ce Prince rendi aux moustaches leur antique splendeur. Débarrassées de la barbe qui les offusquait , elles s'étendirent des deux côtés

du menton , furent taillées en pointe , & descendirent bientôt jusque sur la poitrine. C'est ainsi que Charles le Chauve est représenté dans la plupart des monumens de ce tems : son règne fut celui des moustaches à la Chinoise.

L'incommodité de ces longs poils ne tarda pas à se faire sentir. On émoussa leur pointe , & les moustaches devinrent quarrées. Peu-à-peu elles perdirent presque toute leur longueur. Ce ne fut plus la mode de les laisser retomber des deux côtés de la bouche. Elles prirent alors une situation horizontale ; mais cette forme n'eut pas grand succès : la moitié du neuvième siècle était à peine écoulée lorsque les moustaches furent entièrement supprimées.

Tandis que les Laïques renonçaient à la coutume de nourrir leur barbe , les gens d'Eglise jugèrent à propos de l'introduire parmi eux. Cette innova-

tion devint même un objet important dans les disputes qui s'élevèrent entre les Grecs & les Latins. Les Prêtres d'Orient se rasaient le visage : ils trouvèrent fort mauvais que les Prêtres Occidentaux abandonnassent cette ancienne pratique. Un menton velu leur parut contraire à la discipline de l'Eglise, à la sainteté du Sacerdoce. La fameuse excommunication, lancée en 858 par Photius, Patriarche de Constantinople, contre le Pape Nicolas, est fondée entre autres motifs sur ce que les Prêtres d'Occident ne se font point raser le visage.

Photius était Eunuque ; il n'est pas étonnant que la barbe ait excité sa colère. Les foudres qu'il lança ne produisirent pas néanmoins de grands effets. Je vois au contraire que l'usage de supprimer les barbes s'éteignit en France vers le commencement du dixième siècle, & l'on vit encore une fois refleurir la mode des visages bar-

ES MODES FRANÇAISES. 157

Il est même parlé dans l'Histoire ,  
de la barbe du Roi Robert , concurrente  
de Charles le Simple : » Elle était  
noire & toute blanche , disent les  
auteurs ; il la mit hors de son ar-  
mour pour être mieux reconnu de ses  
soldats , & leur servir de ralliement  
dans la mêlée. «

Ce fut aussi vers ce tems que les  
seigneurs firent trembler en France  
les Parisiens. Peu jaloux de se  
rendre respectables par des barbes am-  
plées & longues , ces intrépides avan-  
ciers se rafaient le visage , & ne  
portaient que des moustaches fort  
élevées , symbole , selon eux , de la  
vaillance & de la fierté.

Pendant les Français étaient tou-  
jours grands zélés des barbes ; ils  
donnèrent diverses formes , di-  
verses figures. Ce fut la mode pendant  
plusieurs ans de les séparer en trois parties ;  
avoir de la barbe des deux côtés des  
yeux , sous le nez , & au bas du

menton. L'on supprima par la suite la barbe des tempes , mais on réunit les moustaches à la barbe qui environnait le menton. Chaque année voyait , pour ainsi dire , une révolution nouvelle , & chaque révolution avait ses ennemis & ses partisans.

Sous Henri premier , fils du bon Roi Robert , les Français se découpèrent singulièrement la figure : les cheveux , les moustaches & la barbe étaient disposés de manière que les petits maîtres avaient le visage en cascade. Les cheveux ronds , égaux & plats ne passaient point les oreilles ; c'était la première chute. Les moustaches tombantes , dégagées & sans pointe , formaient la seconde. Une barbe fort longue , fort pointue , & placée à l'extrémité du menton , terminait la troisième.

C'était ainsi qu'Hugues , Comte de Châlons , avait la tête décorée lorsqu'après avoir été vaincu par Richard ,

Duc de Normandie, il vint se jeter à ses pieds, une selle sur le dos pour marquer qu'il se soumettait entièrement à lui. Ce n'est pas sans raison que les chroniqueurs ont observé qu'on l'aurait pris plutôt pour une chèvre que pour un cheval.

Plus les Français s'appliquaient à donner à leur barbe une forme prétendue galante, plus ils se glorifiaient de la conserver : heureux ceux que la nature avait favorisés d'une abondante moisson ; ils en devenaient plus recommandables aux yeux de leurs concitoyens. Plusieurs Héros du onzième siècle n'eurent d'autre épithète que celle qu'ils dûrent à leur barbe. Geofroi le barbu & Baudoin à la belle barbe furent de ce nombre.

Si la barbe était fêtée, recherchée, honorée en France, il n'en était pas de même en Angleterre. Elle éprouva, dans cette contrée, une disgrâce dont on trouve peu d'exemples dans les An-

nales du monde. Il n'est personne qui n'ait entendu dire, que vers l'an 1066 un certain bâtard, connu sous le nom de Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie, ayant reçu du Pape un étendart béni, un cheveu de Saint Pierre, & une bulle d'excommunication contre tous ceux qui s'oposeraient à son entreprise, passa la mer, battit les Anglais, & monta sur le trône d'Angleterre, non-seulement comme vainqueur, mais comme plus proche parent & légataire du dernier Roi qui l'avait occupé. Ce que peut-être tout le monde ne sçait pas, c'est qu'à cette époque les Anglais avaient la bonté de cultiver leur barbe, & que depuis long-tems les Normands ne la nourrissaient plus. Cette barbe, il est vrai, était fort modeste; elle consistait en deux moustaches fort petites qui couvraient la lèvre supérieure, & un petit bouquet qui garnissait le menton. C'était peu de chose; mais Guillaume,



DES MODES FRANÇAISES. 161  
voulant ôter la différence que cette  
vingtaine de poils pouvait établir en-  
tre les anciens & les nouveaux sujets ,  
obligea ceux-ci à supprimer cette ba-  
gatelle. La loi parut dure ; elle fut ce-  
pendant exécutée ; & c'est peut-être  
de-là qu'est sorti cet ancien adage , qui  
porte , que les Normands sont brève-  
tés de la fortune pour faire barbe aux  
Anglais.

Grégoire VII, ce trop célèbre per-  
secuteur des têtes couronnées , fut aussi  
dans l'onzième siècle l'ennemi juré des  
mentons barbus. Il envoya des ordres  
très-sévères à l'Evêque de Cagliari ,  
pour lui commander de faire abattre  
la barbe de son Clergé. Craignant  
d'être mal obéi , il écrivit en 1082  
au Duc de Sardaigne , pour le solli-  
citer , & même lui enjoindre , de se  
réunir à l'Evêque de Cagliari , afin  
d'opérer une œuvre si méritoire.

On sera sans doute surpris en appre-  
nant que , dans les lettres dont il

s'agit , Grégoire n'eut pas honte d'annoncer comme un article de la discipline perpétuelle de l'Eglise son antipathie pour le poil du visage , ou plutôt sa passion de dominer sur le corps & l'esprit de tous les humains. A présent que le phantôme de l'autorité papale s'est évanoui , la prétention de Grégoire a été justement appréciée. Les gens sensés ne font point de difficulté de la placer à côté de l'excommunication lancée par l'Eunuque Phorius.

Dans une crise si violente , le douzième siècle parut ; la barbe régnait encore en France , mais la secousse qu'elle avait reçu dans les autres Etats avait un peu terni son ancien éclat. Les hommes du jour commencèrent par se dégoûter des barbes pointues : insensiblement ils cessèrent de les placer à l'extrémité du menton ; quelques-uns les réunirent pour la seconde fois avec les moustaches , & dessinèrent autout de la bouche une barbe

**DES MODES FRANÇAISES. 163**  
circulaire. Le plus grand nombre se contenta de ne point raser la lèvre inférieure , & pour la troisième fois parurent en France les barbes en toupet.

- Cette mode , adoptée d'abord avec chaleur , se vit bientôt délaissée : elle résista cependant près d'un demi-siècle. Enfin elle succomba , & ce fut sous le règne de Louis le Jeune , vers l'an 1149 , qu'elle disparut entièrement. Les moustaches ne reçurent pas un traitement plus favorable. On commença par les porter en vergette ; on finit par les supprimer. Ces révolutions ne se bornèrent pas à la France. Frédéric premier ramena parmi les Allemands l'ancienne coutume de se raser le visage. Les Historiens contemporains remarquent qu'il n'y eut plus que les habitans des Campagnes , ou ceux qui ayant fait le voyage de la Terre-Sainte désiraient en conserver des marques ,

qui se firent un honneur de nourrir leur barbe.

Tous les mentons étaient donc rasés lorsque le douzième siècle expira. L'Historien du Languedoc l'observe en particulier des peuples de la Narbonnaise. Après avoir régné long-tems en Occident , la mode de cultiver la barbe fut chercher des partisans chez les Orientaux.

Les Moines & le Clergé ne furent pas les derniers à rendre hommage au goût de leur siècle , & les Peintres se font conformés au costume de ces tems éloignés , en représentant les Bernard , les Bruno , & autres Saints d'alors , avec des visages entièrement rasés.

Les statuts des Ordres Religieux , établis ou réformés pendant les douzième & treizième siècle , contiennent en effet des règles sur le tems & la manière que les Moines doivent

**DES MODES FRANÇAISES. 165**  
couper leur barbe. Cette opération se faisait tous les quinze jours , depuis l'équinoxe d'hiver jusqu'à l'équinoxe du printems; & tous les dix jours pendant le surplus de l'année.

Les Religieux Laïcs ou Frères convers , étaient assujettis à des règles plus sévères : ils ne pouvaient se raser que douze fois par an , une fois chaque mois. La manière dont ils devaient se raser le visage & la tête était même différente de celle usitée entre les autres Religieux. Le Convers , assez téméraire pour s'écarter de la forme prescrite , était condamné , pour la première fois , à ne manger que du pain , & à ne boire que de l'eau pendant quatre samedis consécutifs. En cas de rechûte , on le mettait en prison.

Il est peut-être surprenant qu'une pareille distinction , qui semble flatter la vanité, se soit introduite parmi des personnes qui ont fait vœu d'humili-

lité , qui ont renoncé aux prétendues frivolités du monde ; elle a cependant régné long-tems. A la seule inspection de la barbe d'un Moine , on distinguait s'il était Profès ou Convers. Cette petite différence n'est pas entièrement abolie.

Les mêmes constitutions nous apprennent que les instrumens dont on se servait , étaient à peu-près semblables à ceux que nous employons. Il n'y avait qu'un cuir dans chaque Monastère pour réparer les rasoirs. La règle recommandait expressément de ne pas l'endommager. Elle ordonnait en même tems de ne pas répandre l'eau qui servait à raser , de ne pas briser le vase qui la contenait , ou déchirer le linge destiné pour le visage , la tête & les mains. C'était autant de fautes que la lecture d'un Pseaume & quelques coups de discipline devaient réparer.

Je trouve encore dans ces statuts que

le soin des ciseaux, des rasoirs, du cuir, des peignes, linges & peignoirs était confié à celui qui avait l'importante fonction de bûcher le dortoir, d'allumer les lampes, & garnir de paille certain lieu où les besoins naturels appellaient les Religieux, & où ils devaient entrer la tête enveloppée dans leur capuce. Il préparait aussi la lessive pour se laver la tête avant de se raser. Il était un des principaux Officiers de la maison; on le nommait le Frère Vestiaire.

Terminons cette digression sur la toilette des Moines des douzième & treizième siècles, par observer que chaque Religieux était tenu de se raser lui-même. Il y avait cependant des hommes qui faisaient leur principale occupation de ce genre de travail. Ils étaient connus sous le nom de Mires ou Barbiers. Nos Rois avaient un de ces Mires près de leur personne. Il remplissait près d'eux les fonctions du premier Chi-

rurgien , & . avait les mêmes droits

Le Mire ou Barbier de Saint Louis se nommait Labrosse. Homme souple, actif & méchant , il sçut s'insinuer dans les bonnes graces de Philippe le Hardi , & joua pendant quelque temps le rôle de principal Ministre , & de premier Favori. L'élévation de cet audacieux causa sa perte. Accoutumé à sacrifier les victimes les plus innocentes dès qu'il s'agissait de maintenir son crédit, il ne balança pas de méditer la disgrâce de l'épouse de son Roi. La trame fut si adroitement ourdie , que cette infortunée Princesse se vit sur les bords du précipice. Heureusement la vérité perça les voiles épais dont on avait cherché à l'envelopper. La Reine eut le bonheur de se justifier : Labrosse fut pendu.

Un siècle s'était déjà écoulé depuis la suppression totale des barbes en France , & nul n'avait hasardé de prendre leur défense ; au contraire,  
les



DES MODES FRANÇAISES. 169  
es Historiens ont observé qu'en 1292, lors du procès des Templiers, les Chevaliers qui avouèrent les crimes dont on accusait leur Ordre, firent raser les longues barbes qu'ils portaient suivant la coutume des Orientaux. Ils croyaient exprimer par cette abdication volontaire, l'horreur qu'ils avaient conçue pour un Ordre dont ils n'avaient que trop long-tems porté la livrée.

Quelques années après, en 1304, Philippe le Bel fit publier une ordonnance, qui ne présente pas la profession des Notaires sous des dehors fort brillants. Cette profession était si peu lucrative que souvent ceux qui l'exerçaient se livraient à quelqu'autre métier qui pût les faire vivre : mais comme elle les rendait dépositaires des secrets & des conventions des familles, on jugea à propos de leur interdire certains états qui parurent incompatibles avec de pareilles fonctions. C'est depuis cette ordonnance que les No-

raires ont cessé de pouvoir être Barbiers.

Vers le milieu du quatorzième siècle quelques particuliers tentèrent de ramener la barbe en France : cette mode s'introduisit à la Cour. Philippe de Valois lui fit un accueil favorable , & l'exemple du Souverain ne resta point sans imitateurs. Ce triomphe ne fut que passager. L'âge , les infirmités de Philippe avaient beaucoup influé sur la révolution : aussitôt que la mort eut frappé le Monarque , la nouvelle mode perdit son protecteur ; elle fut négligée.

La barbe ne disparut pas néanmoins subitement. Les courtisans , hommes polis & complaisans , la congédièrent avec tous les égards dont ils sont susceptibles. D'abord ils lui réservèrent un petit terrain au-dessus de la lèvre supérieure ; ils lui permirent aussi de se placer au-dessous de la lèvre inférieure en forme de toupet. Plusieurs

lui accordèrent un certain espace autour des joues & du menton ; mais ils lui annoncèrent en même tems qu'elle serait très-courte. Cette convention fit naître les barbes en cordon, en vergette, &c.

La barbe fut enfin repoussée jusque dans ses derniers retranchemens. On attaqua même les moustaches : ceux qui s'obstinèrent à les conserver furent réduits à les porter très-minces ; très-petites. *Pierre Benoît* , Evêque de Saint-Malo , eut quelque peine à vaincre , sur cet article , l'opiniâtreté de plusieurs Ecclésiastiques de son Diocèse. Il se vit obligé , en 1370 dans ses statuts synodaux , de défendre à son Clergé de porter des barbes longues , des moustaches tombantes. Insensiblement on s'accoutuma à se raser entièrement le visage , & les belles barbes cessèrent d'être estimées.

Le quatorzième siècle allait expirer lorsqu'on vit paraître en France la

- barbe la plus vaste qui ait jamais existé : elle appartenait à un certain imposteur qui se disait Patriarche de Constantinople , & qui , sous ce titre , se fit rendre divers honneurs dans plusieurs Cours de l'Europe. Il vint à Paris en 1392. Les habitans de cette capitale , toujours curieux , toujours étonnés , ne pouvaient se lasser de contempler sa barbe immense. Grace à cet ornement respectable , il reçut l'accueil le plus gracieux , & ne disparut qu'après avoir été comblé d'aumônes & de politesses.

La longueur de cette fameuse barbe aurait paru moins extraordinaire aux Parisiens , s'ils avaient fait attention qu'elle pouvait être artificielle. Un Espagnol , dont le nom est inconnu , avait effectivement trouvé le moyen de fabriquer des barbes postiches , & de les appliquer avec tant d'art qu'il était presque impossible de les distinguer d'avec les barbes naturelles.

Cette découverte ne tarda pas à se divulguer , & tout porte à croire qu'elle fit naître en Espagne la mode des fausses barbes.

Le goût qui régnait dans cette contrée pour les barbes longues accrédita la nouvelle invention : chacun se fit raser le visage , & adopta les barbes artificielles. Les petits maîtres avaient des barbes de différentes espèces : les unes ne servaient que pour les grandes parures ; les autres ne paraissaient que dans le négligé. La couleur variait même quelquefois , & l'on changeait alors de barbe comme aujourd'hui on change de perruque : mode singulière , elle ouvrit la porte à mille abus. Ce fut pour les réprimer que , dans les Etats ou Cortes de Catalogne , de l'an 1351 , sous Dom Pedre , Roi d'Arragon , il fut défendu de porter de fausses barbes.

Il ne paraît pas que cette mode se soit introduite en France : le goût

pour les visages rasés y faisait au contraire des progrès très-sensibles, & devint enfin le goût dominant. Charles VII, Louis XI, Charles VIII, Louis XII étaient rasés. Les Courtisans se modelèrent sur leurs maîtres, & à leur imitation les habitans des Villes & des Campagnes abdiquèrent leur barbe. Le Clergé renonça pareillement à cette petite distinction. Dès la fin du quatorzième siècle, le Pape, les Cardinaux, les Prêtres & les Moines n'avaient plus des visages barbus.

Les Siciliens, après avoir résisté quelque tems au torrent, se laissèrent enfin entraîner par son impétuosité. L'orage s'étendit en Italie, en Allemagne, & l'on fut obligé de recourir aux barbes artificielles dans les cérémonies qui exigeaient qu'on parût avec cet ornement. C'est ce qui arriva en 1476. Le Duc de Bourgogne ayant été tué devant Nanci, le

Duc de Lorraine lui rendit les derniers honneurs. Il s'était revêtu pour cette cérémonie de ses habits de deuil , & avait pris une barbe longue & dorée , suivant la coutume des anciens Chevaliers.

Ce fut à peu près vers le même tems qu'Olivier le Diable , connu sous le nom d'Olivier le Daim , subit en France la peine du hart. C'était un homme de néant qui , par ses manières triviales & enjouées , avait sçu se concilier les bonnes grâces de Louis XI. Il fut d'abord son Barbier , puis son Chirurgien , & finit par devenir son confident. Parvenu à ce haut degré de faveur , Olivier oublia non-seulement son ancien état , il affecta d'ignorer jusqu'aux noms d'honneur , de bienfaisance , d'équité : amasser de l'or , servir le despotisme de son maître , firent sa principale étude. Tant que le Monarque vécut , tout ploya devant le favori. L'idole fut à

peine renversée , que son lâche adulateur se vit forcé de convenir que le **S** Ministres seraient trop à craindre , s'il était vrai qu'il leur fût permis de braver impunément le glaive des loix.

Le seizième siècle commençait à paraître lorsque l'Italie vit refleurir la mode des barbes ; le Pape Jules II passe pour avoir été un de ses premiers protecteurs. Elle ne fut reçue en France qu' vers l'an 1521. Un accident arrivé à François premier , lui procura cet avantage. Comme j'ai déjà parlé de cet événement dans l'Histoire des cheveux , je me bornerai à remarquer que dès les premières années de leur retour , les barbes sçurent se procurer de la longueur. Les moustaches furent aussi réhabilitées , & prirent des formes gracieuses : au lieu d'être tombantes comme au tems jadis , elles conservèrent une position horizontale , & bientôt elles furent relevées.



Une loi du Prince attacha même une espèce d'ignominie à la suppression de la barbe. *François premier*, par une Ordonnance de 1533, condamna les Bohémiens, Egyptiens, & autres gens de ce calibre, à servir sur les Galères après avoir perdu leur barbe.

Malgré ce brillant début, la nouvelle mode éprouva de grandes contradictions. Gentien Herver, Docteur en Théologie, qui a beaucoup écrit sur les barbes de ses Contemporains, témoigne que de son tems, le Parlement de Toulouse défendit de porter la barbe longue, & que l'Arrêt fut exécuté avec tant d'exactitude, qu'un Gentilhomme portant longue barbe, & demandant justice à cette illustre Compagnie, il lui fut répondu, qu'il n'aurait audience que lorsque sa barbe serait rasée.

Les Magistrats, qui siégeaient alors dans la Capitale, signalèrent égale-

ment leur zèle contre l'introduction des barbes sur les visages Français. Voici à ce sujet ce que dit l'Auteur des Essais sur Paris : » A l'égard du » menton rasé de Messieurs de la » Grand'Chambre , voici ma réflexion : On a vu que sous Louis VII , » vers 1149 , on quitta la longue » barbe , & qu'on la reprit en 1521. » Le Parlement crut sans doute qu'il » ne devait pas la reprendre , & se » conformer à cette nouvelle mode , » qui ne fut d'abord suivie que par » les gens de la Cour , parce que » c'aurait été affecter l'air de Courtisan , & que dans ce tems-là on » s'imaginait qu'un Magistrat , qui » affectait cet air , & qu'on voyait » souvent à la Cour , était vendu ou » prêt à se vendre à la faveur... (a) ».

---

(a) » Les gens du Roi , sous le règne » d'Henri II , ayant représenté aux Chambres » assemblées que certains Officiers du Parle-

Quoiqu'il en soit de cette ingénieuse conjecture , lorsqu'en 1536 François Olivier, qui depuis fut Chancelier, se présenta au Parlement pour être reçu Maître des Requêtes , sa barbe effraya les Chambres assemblées, & donna lieu à une protestation de leur part. Olivier ne fut reçu qu'à la charge qu'il abdiquerait sa barbe, s'il voulait assister au plaider.

Les gens d'Eglise s'élevèrent encore plus hautement que les Parlemens contre la coutume de nourrir le poil du visage. Il plut à certains esprits de mettre cette mode au rang de ces raffinemens de coquetterie indignes

---

» ment se rendaient trop assidus au Louvre ,  
 » il fut fait défense à tous Magistrats d'aller  
 » au Roi & à ses Ministres, sans permission ,  
 » afin qu'ils ne vinssent pas faire les Courtisans  
 » parmi les Magistrats , après avoir fait les  
 » Magistrats parmi les Courtisans. *Essais sur*  
 » *Paris* α.

d'un homme , & qu'un Chrétien doit fuir. Déjà un orage terrible allait fondre sur les mentons des Laïques, quant tout-à-coup le danger s'éloigna. Le Clergé , obligé de combattre contre lui-même , se vit dans la dure nécessité d'être spectateur des prétendus déréglemens des Laïques ; & dans l'impossibilité de les réprimer.

Des Abbés coquets , des Prélats de Cour , à l'imitation de François premier , avaient cessé de se raser le visage. Cette inaction formalisa leurs confrères : quelques zélateurs crièrent à la nouveauté , à la prophanation , & leurs clameurs éveillèrent les bigots. Les plus ardens recherchèrent soigneusement les anciens réglemens de l'Eglise sur la barbe des Prêtres. Ils notèrent le Canon quarante-quatre du Concile de Carthage , dont les exemplaires malheureusement corrompus , contiennent les deux propositions contradictoires ; grand sujet de dispute

DES MODES FRANÇAISES. 181  
pour des Docteurs. Ils feuilletèrent  
les Saints Pères , les Casuistes , les  
Théologiens , & parvinrent à former  
sur cet article un corps de discipline  
capable d'écraser leurs adversaires.  
L'Excommunication de Photius , les  
Lettres de Grégoire VII , les Statuts  
de l'Evêque de Saint-Malo , rien ne  
fut oublié pour rendre les barbes  
odieuses , pour en faire une parure  
mondaine , le symbole de la frivolité  
& du dérèglement. On écrivit , on  
compila , & la barbe des Prêtres de-  
vint une affaire sérieuse , une affaire  
de Religion.

Peu satisfaits de leurs recherches ,  
les dévots employèrent la ruse : ils  
eurent la malignité d'insinuer dans le  
public qu'une Bulle du Pontife Ro-  
main allait paraître ; que toutes les  
barbes Ecclésiastiques seraient suppri-  
mées. Cette fausse nouvelle répandit  
l'alarme : un Auteur, nommé *Pierrius  
Valerianus*, voulant prévenir l'évène-

ment funeste dont on les menaçait, entreprit, en 1533, l'éloge de la barbe des Prêtres, & dédia son Ouvrage au Cardinal de Médicis. Pierrius était fourni d'une barbe très-volumineuse, qu'il chérissait tendrement; ainsi l'on peut juger s'il défendit avec courage celle de ses confrères. Il prouva au Pape, aux Cardinaux, & à tous les soupirans après la fameuse Bulle, que rien n'est plus beau pour un homme, plus majestueux pour un Prêtre, plus convenable à la Religion, à la nature & aux Loix que de nourrir sa barbe.

On conçoit aisément que les argumens, fondés sur la coquetterie attachée aux longs poils du visage, ne manquèrent pas d'être rétorqués. Les visages rasés rapprochent trop les deux sexes pour que les Partisans des barbes ne fissent pas usage d'un moyen si victorieux. Ils citèrent Saint Jérôme, qui désapprouve ceux qui se

DES MODES FRANÇAISES. 183  
rasent le visage. Ils alléguèrent Clément d'Alexandrie , qui permet seulement de couper les poils de dessous le nez lorsqu'ils incommodent en retombant dans la bouche ; mais qui toutefois exige qu'on les coupe avec des ciseaux & non avec un rasoir. Ils eurent recours enfin aux déclamations de *Saint Epiphane* contre les visages rasés des Hérétiques Massaliens.

Les esprits s'échauffèrent si vivement qu'un Médecin Hollandais , nommé *Junius* , osa taxer d'impiété quiconque entreprenait de supprimer le poil du visage (a).

Les gens sensés s'amusaient ou plutôt gémissaient de ces extravagances.

---

(a) *Servilis mihi habetur rasura , ridicula , ac morionum propria . . . . denique scriptis divinis regnans , atque , si de barba sit sermo , impietatis etiam ingratitudinis erga naturam & deum rea . . . Junius , coment. de coma.*

res disputes. Le célèbre Dumoulin ne balança pas , dans son Commentaire sur les Décrétales , d'avancer , qu'il est ridicule , & même impertinent en matière de Religion , de faire des loix soit pour ordonner , soit pour défendre de nourrir la barbe & les cheveux : que pour lui , il n'avait jamais pu se résoudre à les laisser croître quelque instance que lui fissent ses amis ; mais qu'il coupait ses cheveux & rasait sa barbe dans l'unique vue de n'en point être incommodé , & de perdre moins de tems à sa toilette.

Le Docteur Gentien Herver porta l'indifférence pour le poil du visage encore plus loin que le Jurisconsulte Dumoulin. Voulant sans doute jeter le vernis du ridicule sur les trop fameuses disputes de ses contemporains , il fit imprimer , à Orléans en 1536 , trois Discours sur la barbe , dont deux furent prononcés en public



**DES MODES FRANÇAISES. 185**  
par des Ecoliers. Le premier Discours est consacré à prouver que tous les hommes sont obligés de laisser croître leur barbe. La proposition contraire est établie dans le second. Le troisième démontre qu'il est libre à tout homme , sur l'un & l'autre article , de faire ce qu'il veut.

Hervet n'eut pas seulement la consolation de persuader les Orléanais ses concitoyens du peu d'importance qu'il fallait attacher à la nouvelle mode des barbes longues : je trouve en effet une lettre d'Henri II, du 4 Mai 1556, adressée aux Chanoines d'Orléans , par laquelle ce Prince leur mande de recevoir pour Evêque M. de Morvilliers , quoiqu'il eût le menton garni de poil, & ce nonobstant l'ordonnance de leur Chapitre , qui enjoint aux Chanoines d'avoir le visage rasé.

Le Chapitre de Notre-Dame de Paris insista pareillement , en 1555 ,

sur la barbe de Pierre Lescot , nouveau Chanoine , qui se présentait pour être installé. Les vénérables Capitulans balancèrent long-tems sur le parti qu'ils devaient prendre dans une conjoncture si délicate , & ce ne fut pas sans peine que les anciens consentirent qu'attendu le mérite du sujet, on dérogeât aux sages réglemens de leur Eglise , & ce , sans tirer à conséquence.

Les Chanoines du Mans ne furent pas si complaisans que ceux de Paris. Leur Evêque étant mort , Charles d'Angennes , depuis Cardinal , lui succéda. Cette nouvelle ne fut point désagréable aux Chanoines ; ils connaissaient les talens du Cardinal , & se félicitèrent de l'avoir pour chef : mais il s'éleva de grands murmures parmi eux , lorsqu'ils sçurent que son Eminence s'était laissé corrompre par l'air de la Cour , & ne se rasait point le visage. Plusieurs Chanoines ne ba-

lancèrent point de déclarer que leur conscience ne leur permettait pas de procéder à l'installation d'un pareil Prélat. Quelques têtes plus modérées firent enforte d'arrêter les transports de leurs Confrères. Enfin , après des altercations très-longues & très-vives, il fut convenu , à la pluralité des voix , que l'on ferait une réquisition au Cardinal , pour le prier de supprimer sa barbe , sauf à ne pas le recevoir s'il refusait la demande du Chapitre.

La nouvelle de ce singulier incident ne tarda pas à se répandre ; d'Angennes en fut désespéré. Quoique bon négociateur , il avait le faible d'être attaché à sa barbe ; il la mit sous la protection d'Henri II , & ce Prince écrivit le 29 Juillet 1559 aux Chanoines du Mans , » pour les engager à ne néanmoins leur mander de recevoir leur nouveau Prélat à son entrée , sans le requérir , ni admo-  
nester de faire raser sa barbe , com-

» me étant chose qui ne la peut ni  
» doit empêcher «.

Le Cardinal écrivit aussi aux Chanoines pour les inviter à se désister de leur demande ; ( sa lettre est du 4 Août de la même année ). Vains efforts ; le Chapitre ne déféra ni aux ordres du Roi ni à l'humble supplique du Prélat. Par une conclusion capitulaire du 10 Août , il fut arrêté que Sa Majesté ferait très-humblement suppliée ,  
» que son bon plaisir fût de conserver  
» & maintenir les Chanoines du Mans  
» en l'observance des constitutions  
» Canoniques , saints Décrets , anciens Statuts , & louables Coutumes  
» de tout tems observées en son Eglise  
» du Mans , comme protecteur d'icelle «.

Les Anti-Barbistes Manceaux écrivirent en même tems à d'Angennes une lettre fort polie , mais très-ferme dans laquelle ils l'exhortèrent à ne vouloir être le premier qui voudrait

contrevenir aux anciens usages & sages réglemens du Diocèse qui venait de lui être confié. Ils finissaient par lui remettre sous les yeux que ces anciens usages , ces sages réglemens étaient conformes à la discipline de l'Eglise , & qu'il ne pouvait les violer sans encourir l'anathême prononcé contre ceux qui méprisent les loix de cette Sainte Mère.

D'Angennes avait du crédit à la Cour ; les Chanoines en furent la victime. Le 17 Août , Henri II leur envoya une lettre de jussion , par laquelle il leur enjoignit de souffrir que leur Evêque fît son entrée en leur Eglise , avec sa barbe , sans le requérir de la raser. Les Chanoines protestèrent contre cette violence , & cédèrent à l'autorité.

Le Chapitre de Clermont n'avait pas moins d'horreur pour la nouvelle mode que ceux d'Orléans & du Mans ; mais se trouvant dans des circonf-

tances semblables , il se comporta d'une manière plus adroite , & qui fut couronnée de succès. Les Chanoines ne commencèrent point par déclamer contre les longs poils qui surchargeaient le menton de leur nouvel Evêque ; ils s'assemblèrent néanmoins pour délibérer sur cette importante bagatelle , mais ils gardèrent le plus profond silence sur ce qui avait été arrêté entre eux , & ce fut avec la plus grande sécurité que Guillaume Duprat , fils du Cardinal Duprat , nommé à l'Evêché de Clermont, se présenta la barbe au menton pour faire son entrée. Quelle fut la surprise du Prélat , lorsqu'à la porte de l'Eglise il aperçut le Doyen accompagné des Chanoines , qui lui présentèrent des ciseaux dans un bassin d'argent , avec protestation qu'ils ne le recevraient ni complimenteraient qu'après qu'il aurait renoncé à sa barbe.

La situation était des plus critiques.

Duprat la sentit très-vivement , & se montra digne du Chancelier son père. Convaincu qu'une barbe valait moins qu'un Evêché , & qu'il est souvent nécessaire de paraître respecter les préjugés du peuple , il prend les ciseaux & fait généreusement le sacrifice que son Clergé exige. Aussitôt le Doyen prononce la harangue qu'il avait préparée ; les portes de l'Eglise s'ouvrent , & le nouveau Pontife fait son entrée au grand contentement des Chanoines , & au milieu des acclamations d'une nombreuse assemblée.

Tandis que les Chapitres s'occupaient à faire la barbe à leurs Evêques , toute la Sorbonne était en combustion , pour sçavoir s'il était convenable qu'un Théologien eût du poil à l'extrémité du menton. La matière mise en délibération au *Prima mensis* de Juillet 1561 , il en résulta un décret , par lequel il fut décidé

que la barbe est contraire à la modestie , qui doit être la principale vertu d'un Docteur (a).

A la faveur de ces disputes Sacerdotales , la barbe des Laïques gagnait du terrain. Chaque jour voyait augmenter son domaine , & multiplier le nombre de ses cultivateurs. L'Eglise divisée lui procura même des défenseurs. Vous parûtes alors trop vénérables Capucins , vous vouâtes un attachement inviolable à cette illustre infortunée : l'exactitude exige que de pareils sacrifices ne soient point oubliés.

Bientôt la barbe se vit chérie , recherchée , estimée par tout ; les Cours

(a) *Veniant baccalaurei capati de domo ad scholam , & sic revertantur in domos suas : non deferant barbas , & veniant tonsi : & idem de Magistris nostris : nec cooperti vulgo calotis respondeant vel argumententur : servent modestiam qualem Theologum decet.*

Souveraines



Souveraines , les Chapitres s'approprièrent avec elle , & les Docteurs de Sorbonne , après l'avoir méprisée , se trouvèrent fort heureux d'implorer son secours pour se faire respecter.

La barbe fut donc en possession d'obombrer la lèvre supérieure , une partie des joues , & tout le bas du visage. Elle se prêta même au goût de ses partisans. Les uns la séparèrent par parcelles ; d'autres la taillèrent par degrés ; plusieurs s'avisèrent de la friser. Cette dernière mode eut encore le malheur de déplaire au Clergé. Le Concile de Bourges, de l'an 1564, défendit les barbes frisées.

Comme les Pères du Concile ne parlaient que des barbes Sacerdotales, les gens du monde continuèrent de donner à leur barbe des formes agréables & galantes. Ils en firent de rondes , de pointues , de quarrées ; parurent ensuite les barbes en éventail ,

en queues d'hirondelle , & cent autres manières différentes.

Des cires préparées , avec grand soin , servaient à imprimer aux baumes des formes si extraordinaires. L'industrie , toujours ingénieuse lorsqu'il s'agit de flatter la vanité , mit toute sa contribution pour satisfaire les pecceteux maîtres d'alors. Les cires furent enduites , & avec leur secours chacun eut la faculté de procurer à sa baume la couleur & l'odeur qu'il souhaitait.

Communément le soir était consacré à la toilette du visage ; après avoir lavé, peigné, mastiqué la baume on l'enfermait dans un petit sac dans lequel elle ne fût pas dérangée pendant la nuit. Cette espèce d'enveloppe ressemblait à la bourse que les derviches portaient à leurs ceintures , & dans laquelle ils mettaient leurs aumônes. Cette uniformité leur fit donner le nom commun ; on les nomme *bigotelles*.

Le matin la barbe était mise en liberté : elle recevait de nouveau des libations composées avec les essences les plus agréables & les plus précieuses. Il ne paraît pas cependant que les hommes du jour aient tenté d'introduire la mode de parfumer la barbe en société , ainsi que cela se pratiquait chez les anciens , & que les peuples du Levant le font encore. Les Turcs , par exemple , finissent leurs visites par offrir des parfums pour la barbe. Un petit réchaud d'argent , garni d'un couvercle percé en différens endroits , sert à cette cérémonie. On met dans le réchaud du charbon allumé , sur lequel on jette du bois d'aloës , & la fumée s'exhale par les trous du couvercle : Un Esclave , un genou en terre , soutient le réchaud sous le menton de chaque assistant.

» Vous diriez, s'écrie à ce sujet *Maundrell* , que c'est un sacrifice offert à la barbe. L'Idole chevelue s'appre-

» çoit bientôt de l'honneur qu'on lui  
» fait , & reçoit avec avidité cette  
» fumée gommeuse , dont elle conserve  
» l'odeur , qui lui sert long-tems de  
» bouquet «.

Si les Français n'adoptèrent point ce cérémonial , ils s'appliquèrent à disposer leurs moustaches avec beaucoup d'attention , & l'on vit paraître successivement les moustaches à la Turque , à l'Espagnole , en garde de poignard. Les hommes qui se piquaient de suivre le bon ton , portaient sur eux de jolies brosses faites exprès pour redresser les moustaches qui se dérangeaient pendant le jour. Souvent les petites maitresses se chargeaient de ce pénible emploi , & ce fut une faveur signalée que d'avoir des moustaches que la main d'une belle avait relevées.

Pendant quelque tems ce fut la mode de porter des barbes blondes. Les teintures entrèrent à la toilette.

DES MODES FRANÇAISES. 197  
des hommes , & rien ne parut plus  
beau que d'avoir des cheveux noirs  
& la barbe presque rousse. *Pierre  
le Guillard* ou *Léguillard*, Avocat &  
Poëte , rendit hommage à cette mode :  
il fit imprimer à Caen , en 1580 , un  
Ouvrage en vers , avec des annota-  
tions sous le titre d'Eloge des barbes  
rousses.

Un phénomène , non moins singu-  
lier , fixa quelques années après la  
curiosité des Parisiens. Les Historiens  
rapportent que le Maréchal de Beau-  
manoir , chassant dans la forêt du  
Maine en 1599 , ses gens lui ame-  
nèrent un homme qu'ils avaient trouvé  
endormi dans un buisson. Cet hom-  
me avait au haut du front deux cor-  
nes faites & placées comme celles d'un  
bélier. Il était chauve , & le bas de  
son menton était garni d'une barbe  
rousse & par flocons , telle qu'on peint  
celle des Satyres (a).

---

(a) On dit que cet homme conçut tant de

Cette figure bizarre était bien capable de faire imaginer la mode des *barbe en Satyre*. Ce qu'il y a de certain , c'est que vers ce tems les Parisiens reprirent les barbes frisées & partagées par flocons. Ils les séparèrent des tempes , les rasèrent au-dessous de la lèvre inférieure , & c'est à cette époque qu'il faut placer le commencement de la décadence des barbes en France.

La jeunesse de Louis XIII contribua beaucoup à la suppression des barbes Françaises. Ce Prince n'avait que neuf ans lorsqu'il parvint à la

chagrin de se voir promener de Foire en Foire, qu'il en mourut à Paris au bout de trois mois. Il fut enterré dans le Cimetière de la Paroisse de S. Côme , & l'on mit dessus la fosse l'épithaphe suivante.

- » Dans ce petit endroit à part ,
- » Cy gist un singulier Cornart ;
- » Car il l'était sans avoir femme :
- » Passant priez Dieu pour son ame «.

ouronne ; dès qu'il eut du poil au visage , il le fit raser. Cette catastrophe obligea les barbes à se retirer : les se bornèrent à n'occuper sur le visage qu'un très-petit espace , & à rester pour la dernière fois , à l'extrémité du menton , une barbe en bouquet.

Ces changemens , admis d'abord à Cour , furent approuvés par les provinces. Si l'on en excepte quelques docteurs , quelques Robins , & les vieillards attachés aux anciens usages , on ne voyait plus en France que barbes en bouquet , que des visages moufflés.

Nous ririons aujourd'hui si nous percevions un Evêque , un Magistrat , un Financier avec deux mouffles à la dragonne ? Tel est l'empire des modes ; elles paraissent toujours farres dès quelles n'existent plus. Un gentilhomme qui n'aurait pas eu , il y a cent ans , cinq ou six poils sous

le nez , & autant à l'extrémité du menton , aurait paru ridicule. Celui qui s'aviserait aujourd'hui de ramener cette coutume , ne le paraîtrait pas moins.

Ajoutons encore qu'il semble que plus une mode est baroque , plus on lui attache de morgue & de fierté. Nos bons ayeux , avec leurs moustaches & leur toupet au menton , avaient assez de ressemblance avec les chèvres & les chats ; d'ailleurs , un homme qu'on saisissait par ce toupet ne se trouvait pas à son aise : aussi jamais on n'y touchait impunément ; un seul poil de dérangé passait pour une injure atroce qui exigeait satisfaction.

Lors du fameux démêlé du Duc d'Epéron avec l'Archevêque de Bordeaux , en 1621 , ce Prélat mettrait au rang des délits dont il se plaignait , les moustaches de son Porte-Croix , qu'un des satellites du Duc avait



DES MODES FRANÇAISES. 201  
brûlées en mettant malicieusement le  
feu à l'amorce de son fusil.

La révolution qu'éprouvèrent les  
barbes en France fut si rapide , qu'en  
peu de tems ceux qui conservèrent  
l'ancienne mode des barbes longues,  
devinrent en quelque sorte étrangers  
dans leur propre patrie. En les voyant ,  
on était tenté de croire qu'ils venaient  
d'une région éloignée ; c'est ce qu'é-  
prouva Sully , ce grand Ministre d'un  
grand Roi. Attiré à la Cour par  
Louis XIII , qui voulait le consulter  
sur une affaire importante , les jeunes  
Courtisans ne purent s'empêcher de  
rire , en voyant ce vieux Héros avec  
une barbe longue , un habit qui n'é-  
tait plus usité , un maintien grave  
& des manières propres à la vieille  
Cour : mais leur petit amour - pro-  
pre fut bien mortifié par ces paroles ,  
que Sully , qui s'aperçut qu'on cher-  
chait à le tourner en ridicule , adressa  
publiquement à Louis XIII. » Sire ,

» lorsque votre père , de glorieuse  
 » mémoire , me faisait l'honneur de  
 » me consulter sur ses grandes & im-  
 » portantes affaires , au préalable il fai-  
 » fait sortir tous les bouffons & bala-  
 » dins de Cour «.

Ces baladins se dégoûtèrent bientôt de leur petit roupet de barbe , ou plutôt ils l'obligèrent à changer de place. Après l'avoir sequestré à l'extrémité du menton , ils le rapprochèrent de la lèvre inférieure. Sa forme fut aussi changée. Elle était quarrée , elle devint pointue. On lui ôta de sa longueur ; son volume fut aussi diminué. Enfin , après diverses secousses, Louis XIV supprima entièrement la barbe en roupet. Les Frères Chartreux sont les seuls qui ne l'ont point abandonnée.

Les barbes avaient cependant encore quelques partisans , & les papiers publics réclamèrent leurs droits. » S'il est hors de doute , écrivait en 1678

» à l'Auteur du Mercure Galant , un  
 » Médecin retiré à Tarascon , que la  
 » chevelure est la marque de notre  
 » grandeur , il n'est pas moins conf-  
 » tant que la barbe , qui n'est propre  
 » qu'à l'homme , est l'indice de sa  
 » virilité , & lui donne la préséance  
 » dans son espèce ; c'est elle qui ajoute  
 » sur son visage une nouvelle grace ,  
 » & qui lui inspire un certain air grave  
 » & modeste qui le fait paraître plein  
 » de sagesse . . . En un mot , je ne suis  
 » point surpris que ceux de Cypres  
 » aient fait le portrait de Vénus avec  
 » de la barbe , puisqu'ils ont voulu  
 » ajouter à la mère de l'Amour un  
 » ornement que le beau Sexe n'a pas  
 » obtenu des Dieux , de peur d'attirer  
 » notre culte & notre encens . . .

Ces derniers efforts , des apologittes  
 de la barbe , ne furent pas capables de  
 lui concilier les cœurs. Réduite à de  
 simples moustaches , tout lui annon-  
 çait une destruction générale, Les

Français s'ennuyèrent en effet de conserver sur leur lèvre supérieure quelques poils inutiles & souvent incommodes. Une certaine poudre, connue sous le nom de tabac, & que les petits maîtres s'avisèrent de respirer, rendit les moustaches encore plus désagréables. Leur perte fut jurée : chaque année les vit diminuer ; bientôt elles ne formèrent plus qu'un simple filet de barbe. Pour les dédommager, on leur donna des titres superbes, on les appella des moustaches à la royale. Hélas, que peuvent les honneurs contre les caprices des hommes & les injures du tems. Plus on paraissait avoir d'égards pour les royales moustaches, plus on leur enlevait de leurs droits. On les rendit presque imperceptibles, & finalement il ne leur fut plus permis de se montrer que sous le nez des Suisses & des Grenadiers.

Tel était l'état déplorable de la barbe en France, lorsque le dix-huitième

DES MODES FRANÇAISES. 205  
ième siècle commença ; ce siècle barbare , loin de lui être propice , semble enchérir sur les persécutions qu'elle a éprouvée dans le siècle précédent : il la poursuivit jusques dans les Cloîtres , où à la faveur des anciens statuts , elle vivait tranquille & tâchait de procurer à ses amis la bienveillance & la vénération publique : elle n'a obligé que des ingrats. Augustins , Picpus , Récolers , &c , tous ont fait jouer mille ressorts pour l'expulser ; ils ont été jusqu'à Rome solliciter son bannissement. Leurs démarches injustes n'ont été que trop bien récompensées. Au moment que j'écris , en la présente année 1772 , l'infortunée n'a plus en France d'autre asyle que le visage des Capucins , encore l'ont-ils déjà à moitié congédiée.





---

# T A B L E.

<i>P</i> RÉFACE,	Page j
<i>Des Cheveux des Français,</i>	pag. 1
<i>De la Barbe des Français,</i>	pag. 145
<i>Recherches sur les Chevelures artificielles des Anciens,</i>	pag. 209
<i>Histoire des Perruques,</i>	pag. 251
<i>Pièces justificatives,</i>	pag. 311
<i>Observation importante,</i>	pag. 354





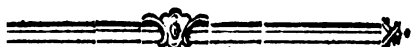
# SUPPLÉMENT

CONTENANT

*Les Recherches sur les Che-  
velures artificielles.*

K





## U P P L É M E N T

C O N T E N A N T :

*Recherches sur les Chevelures  
artificielles des Anciens ;  
Histoire des Perruques de-  
puis leur introduction en  
France ;  
Pièces justificatives de ladite  
Histoire.*

---

### A R T I C L E P R E M I E R.

*RECHERCHES sur les Chevelures arti-  
ficielles des Anciens.*

première perruque dont il soit  
mention dans l'Histoire, fut une  
de chèvre garnie de son poil ,  
à la fille de Saül, Roi des Juifs ,

employa pour sauver la vie à ~~son~~ époux. Quand les perruques, depuis leur origine, n'auraient rendu que ~~ce~~ service à l'humanité, elles mériteraient d'être immortalisées (a).

La peau de chèvre, dont se servit la fille du Roi des Juifs, ferait presque soupçonner que dès le tems de David, les chevelures artificielles étaient connues. Il est certain que l'invention des perruques est très-ancienne. Les hommes ont-ils fait cette brillante découverte pour leur propre usage ? Le beau sexe aurait-il été le premier qui se ferait avisé de relever ses charmes avec des cheveux étrangers ? C'est sur quoi les Auteurs sont divisés : c'est sur quoi je n'entreprendrai point de prononcer.

Si l'on s'en rapporte à ce que Cléarque, Disciple d'Aristote, dit dans Athénée, il faut déférer aux Japiniens

---

(a) Lib. I, reg. c. 19, v. 13.

les honneurs de l'invention des perruques. Les Japiniens étaient des habitans de la Pouille , gens livrés à toutes sortes de voluptés ; ils se fardaient le visage ; il n'est pas étonnant qu'ils aient aussi cherché à déguiser leurs cheveux (a).

Xénophon , dans son livre de l'Institution , assure que les Perses portaient aussi des perruques , & que Cyrus , encore enfant , étant allé en Médie avec sa mère , & voyant le Roi Astiagès , son grand-père , qui avait les sourcils peints , les yeux hauts en couleur , & une perruque selon la coutume des Mèdes , s'écria en ces termes : „ Ah ! ma mère , que j'ai un „ beau grand-père “.

Posidippe , selon le témoignage d'Ælien , dit d'Aglaïs , fille de Me-

(a) *Primi faciem attriverunt , capiti galericum & fœtitiam comam adaptaverunt.* Athen. lib. 12. Dipnosoph.

gacle , qui vivait du tems de Cyrus ; qu'elle ornait sa tête avec des cheveux artificiels surmontés d'une aigrette (a).

Condale , Lieutenant - Général de Mausole , eut recours à la mode des perruques pour procurer de l'argent au Roi son maître. Ce Général , voyant que les Liciens étaient fort attachés à leurs cheveux , feignit que Mausole lui avait adressé des ordres très-précis, par lesquels il lui mandait de faire tondre sans délai toutes les têtes qui se trouveraient en Licie. Il annonça en même tems , à ce peuple trop crédule , que si chaque particulier voulait lui donner une certaine somme , il ferait venir de Grèce des chevelures artificielles : le stratagème eut un succès heureux , & procura au Lieutenant de Mausole de l'or & de l'argent en abondance (b).

---

(a) *Comam habebat appositam & cristam in capite.* Ælian. l. 1 , Variar. Hist. c. 26.

(b) Aristot. lib. 2 , Économic. ant. med.

L'introduction des cheveux postiches sur la tête des femmes des Phéniciens n'est pas moins singulière. Les Phéniciennes , dit l'Auteur des *Essais sur Paris* , étaient obligées , aux fêtes des funérailles & de la résurrection d'Adonis , de faire le sacrifice de leurs cheveux à la Déesse Ergette , c'est-à-dire à Vénus ; cependant les femmes attachées à leur chevelure , pouvaient la conserver en se prêtant tout le jour aux galantes instances des Etrangers , qui ne manquaient jamais de venir en grand nombre à ces fêtes. L'argent qu'elles recevaient pour prix de leurs complaisances appartenait & était consacré à la Déesse ; c'était le casuel des Prêtres. Un particulier , peut-être un mari , un jaloux , imagina les perruques , & les proposa aux femmes , qui ne voulaient ni se prostituer ni perdre leurs cheveux. L'invention parut commode ; mais elle excita la réclamation des

Ministres de la Déesse; ils décidèrent que les perruques pouvaient nuire à leurs droits; elles furent défendues.

*Suidas* témoigne qu'Annibal changeait souvent de perruque : il en avait pour divers âges , selon la magnificence de ses habits. Tite-Live , dans le vingt-unième livre de son Histoire, donne une autre raison de ce changement; il dit que ce grand Capitaine s'étant attiré la haine des Gaulois, qu'il avait dans son armée, & craignant qu'ils ne lui dressassent des embûches , se déguisait souvent , changeant tantôt d'habit , tantôt d'ornement de tête afin de n'être point reconnu (a).

La mode des perruques s'intro-

---

(a) *Annibal Cartaginensium dux appositios paravit capillos , qui convenirent pro insignoribus atatum discriminibus , elegantiori vestitui , hisque sub inde mutatis utebatur . . Suidas vit. Hannibal.*



duisit à Rome vers les derniers tems de la République , & les Dames Romaines lui firent un accueil très-gracieux. *Ovide* console une de ses amies qui était devenue chauve , en lui conseillant de prendre une perruque.

Il fallait qu'alors les chevelures artificielles fussent bien artistement travaillées , puisque le même Auteur annonce à son amie qu'on prendra la perruque pour ses cheveux , & qu'elle rougira plus d'une fois des éloges prodigués à une chevelure qu'elle aura achetée. Il dit aussi dans un autre endroit , qu'une femme , quelque chauve qu'elle soit , peut se procurer , avec de l'argent , des cheveux touffus & fort épais , & les faire passer pour ses propres cheveux (a).

---

(a) *O quam sepe comas aliquo mirante rabebis  
Et dices , empta nunc ego , merce probor.*

OVIDE , l. 1 , amor. eleg. 14.

Le goût pour les chevelures immenses, qui se manifesta parmi les Dames Romaines, acheva d'accréditer l'usage des perruques, & procura plusieurs fois à *Martial* des occasions d'exercer son humeur satyrique. Après avoir dit à Paulus que Fabulla jure que les cheveux qu'elle achette sont à elle, il lui demande si elle ne se parjure point ? Il reproche à Lælia qu'elle a des dents & des cheveux postiches, & feint d'être en peine de ce qu'elle fera de son œil borgne, parce qu'on ne vend point d'yeux comme on vend des dents & des cheveux (a).

*Femina procedit densissima crinibus emptis  
Proque suis alios, efficit ære suos.*

Id. l. 3, de art. amandi.

(a) *Jurat capillos esse, quos emit, suos  
Fabulla: numquid illa, Paule, dejerat?*

MARTIAL, l. 6, ép. 11.

*Dentibus atque comis, nec tibi pudet, uteris emptis:  
Quid facies oculo, Lælia? Non emisur.*

Id. l.

Parmi les cheveux dont les Ouvriers se servaient pour fabriquer les perruques , ceux des Allemands étaient fort recherchés ; ils devaient cette préférence à leur belle couleur blonde , qui avait des attraits singuliers pour les petites maîtresses Romaines. Les têtes rousses n'étaient pas néanmoins en grande vénération. *Martial* dit fort méchamment à *Lesbia* , qu'il lui envoie une perruque d'Allemagne , pour lui faire voir que les cheveux qu'elle porte sont encore plus blonds , plus foncés que ceux des Peuples qui habitent cette contrée (a).

Si les Dames Romaines , dépour-

(a) *Nunc tibi captivos mittet Germania crines  
Culta triumphata munere gentis eris . . .*  
OVIDE , l. I , amor. élég. 14.

*Cattica teutonicos accendit spuma capillos  
Captivis poteris cultior esse comis.*  
MARTIAL , l. 14 , ép. 26.

*Artioa de gente comam tibi Lesbia , missi  
Ut scires quanto sit tua flava magis.*  
Id. l. 5 , ép. 69.

vues de cheveux , ou qui avaient des raisons pour cacher leurs chevelures , furent les premières qui adoptèrent les perruques ; elles eurent bientôt un grand nombre d'imitatrices. Ce fut alors que parurent ces immenses chevelures , dont il nous reste encore des traces sur les médailles & les monumens qui représentent la plupart des Impératrices Romaines. On nommait ces énormes perruques , des *corimbyons* , des *corribolons*.

Cette mode en fit naître une autre , que les petites maitresses Françaises n'ont point encore renouvelée : elle consistait à se procurer une perruque assez simple , destinée uniquement à paraître le matin en attendant les préparatifs de la toilette. Cette espèce de fausse chevelure s'appellait un *galericon* , un *galerus* , & rendait à peu près les mêmes services que les capuces ou calèches des femmes de nos jours,

Ces

Ces coëffures artificielles ne plaissent pas à *Properce*. Sa treizième Élogie à Cinthie contient des imprécations contre les belles qui cachent leurs cheveux sous des perruques (a).

Il paraît en effet que les Dames Romaines abusaient quelquefois de cette invention ; & s'il faut ajouter foi à la muse caustique de *Juvenal*, Messaline , femme de l'Empereur Claude , avait soin de garnir sa tête d'une perruque blonde , de la dernière espèce dont je viens de parler , lorsqu'à la faveur de la nuit , suivie d'une simple Soubrette , elle se rendait dans les lieux de débauche , pour se profiter avec le premier venu (b).

Les hommes portaient aussi des perruques , ou , comme on les ap-

(a) *Illi sub terris fiant mala multa puellæ  
Quæ mensurâ suas vestit inepta comas . . .*  
PROPERCE, L. 3, Éleg. 13, ad cinthianum.

(b) JUVENAL, Sat. 6.

pellait alors , des capillamens. Ils en avaient , ainsi que les femmes , de plusieurs sortes , & le galerus était commun aux deux sexes. Du moins Juvenal témoigne que Graccus , homme de qualité , se déguisait avec une perruque de cette espèce , pour faire le métier de Gladiateur dans les arènes , sans être reconnu ( *a* ).

Pétrone raconte que la Servante de Triphène mena un certain Gyton au fond du vaisseau dans lequel ils faisaient voyage , & lui mit la perruque de sa Maîtresse ; il parle peu après d'une perruque blonde dont la même Servante gratifia celui qui avait fait le récit de cette aventure ( *b* ).

Suétone rapporte de Caligula , que la nuit il se mettait en perruque & en robe longue , pour avoir le plaisir de fréquenter les lieux de débauche , &

---

( *a* ) Id. Sat. 8.

( *b* ) PETRON , in Satyri. p. med.

DES MODES FRANÇAISES. 221  
roder avec plus de liberté. Le même Auteur dit d'Othon , qu'il était aussi coquet qu'une femme ; qu'il s'était fait épiler par tout le corps , & qu'il portait une perruque afin que personne ne s'aperçût qu'il avait peu de cheveux (a).

*Ælius Lampridius* nous représente l'infâme Commode se brûlant les cheveux & la barbe , n'osant se servir de Barbier , & portant une chevelure postiche , pommadée & poudrée avec de la raclure d'or.

J'observerai cependant ici qu'en général les perruques étaient plus rares à Rome sur les têtes des hommes que sur celles des femmes. La mode

---

(a) *Ganeas atque adulteria capillamento celatus & veste longa obibat.* Suét. in Caligu. n. 11.

*Fuisse traditur munditiarum pene muliebrium , vulso corpore , galericulo capite propter raritatem capillorum adaptato & adnexo , ut nemo dignoscere . . .* Id. in Othon , n. 12.

voulait alors que les Dames Romaines eussent de belles , de longues chevelures , très - élevées par devant , ce qui faisait dire à Juvenal , qu'en face on les prenait pour des Andromagues , & que par derrière elles ressemblaient à des Pygmées. Pour édifier ces coëffures à plusieurs étages , il fallait absolument recourir à l'art , il fallait employer des cheveux étrangers : de-là les perruques. Les hommes au contraire portaient les cheveux très-courts; les perruques ne leur étaient pas fort nécessaires (a).

Il paraît même que la toilette des têtes , parmi les Romains , était fort simple. Ovide , ce Poëte si galant , désapprouvait ceux de ses contemporains qui faisaient consister tout leur mérite à décorer leur tête (b) ; & sur

(a) Juven. Sat. 6.

(b) *Sint procul a nobis juvenes ut femina compti  
Fine colli modico forma visiles amar.*

OVID; l. 1 , de art. amand.



DES MODES FRANÇAISES. 223  
cet article il était d'accord avec les  
Philosophes les plus rigides ; mais la  
coquetterie avait des partisans : Rome  
produisit des petits maîtres , ainsi  
qu'en ont produit tous les autres pays.

» N'esperez rien de mâle ni de  
» solide , disait Sénèque à son ami  
» Lucilius , de ces jeunes gens que  
» vous connoissez , qui ont grand soin  
» de leur barbe & de leur chevelure ,  
» qu'on trouve toujours à leur toilette ,  
» & qui sont aussi propres que s'ils for-  
» taient d'une boîte.

» Quoi , dit-il ailleurs d'un ton fort  
» ironique , appelez-vous oisifs des  
» gens qui passent plusieurs heures  
» chez les Barbiers pour se faire arra-  
» cher le poil qui leur est venu la nuit  
» d'auparavant ? pour délibérer sur  
» chacun de leurs cheveux ? pour ré-  
» tablir ceux qui se sont dérangés ?

---

*Sed vitate viros cultum, formam que professos  
Quique suas ponunt in stasione comas.*

*Id. ibid. lib. 3.*

L iij

» pour faire revenir sur le front ce  
» qui leur en manque ?

» Considérez , je vous prie , com-  
» ment ils s'irritent lorsque le Bar-  
» bier est un peu négligent ? Ne dirait-  
» on pas qu'il s'agit de raser un hom-  
» me tout entier ? Voyez comme ils  
» entrent en furie lorsqu'il leur tombe  
» quelqu'un de leurs cheveux , lors-  
» qu'ils s'aperçoivent qu'il y en a  
» quelqu'un qui n'est pas bien arrangé,  
» ou qui est mal bouclé ? Ils aime-  
» raient mieux , tous tant qu'ils sont ,  
» que la République fût en désordre ,  
» que leur chevelure : ils ont plus de  
» soin de la beauté de leur tête que  
» de leur propre vie : ils aimeraient  
» mieux être bien coëffés que d'être  
» vertueux. Non , non , je le répète ;  
» on ne peut être oisif quand on est  
» perpétuellement entre le peigne &  
» le miroir « (a).

---

(a) Sénec, Epist. 115, id. l. de brev. vitæ,  
c. 12.

Horace désapprouve aussi la coquetterie de ses contemporains ; mais ce Poète ressemblait à bien d'autres ; il donnait des conseils qu'il ne suivait pas : tout le monde sçait que ce Panégyriste de Mecène avait grand soin de son individu ; c'était un franc Epicurien : il en est convenu lui-même (a).

Parmi les divers moyens dont les petits maîtres de Rome faisaient usage pour embellir leur tête , je trouve qu'ils teignaient leurs cheveux. Cette coutume ne leur était point particulière : on en trouve des traces jusqué dans les siècles les plus reculés , & les deux sexes lui ont rendu hommage (b).

(a) *In cute curanda plus æquo operata juventus . . .*

HORAT. Epist. 1 , ad Iolium.

*Me pinguem & nigrum bene curata cure vises*

*Cum ridere voles Epicuri de grege porcum . . .*

Id . . .

(b) On trouve dans l'Antologie diverses

Ce raffinement de coquetterie n'était pas du goût de Philippe , Roi de Macédoine. Ce Prince ayant un jour remarqué qu'un de ses favoris , nommé Antipatre , qu'il avait élevé aux premières dignités de la Magistrature , se faisait teindre la barbe & les cheveux , il le destitua aussi-tôt , disant qu'on ne devait pas croire qu'un homme qui n'était pas sincère dans ses che-

---

Epigrammes sur cette mode des Anciens. Il y en a une de Myrinus , contre une vieille qui teignait ses cheveux blancs , pour ne point paraître ce qu'elle était : une de Lucillius contre Thémistonoé , qui paraissait jeune parce qu'elle avait des cheveux teints : une du même Poëte contre une autre vieille , à qui il dit qu'elle est folle de teindre ses cheveux & de se farder , parce que d'Hécube quelle est , elle ne deviendra jamais une Hélène ; une enfin de Nicias contre un vieillard , lequel étant devenu chauve comme un œuf , à force de faire teindre ses cheveux , son Teinturier lui dit qu'il n'avait plus besoin de Barbier , puisqu'il ne lui restait ni cheveux blancs ni cheveux noirs à couper.

DES MODES FRANÇAISES. 227  
veux le fût dans le maniement des affaires.

Alexandre le Grand , fils de Philippe , était du sentiment de son père ; appercevant un jour un vieillard qui teignait ses cheveux , il lui dit , qu'il ferait mieux d'étrayer ses genoux. Hérode le Grand , qui régna avec tant d'éclat sur les Juifs , avait cette faiblesse ; il tâchait de dissimuler son âge en faisant teindre sa barbe & ses cheveux.

Les Romains se rasaient le visage ; il n'était pas en leur pouvoir de teindre leur barbe : ils se contentaient de déguiser leurs cheveux ; ce qui faisait une bigarrure assez originale. On voyait des têtes noires & des mentons blancs ; singularité que Martial n'a pas manqué de censurer (a).

---

(a) *Cana est barba tibi : nigra est coma : tingere barbam*

*Non potes , hæc causa est : sed potes , ole , comam.*

MART. L. 4, ép. 36.

Il s'est également égayé sur les cheveux teints de ses compatriotes. Il se raille sur-tout d'un certain Lentinus, qui avait teint ses cheveux blancs afin de paraître jeune, & il lui dit qu'il s'est fait une étrange métamorphose dans sa personne, puisqu'en un moment, de cygne qu'il était il est devenu corbeau (a).

Il y a dans Aufone une Epigramme fort spirituelle, & qui revient assez bien au même propos : en voici le sens. Un vieillard à la chevelure blanche & chenue, nommé Myron, suppliait l'aimable Laïs de lui accorder une de ses faveurs. Elle le refusa. Myron jugeant bien que ses cheveux blancs lui avaient attiré ce refus, les fait teindre en noir, & retourne à la charge. La coquette ne se laissa point

---

(a) *Mentiris juvenem tinclis, Lentine capillis*

*... sed cum subito corvus qui modo cygnus erus...*

*Id. lib. 3, ép. 43.*

surprendre. » Pauvre insensé , lui dit-elle , pourquoi me solliciter de nouveau ? ce que vous me demandez , je l'ai déjà refusé à votre père (a) «.

Non-seulement les Perruquiers de Rome avaient l'art d'imprimer une couleur noire aux cheveux blancs ou roux , ils sçavaient encore leur donner diverses autres nuances. Ils excelaient principalement à rendre les têtes blondes , & le favori de Hesse , si cher aux Allemands , ne leur était point inconnu (b).

Pour donner plus d'éclat , plus de vivacité aux chevelures blondes , les Romains s'avisèrent de se poudrer avec

(a) *Inepte quid me quod recusavi rogas ?*

*Patri negavi jam tuo.*

AUSON. *ép.* 18.

(b) *Si nutrire paras longævos cana capillos*

*Accipe Mattiacas (quo tibi calva) pilas.*

MART.

*Causitica tento nicos ascendit spuma capillos . . .*

*Et mutat latias spuma batava comas . . .*

Id.

une espèce de poudre jaunâtre ou râclure d'or. Les Empereurs Lucius Verus, Commode & Galien mirent cette mode en grande réputation ; ils en furent les premiers esclaves, & les premiers protecteurs (a).

Ces différens préparatifs avoient sans doute de quoi satisfaire les Romains efféminés ; mais il paraît qu'ils étoient sujets à de terribles inconvéniens ; la force des drogues, qui entraient dans la composition des teintures, devenait par la suite très-funeste à ceux qui avoient imploré son secours : les cheveux desséchés tom-

(a) *Dicitur sane tantam habuisse curam flaventium capillorum, ut capiti auri ramenta respargeret quo magis coma illuminata flavesceret . . .* Jul. Capitolin. in luc. vero. imp.

*Capillo semper fucato, & auri ramentis illuminato . .*

ELIUS Lamprid. in Commod. imp.

*Grinibus suis auri frobem aspersit. . .*

TABLELL. Pollio in Gall. duobus. circ. f.



DES MODES FRANÇAISES. 231  
baient ; l'on était réduit à une triste  
calvitie.

Heureusement les Perruquiers , toujours complaisans , prirent les personnes chauves sous leur protection : les efforts qu'ils firent , pour les embellir , sont même assez extraordinaires. Ils s'imaginèrent de peindre les têtes , de figurer des cheveux avec des pommades , avec des poudres colorées ; il eût été trop commun d'employer des cheveux étrangers ; on laissa aux femmes cette faible ressource , & ce fut la mode d'avoir des perruques en peinture (a).

Martial , ce Romain si porté à saisir les ridicules de ses concitoyens , composa une Epigramme sur les prétendus cheveux d'un certain Phœbus , qui avait la manie des perruques peintes ; il lui protesta avec raison que , pour

---

(a) Mart. l. 6. ép. 73.

Turneb. l. 25 , animad. c. 27.

se raser la tête, une éponge lui serait plus nécessaire qu'un rasoir (a).

Ces coëffures étaient fort dispendieuses : un rien suffisait pour les déranger ; tous les jours elles exigeaient de nouveaux apprêts. Ce fut peut-être pour les conserver qu'on inventa un nouveau genre de perruques, composées avec des peaux de chèvres ; invention si commode qu'insensiblement les deux sexes l'adoptèrent (b).

Peu-à-peu les nouvelles perruques se perfectionnèrent ; on trouva le moyen de les appliquer sur la tête avec tant de dextérité qu'il était fort difficile de distinguer si celui qui les

(a) *Mentiris fictos unguento, Phœbe, capillos*

*Et regitur pilis sordida culva comis*

*Tonforem capiti non est adhibere neceffum*

*Radere te melius, spongia, Phœbe potest.*

MART. ép. 57.

(b) *Ne luset immundum nitidos ceroma capillos*

*Hac poteris madidas, condere, pelle comas.*

Id. lib. 14, ép. 59, v. Casaubon. in Sueton. L. 7.  
Othon. c. ult.

DES MODES FRANÇAISES. 233  
pourrait avoir une chevelure naturelle  
ou étrangère. Les personnes chauves  
profitèrent de cette découverte , & se  
mirent peu en peine qu'on les appellât  
des têtes chauffées , pourvu que leur  
calvitie se trouvât déguisée (a).

*Apulée* , dans son *Ane d'or* , livre xj ,  
nous apprend que les perruques n'é-  
taient pas seulement connues des Ro-  
mains , mais encore des habitans de  
l'Afrique. C'est ce qu'on voit en lisant  
la magnifique description qu'il a faite  
d'une Procession de la Déesse Isis.  
» Un autre , dit-il , ayant des escar-  
» pins dorés , une robe de soie , des  
» bijoux , des pierreries , & une fausse  
» chevelure bien cordonnée , contre-  
» faisait la démarche affectée d'une  
» petite maîtresse , & démentait son  
» sexe «.

---

(a) *Hadina tibi pelle contegenti*  
*Nudat tempora verticem que calva*  
*Festive , Phæbe , dixit ille*  
*Qui dixit caput esse calciatum.*

Id. lib. 12 , ép. 45.

La mode des perruques pénétra pareillement dans l'Asie ; les perruques acquirent même une forme très-galante , & il plut aux femmes de les mettre au rang de leurs ornemens les plus beaux, les plus précieux.

Rien n'est plus capable de nous donner une idée du goût qui régnait alors parmi le beau sexe , pour les chevelures artificielles , que les déclamations des zélateurs des premiers siècles de l'Eglise.

» Les femmes , s'écrie *Tertulien* ,  
» péchent contre l'Être suprême , lorsqu'elles blanchissent leur peau avec  
» des huiles & des pommades, qu'elles  
» mettent du vermillon , qu'elles noircissent leurs sourcils avec de la suie..  
» J'en vois quelques-unes qui teignent leurs cheveux avec du safran  
» pour les rendre jaunes & enflammés. Elles ont honte de leur pays :  
» elles sont fâchées de n'être pas Allemandes ou Gauloises . . . . Mais

» elles en sont bien punies , car la  
 » force des drogues dont elles se ser-  
 » vent , leur gâte les cheveux , leur  
 » cause une intempérie de cerveau ,  
 » ensuite de quoi , l'ardeur du soleil ,  
 » même la plus bénigne , dessèche &  
 » fait tomber leurs cheveux ...

» Pourquoi , dit-il ailleurs , ne  
 » laissez-vous pas vos cheveux en re-  
 » pos ? Tantôt vous les pressez , tantôt  
 » vous les relâchez , tantôt vous les  
 » faites bouffer , ou bien vous les re-  
 » nez abattus. Les unes prennent plai-  
 » sir à les friser , les autres à les  
 » laisser flotter sur les épaules ... Vous  
 » faites encore pis que cela ; vous at-  
 » tachez à vos cheveux naturels , je ne  
 » sçais quelles énormités de cheveux  
 » étrangers , en forme d'étui & de  
 » fourreau de tête. Je me trompe fort ,  
 » si ces manières ne combattent di-  
 » rectement le précepte du Seigneur :  
 » il a prononcé que personne ne pou-  
 » vait ajouter à sa taille ; cependant

» vous appliquez de fausses chevelures  
 » élevées en rond sur vos têtes , com-  
 » me si vous vouliez les armer de bou-  
 » cliers . . . » (a).

*Tertulien* se trompait , car les fauf-  
 ses chevelures des femmes eussent-  
 elles été élevées à triple & à quadru-  
 ple étage , n'ajoutaient rien à la taille  
 dans le sens que l'expose l'Ecriture :  
 mais les expressions de cet Auteur  
 servent toujours à faire connaître les  
 coëffures des femmes de son tems.

*Clément d'Alexandrie* s'est égale-  
 ment déchaîné contre les femmes qui  
 portaient des perruques. Selon lui ,  
 le beau sexe ne doit jamais se servir  
 d'autres cheveux que de ceux que le  
 Tout-Puissant lui a donnés. C'est se  
 rendre souverainement impie que de

---

(a) *Nescio quas enormitates sutilium atque  
 textilium capillamentorum , quasi vaginam  
 capitis & operculum verticis . . .* Terrul. de  
 cultu femin. c. 7.

DES MODES FRANÇAISES. 237  
couvrir sa tête avec des cheveux empruntés, la dépouille des morts...

*Grégoire de Naziance*, dans ses vers sur la parure des femmes, \* blâme aussi les chevelures artificielles, les perruques en forme de tour & d'une hauteur prodigieuse. Entre les éloges que ce père donne à sa sœur Gorgonie, il n'a pas oublié de remarquer qu'elle ne portait ni de ces cheveux frisés, ni de ces chevelures postiches, capables de deshonoré sa respectable tête par leurs déguisemens (a).

» Ma chère sœur, disait *S. Ambroise*,  
» ne frisez point les cheveux de votre  
» tête ; ces frisures ne sont point des  
» ornemens, mais des crimes : elles  
» sont plutôt des prostitutions de la  
» beauté que des enseignemens de la

---

(a) *Non illam aurum ornabat . . . non coma retorta & supposititia qua venerandum caput fraude sua ignominia afficeret. Greg. Nazian., orat. de laudib. Gorg.*

» vertu : . . . Hélas , combien faut-il  
» aujourd'hui qu'il en coûte à une  
» jolie femme pour plaire aux yeux  
» des hommes ! Des colliers précieux  
» doivent être suspendus autour de  
» son cou : il faut , pour ainsi dire ,  
» qu'elle traîne par terre ses habits où  
» l'or brille de toutes parts ; n'est-ce  
» pas là acheter la beauté , plutôt que  
» d'être naturellement belle ? Cette  
» femme n'est-elle pas encore dans  
» l'obligation de se parfumer avec les  
» essences les plus exquises , de char-  
» ger ses oreilles de rubis , de colorer  
» ses yeux. Après tant de changemens ,  
» que lui reste-t-il de ce qu'elle a reçu  
» de la nature « ( a ) ?

*S. Jérôme* n'a pas été un de ceux  
qui se sont le moins signalés contre  
la frisure & les perruques des femmes.  
Il raconte même à ce sujet une His-  
toire qui dut faire trembler toutes

---

( a ) Ambr. l. 1 , de Virgin.



DES MODES FRANÇAISES. 239  
les têtes qui en furent instruites (a).  
Dans une lettre à Démétriade , le

---

(a) *Histoire rapportée par S. Jérôme , pour détourner les femmes de friser leurs cheveux.*

Protexta , qui était autrefois une très-dévote & très-vertueuse femme , obéissant au commandement qu'Hymetius , son mari , oncle de la Vierge Eustochie , lui avait fait , changea les habits & les ornemens de sa nièce ; elle lui frisa les cheveux , afin de la mettre à la mode , & lui faire perdre le desir d'exécuter la volonté de sa mère ; mais voilà que tout-à-coup , la nuit suivante , un Esprit s'apparut à elle tandis qu'elle dormait , lequel , avec une voix épouvantable , lui dit ce qui lui arriverait en la menaçant en ces termes :

» Avec quelle audace as-tu préféré l'ordre  
» de ton mari à celui de Jésus-Christ ? As-tu  
» bien osé manier avec tes mains sacrilèges  
» la tête d'une des filles de Dieu , pour la  
» parer & la mettre à la mode ? Saches qu'au  
» moment que je parle , ces mains vont déshé-  
» cher , afin que par les tourmens que tu  
» ressentiras , tu reconnoisses l'énormité du  
» crime que tu as commis ; mais ceci n'est  
» qu'un prélude : apprend que tu mourras

même Saint s'exprime ainsi : » Lors-  
» que vous étiez dans le monde , vous  
» aviez soin d'embellir votre visage  
» avec du vermillon & de la céruse ,  
» de friser vos cheveux , & de vous  
» faire une coëffure en forme de tour  
» avec des cheveux étrangers .... Mais  
» puisque dans votre Baptême vous  
» avez renoncé au monde , à Satan ...  
» gardez inviolablement les promesses

---

» dans cinq mois , & que ton ame sera portée  
» dans les Enfers. Si tu continue à parer Euf-  
» tochie , ou à la faire parer comme les au-  
» tres , ton mari & tous tes enfans mourront  
» encore avant toi «.

Vous sçavez que toutes ces menaces ont été  
exécutées les unes après les autres , & que  
cette malheureuse fut emportée par une mort  
prompte & violente , tandis qu'elle délibé-  
rait de faire pénitence. Voilà de quelle ma-  
nière J. C. se vange des personnes qui violent  
& prophèment les corps des jeunes filles , qui  
font ses temples vivans. *Hieronim. in Epist.  
ad Latam. de Instit. Filia.*

» que vous avez faites dans cette sainte  
» cérémonie « (a).

Paulin , Evêque de Nole , & ami  
de S. Jérôme , s'est empressé , à l'imi-  
tation de son maître , d'inspirer aux  
femmes de l'horreur pour le blanc ,  
le rouge , la frisure & les chevelures  
postiches , élevées en forme de tour ,  
qu'il appelle des bâtimens de che-  
veux (b).

D'après les témoignages des mêmes  
Auteurs , il semblerait que si les per-  
ruques furent chères aux femmes ,  
elles eurent peu de crédit parmi les  
hommes. Tertulien place , il est vrai ,  
parmi les artifices dont les hommes  
se servent pour plaire aux femmes , le

(a) *Quando eras in seculo ea qua erant se-  
culi diligebas : polire faciem purpurisso & ce-  
russa ora depingere , ornare crinem & alienis  
capillis turritum verticem struere.* Hieronim.  
Epist. ad Demetriad. de Servand. Virgin.

(b) Paulin. Epitalam. in Julian. & Jam.

soin qu'ils ont de bien arrondir , de bien peigner , & même de teindre leurs cheveux , mais il ne parle point des perruques.

» Il ne faut pas s'imaginer , dit  
 » S. Jérôme , qu'il n'y ait eu que les  
 » personnes fières & arrogantes , à  
 » cause de leurs richesses , qui ayent  
 » été condamnées aux flammes éternelles. Ceux-là périront aussi , qui  
 » se glorifient de leur noblesse , qui  
 » tirent vanité de leurs emplois , qui  
 » sont orgueilleux , qui se vantent de  
 » leur force , enfin ceux qui , par une  
 » passion & une folie qui ne convient  
 » qu'aux femmes , laissent croître leurs  
 » cheveux , s'arrachent le poil , se  
 » blanchissent la peau , & consultent  
 » souvent le miroir pour se peigner &  
 » s'embellir « (a).

Nous lisons dans les Actes de Saint Tiburce , que cet illustre Martyr ré-

---

(a) Hieronim. in. c. 1 , Sophon.

DES MODES FRANÇAISES. 243  
cusa un témoin nommé Torquatus ,  
uniquement parce qu'il avait soin de  
nourrir ses cheveux , qu'il était tou-  
jours entre les mains d'un Barbier , &  
marchait d'une manière molle & ef-  
féminée . . . ( *a* ).

Tout ceci prouve assez la coquet-  
terie des hommes , mais on ne voit  
pas qu'elle les eût engagés à se parer  
avec des chevelures artificielles. La  
perruque d'un certain particulier , dont  
parle *S. Astère* , prouve seulement que  
cet ornement servait pour les dégui-  
semens. En effet, dans le tableau que  
ce Prélat nous a laissé sur les folies  
qui se faisaient le premier jour de  
l'an , il a placé un homme qui prend  
une robe traînante , une ceinture ,  
des souliers , & une perruque de  
femme ( *b* ).

Ce ne fut qu'à la faveur de la cal-

---

( *a* ) Annal. Baron. ad ann. 286. n. 17.

( *b* ) After. Homil. in festum Kalend.

vitie que quelques têtes perpétuèrent l'usage des chevelures postiches. L'Épigramme de *Festus Avienus*, sur un accident arrivé à la perruque d'un Cavalier chauve, un jour que le vent souffloit très-fort, en est une preuve assurée (a).

Ce que *S. Maxime*, Evêque de Thurin, mort vers l'an 460, raconte des superstitions de son temps, semblerait aussi indiquer que la Religion Payenne avait pris les chevelures postiches sous sa protection. » Si de la » maison, dit ce Prélat, vous passez » jusque dans les champs, vous y trou- » verez des autels de bois, des sta- » tues de pierre. Si vous vous y trans-

(a) *Calvus eques capiti solitus religare capillos*  
*Atque alias nitido vertice ferre comas*  
*Hujus ab adverso boreæ spiramina præstant*  
*Ridiculum populo conspiciente capus.*  
*Nam mox dejecto nituit frons nuda galero*  
*Discolor apposita quæ fuit ante comâ.*

» portez de grand marin , & que vous  
 » y trouviez le payfan plein de vin ,  
 » vous devez en conclure que c'est un  
 » des serviteurs de Diane , ou un  
 » homme adonné aux arruspices. Ceux  
 » qui sont dévoués au culte de cette  
 » Déesse s'enivrent par précaution , afin  
 » qu'ils ne sentent pas les coups qu'ils  
 » se donnent. Un dévot à Diane , a  
 » la chevelure courte , hérissée & com-  
 » posée de cheveux faux , la poitrine  
 » nue , les cuisses à moitié décou-  
 » vertes. Il est préparé au combat  
 » comme un Gladiateur , & porte un  
 » instrument de fer en sa main , pour  
 » se déchirer à force de coups « .

Ces paroles sont en quelque sorte  
 le dernier monument qui nous reste  
 sur l'usage des chevelures artificielles ,  
 & c'était à cette époque que je comp-  
 tais terminer mes recherches sur les  
 perruques des Anciens , mais quel-  
 ques matériaux , que j'ai découverts ,  
 m'ont décidé à prolonger mon tra-

vail jusqu'au retour des perruques sur la tête des Français.

Le goût pour les cheveux étrangers se renouvela dans le douzième siècle. La manie des longues chevelures, qui s'empara alors de presque toutes les têtes, fut cause de cette révolution.

» Anciennement , dit Zonare ,  
Moine Grec , mort au commen-  
cement du douzième siècle , » les  
» hommes ne donnaient point tous  
» leurs soins comme ils font aujour-  
» d'hui , à laisser croître leurs che-  
» veux , à les boucler , à les faire  
» descendre jusqu'à la ceinture , ainsi  
» que les femmes le pratiquent. Non-  
» seulement les hommes ne se cou-  
» pent plus maintenant les cheveux ,  
» mais ne pouvant souffrir que le  
» ciseau passe sur leurs têtes , ils cher-  
» chent avec passion , avec emporte-  
» ment tous les secrets imaginables  
» pour se procurer de longues cheve-



» lures , des chevelures flottantes. Les  
 » uns les frisent avec le fer , les autres  
 » les teignent pour les faire devenir  
 » d'un blond doré , les autres les trem-  
 » pent dans l'eau , les tiennent éten-  
 » dues , ensuite il les font sécher au  
 » soleil afin de leur faire perdre leur  
 » noirceur naturelle. Il y en a qui se  
 » font raser la tête pour prendre des  
 » perruques , & ces excès sont pres-  
 » que universels « ( a ).

Balzamon , Auteur du même siècle , s'exprime plus succinctement que le Moine Zonare , mais il parle comme lui de ceux qui de son tems bouclaient leurs cheveux , les entortillaient , les faisaient teindre , les rempaient dans l'eau , qui , en quelque manière que ce fût , essayaient de les faire bouffer & de les rendre plus beaux , ou qui en ajoutaient d'étrangers.

---

( a ) *Qui ementitam cesariem , nativo ac ingenito crine ab raso induunt.* Zonar. in can. 96 , Trullan.

*Yves de Chartres* nous apprend que; dans le même siècle , la mode des perruques s'introduisit en France. « Les  
» hommes , dit cet Auteur , sont  
» habillés d'une manière impudique,  
» lorsqu'ils portent de longues & de  
» fausses chevelures , qu'ils affectent  
» de se vêtir comme les femmes , &  
» qu'ils chaussent des souliers d'une  
» longueur extraordinaire. Les fem-  
» mes , de leur côté , sont habillées  
» d'une manière impudique lorsqu'el-  
» les se fardent le visage , qu'elles  
» ont des habits semblables à ceux  
» des hommes , & qu'elles portent  
» des cheveux qui ne leur sont pas  
» naturels . . . Cet habit est un dégui-  
» sement dans l'un & l'autre sexe , il  
» est indigne de la société des Nôces  
» saintes de l'Eglise . . . Les Evêques ,  
» les Prêtres , les Prédicateurs ne  
» doivent point tolérer de pareils dé-  
» sordres : au contraire, ils sont obli-  
» gés de les reprendre publiquement ,

» de crainte qu'on ne dise d'eux qu'ils  
 » sont des chiens muets qui ne sçau-  
 » raient aboyer «.

Les révolutions arrivées aux cheveux des Français empêchèrent les per-  
 ruques de se perpétuer sur la tête  
 des hommes ; mais elles conservè-  
 rent toujours leur empire sur celle  
 des femmes. *Alexandre de Halès*, &  
*Bernardin de Sienne*, qui tous deux  
 ont examiné, le premier, dans le  
 treizième, le second dans le quinzième  
 siècle, si c'est un péché mortel  
 ou vénial de mettre du fard, & de  
 se parer avec des cheveux étrangers,  
 accusent les femmes de donner dans  
 de pareils excès.

Je le répète, l'usage des cheveux  
 postiches a été dans tous les tems plus  
 universellement reçu parmi les fem-  
 mes que parmi les hommes. Il était  
 réservé au siècle dernier d'introduire  
 la mode contraire. Il paraît même que  
 les femmes ont rarement porté des

perruques entières. Chez presque toutes les nations , elles se sont contentées d'associer à leurs cheveux naturels, des cheveux étrangers. Cette mode régnaît à Londres dans le quinzième siècle. Le seizième la vit régner en France , & ce sera par cette dernière remarque que je terminerai mes recherches sur l'antiquité des perruques.



## ARTICLE II.

*HISTOIRE des Perruques..*

**L**A tradition fixe à l'année 1629 le retour ou plutôt l'établissement des perruques sur la tête des Français. Avant ce tems, une perruque était le synonyme d'une longue chevelure. A lepuis cette époque, ce mot signifia une espèce de bonnet garni de cheveux.

Selon M. Thiers, les courtisans, les rousseaux, les teigneux furent les premiers qui portèrent une perruque. Selon lui, les courtisans adoptèrent et ajustement par délicatesse, les rousseaux par vanité, les teigneux par nécessité, & parce que souvent ces derniers ne tenaient pas leurs perruques bien propres, on donna le nom de teignasses aux perruques mal-propres.

pres , mal peignées , nom qui leur est resté jusqu'à ce jour.

Le même Auteur ajoute que ceux qui avaient la tête chauve , ou naturellement , ou par cet accident que les Florentins appellent *lo male delle bulle* , & les Génois *lo male delle favelle* , se hasardèrent aussi de prendre une perruque. Il en décore ensuite la tête des Musiciens , des Maîtres à danser , des Comédiens , & finit par en donner aux Laquais.

Ce coup d'œil , sur l'introduction des perruques en France , ne présente pas un tableau bien gracieux , mais on aurait tort de s'y arrêter. M. Thiers avait entrepris de décrier cet ornement de la tête de nos ayeux ; il n'est point étonnant que pour le peindre il ait employé les couleurs les plus noires. Pour moi , absolument impartial , je me contenterai de remarquer que vraisemblablement les perruques doivent leur consistance à la

DES MÔDES FRANÇAISES. 253  
passion qui se manifesta en France  
pour les longues chevelures.

↳ Lorsque Louis XIII monta sur le trône , la mode voulait que les hommes portaient des cheveux courts ; un Roi , ami des cheveux longs fit changer de goût à la nation : en peu de temps , presque toutes les têtes furent chevelues. Impatiens d'être à la mode , plusieurs Seigneurs s'avisèrent de joindre à leurs cheveux des cheveux étrangers ; la méthode parut commode , elle fut adoptée. Telle est la véritable origine des perruques en France.

Deux choses donnèrent beaucoup de vogue à cette invention ; quiconque désirait avoir une tête galamment arrangée , devait séparer ses cheveux sur le sommet de la tête , les coucher des deux côtés , & les faire descendre au-dessous des oreilles. Il fallait en outre avoir sur le derrière de la tête une espèce de queue flottante , que

l'on ramenait par devant , tantôt sur l'épaule droite , tantôt sur l'épaule gauche ; c'est ce qu'on nommait une coëffure à la comete. Cette queue acquit insensiblement de la longueur , & força ses partisans à recourir aux cheveux artificiels : ce fut le second pas que firent les perruques sur les têtes Françaises.

Louis XIII avait à peine trente ans lorsqu'il eut la douleur de voir périr presque entièrement sa belle chevelure : le peu de cheveux qu'il conserva annonçaient même une vieillesse précoce & avancée. Il imputait , en plaisantant , cet accident aux longues & fastidieuses harangues qu'il avait entendues pendant sa jeunesse , mais il chercha sérieusement à le réparer. Les perruques lui offrirent leurs services ; il les accepta , & cette action acheva d'assurer le triomphe des chevelures postiches.

Pour exprimer avec quelle rapidité



cette mode s'introduisit en France, j'observerai seulement que dès l'année 1634, Louis XIII permit à son premier Barbier d'établir quarante-huit places de Perruquiers Etruvistes suivant la Cour. Ces quarante-huit Maîtres se dispersèrent dans la Capitale, & furent contraints de prendre chez eux un grand nombre d'Ouvriers, afin de satisfaire les desirs du Public. Ils envoyèrent même des Elèves dans les Provinces, où ils furent favorablement accueillis. La nouvelle mode avait alors tant de charmes que tout le monde s'empressait de l'adopter, & les Perruquiers devinrent des hommes importants, des hommes nécessaires.

Ne vous imaginez pas cependant que dans leur origine les perruques fussent aussi élégantes, aussi parfaites qu'à présent. Chaque découverte est susceptible d'accroissement : c'est au tems à perfectionner les inventions,

Les premières perruques , si toutefois on peut leur donner ce nom , n'étaient , comme on les apprêtait alors , que de simples coins , appliqués des deux côtés de la tête , & qui se trouvaient confondus avec les cheveux naturels. Par la suite on plaça une queue ou troisième coin sur le derrière de la tête : ces trois coins formèrent un tour , & ces tours produisirent les perruques.

Le Français aime la nouveauté , c'est pourquoi je me dispenserai de remarquer avec quel enthousiasme il reçut les nouvelles perruques. Déjà les cheveux naturels paraissent superflus : la manie des cheveux postiches trouble toutes les têtes , elles sont rondues.

S'il était possible de remettre sous les yeux de mes Lecteurs un modèle de ces anciennes perruques , ils seraient certainement étonnés qu'elles aient pu mériter de pareils sacrifices.

Quelques cheveux longs & plats , passés un à un par le moyen d'une éguille à travers un léger calpin , tel était l'objet des complaisances des petits maîtres du siècle dernier : voilà , dans les premiers tems , ce que l'on nommait une perruque entière. Ce nom même ne leur convenait guère , puisque le calpin , qui soutenait les cheveux , était attaché aux bords d'une espèce de petit bonnet noir , qui formait une calotte , & achevait de couvrir le reste de la tête.

Quoiqu'il en soit , cette mode mérita les suffrages de nos ancêtres , & rétablit , parmi les Laïcs , l'usage des calottes. Au commencement , on porta des calottes très-larges & de diverses couleurs. Les gens de Cour en mirent de velours , de rafferfas , de fatin , & autres étoffes précieuses : les calottes de peau n'étaient pas encore usitées.

Je ne sçais de quelle espèce était celle dont se servait le Président de la Commission , qui jugea Urbain Grandier , mais les chroniques d'alors portent qu'un des Diables de Loudun promit publiquement qu'il l'enleverait de dessus la tête de M. le Président , & la tiendrait suspendue en l'air pendant un *miserere*.

Au jour indiqué , à la brune , le complaisant Président se mit à l'écart, dans un fauteuil , sous une ouverture pratiquée à la voûte. Le prodige allait s'opérer , lorsque quelques incrédules s'avisèrent de monter sur la voûte : un homme , armé d'un fil & d'un hameçon , était chargé de jouer le rôle du Diable : honteux de se voir observer de si près , il n'eut pas la hardiesse de s'acquitter de sa commission. Le Diable manqua de parole.

Cette historiette nous apprend que ce Président n'avait pas encore mis

DES MODES FRANÇAISES. 259  
sa tête à la mode. En effet, s'il eût porté perruque , il n'aurait pas été aussi facile d'enlever sa calotte , puisque l'une & l'autre auraient été réunies. Cette union des perruques & des calottes fut très-favorable à ces dernières , elles se perpétuèrent sur les têtes ; & à la Cour même , ce ne fut plus l'usage d'ôter sa calotte devant ses supérieurs.

Cette mode Française fit naître à Rome un singulier incident. M. de Maupas Dutour , étant Evêque du Puy , fut député de la part des Religieuses de la Visitation , pour solliciter à Rome la canonisation de leur Bienheureux Instituteur. L'Evêque du Puy avait composé la vie du nouveau Saint , & à la première page il s'était fait représenter à genoux offrant son livre au Pape. Le Graveur l'avait dessiné avec la calotte en tête suivant l'usage d'alors. Cette calotte , quoiqu'en peinture , causa de

vives alarmes aux Officiers du Pape : peu s'en fallut que la vie du Saint n'en fût la victime. Heureusement l'Auteur leur proposa de faire des informations : il en résulta qu'effectivement ce n'était plus la coutume en France d'ôter sa calotte en présence de ses supérieurs , & les Officiers de sa Sainteté s'apaisèrent.

Si les calottes sçurent se procurer certaines prérogatives , les perruques s'efforcèrent aussi de se concilier les bonnes grâces de leurs amis. Les cheveux commencèrent à prendre une forme plus élégante , ils furent frisés , & les têtes à perruques se multiplièrent. Le nombre des Ouvriers augmenta prodigieusement : ils finirent , & Louis XIV , qui avait besoin d'argent , les prit sous sa protection. Ce Prince , en 1668 , supprima les quarante-huit privilèges accordés par Louis XIII , & créa deux cens places de Barbiers - Perruquiers.

Etuvistas pour la Ville & les Faux-bourgs de Paris.

Cet établissement éprouva des obstacles qu'on n'avait pas prévus. Les anciens Barbiers de la Capitale s'opposèrent à la réception des nouveaux, & l'on vit s'élever une contestation très-sérieuse pour sçavoir à qui appartiendrait le droit d'abattre la barbe & de remettre des cheveux.

Anciennement les fonctions des Barbiers ne se bornaient pas à manier un peigne, à diriger un rasoir, leur profession alliée, & pour ainsi dire confondue avec celle des Chirurgiens, embrassait plusieurs branches très-intéressantes de l'Hygiène : elle leur donnait le droit de tenir des bains & des étuves : ils pouvaient appliquer des cautères, & donner leurs soins aux plaies, aux ulcères. On les nommait des Mires ou Barbiers.

La crédulité , le besoin , l'ignorance même du peuple rendaient ces Mires des hommes importants , quelquefois utiles & toujours nécessaires. Nos Rois avaient près de leur personne un Barbier en titre : cet Officier , auquel a succédé le premier Chirurgien , avait police & juridiction sur tous les Mires & Barbiers du Royaume.

Les grands Seigneurs , à l'imitation des Rois , avaient chez eux un Barbier gagé. Son office participait moins aux fonctions de nos Valets-de-Chambres qu'à celles des Chirurgiens.

La révolution qu'éprouvèrent les sciences & les arts au commencement du seizième siècle , ne fut pas favorable à la routine des Barbiers. Leur crédit diminua ; ils continuèrent cependant à remplir leurs anciennes fonctions ; plusieurs même se livrèrent à l'étude , s'emparèrent de



DES MODES FRANÇAISES. 263  
la lancette , & cessèrent de chauffer  
les éruves.

Les Médecins ou Physiciens, comme on les nommait alors , ayant abandonné toute la partie ministérielle de la Médecine, les Barbiers, instruits s'en emparèrent , & s'incorporèrent avec les Chirurgiens. Ce fut pour lors qu'ils ornèrent leurs sales ou laboratoires avec des vitrages artistement travaillés , & continuèrent d'arborer des enseignes ou bannières , conformément à l'Ordonnance du Roi Jean , de l'an 1352.

D'après cet exposé , il est aisé de se figurer combien la création des nouveaux Barbiers dut être sensible aux anciens. Depuis près de douze siècles , ils étaient en possession de ronder les têtes de leurs compatriotes, de raser leurs mentons : leurs soins , leur assiduité leur avaient mérité la confiance générale. Il y avait de l'injustice à les contraindre de partager

leurs droits avec des ignorans , des Ouvriers. D'ailleurs , le Public était intéressé à ce que le rasoir ne fût remis qu'à des mains instruites , à des mains non suspectes ; avantage dont il avait toujours joui tant qu'il s'était servi des anciens.

De leur côté , les nouveaux Barbiers représentaient à leurs adversaires , que pour des hommes livrés à l'étude , consacrés aux opérations les plus délicates , friser des cheveux , les passer à travers un calpin , les coudre à des calottes , devenaient des occupations trop frivoles , trop mécaniques , & qu'au surplus pour diriger un rasoir avec dextérité il n'était pas nécessaire d'avoir recours à la magie.

C'était ainsi que les deux partis s'efforçaient d'établir leurs prétentions : dans la chaleur de la dispute , ils incidentèrent jusque sur la forme des vitrages , sur la couleur des en-

DES MODES FRANÇAISES. 265  
seignes , & l'éclat de ces querelles  
retentit jusqu'au pied du trône.

Tant de contestations ne furent décidées qu'en 1673. Louis XIV , par un Edit enregistré dans un Lit de justice , créa des Barbiers-Perruquiers dans presque toutes les Villes du Royaume , & fixa les limites qui devaient séparer les anciens Barbiers d'avec les nouveaux. Les premiers furent maintenus dans le droit & la possession d'avoir des vitrages figurés , & d'exposer des bassins ronds & jaunes pour bannière. On n'accorda point de vitrage aux seconds , ils eurent seulement la permission de prendre pour enseigne des bassins blancs & échancrés. Au moyen de ces réglemens la paix fut rétablie.

Une guerre plus grave , plus sérieuse , quoique relative à des per-  
ruques , venait de s'allumer parmi les  
Théologiens. Vous vous figurez peut-être que ces Maîtres en Israël entre-

prireut de critiquer la nouvelle mode? Vous êtes dans l'erreur. La révolution avait été si prompte , si générale , que ces Messieurs n'avaient pas eu le tems d'examiner si elle devait être permise. Avant qu'ils eussent feuilleté leur grimoire , pour sçavoir si l'on pouvait paraître dans les Eglises avec une perruque sur la tête , cette mode fit des progrès si rapides , devint si universelle , que le mal leur sembla sans remède ; ils prirent le sage parti de le tolérer.

Le Clergé de Bourges fut le seul qui tenta de résister à l'irruption des chevelures artificielles en France : il n'osa pas néanmoins proscrire directement les perruques ; il se contenta de renouveler l'excommunication lancée vers l'an 696 par un certain Concile de Constantinople , contre les cheveux frisés par artifice.

Il est hors de doute que le zèle théologique aurait produit de plus  
généreux

DES MODES FRANÇAISES. 265  
généreux efforts , si les abus qui s'é-  
taient glissés dans le sein du Clergé ,  
ne l'avaient contraint de tourner con-  
tre lui-même des armes destinées  
dans des tems plus heureux , à faire  
trembler les profanes mondains.

Trente années s'étaient écoulées  
depuis l'apparition de la première per-  
ruque en France , & nul Ecclésiasti-  
que n'avait été assez audacieux pour  
en placer une sur sa tête. Les zéla-  
teurs lançaient à chaque instant des  
décrets terribles contre les cheveux  
longs des Prêtres , contre leurs ca-  
lottes , contre leurs toupets relevés.  
Il eût été imprudent , dans de pa-  
reilles circonstances , d'adopter les  
chevelures artificielles. Richelieu avait  
à la vérité introduit à la Cour la  
mode des calottes de satin , mais il  
ne s'était point avisé de parer sa tête ,  
presque chauve , avec des cheveux  
étrangers. Mazarin conserva pareille-  
ment le peu de cheveux dont la na-

ture l'avait gratifié. Jamais ces deux fameux Ministres n'eurent recours à l'art pour obtenir des cheveux frisés : leur exemple influait sur les autres Prélats : le Clergé subalterne imitait ses supérieurs , & les chevelures postiches étaient absolument étrangères aux gens d'Eglise.

Cette sage discipline resta sans atteinte jusque vers l'an 1660. Quelques Ecclésiastiques sacrifièrent alors la décence à leur petite vanité : ils s'imaginèrent qu'ils auraient meilleure grace s'ils adoptaient les perruques ; & bientôt les chevelures postiches s'emparèrent de la tête des Abbés. S'il faut ajouter foi aux chroniques de ces tems, un certain Abbé de la Riviere (a) , fut le premier qui osa paraître publiquement avec une perruque. Cette heureuse témérité lui a mérité le titre fastueux de

---

(a) Il est mort Evêque de Langres.

DES MÔDES FRANÇAISES. 267  
Patriarche des Ecclésiastiques emper-  
ruqués.

On conçoit aisément que les Abbés de Cour ; les Abbés à la mode , les Abbés coquets , ne furent pas les derniers imitateurs du Patriarche de la Riviere. L'intérieur de leurs pareils a trop de rapport avec les petits maîtres du monde pour que l'extérieur ne se ressente pas de la ressemblance. Il paraît toutefois qu'ils appréhendèrent les traits de la censure ; du moins les mêmes chroniques nous apprennent que les premières perruques d'Abbé furent courtes , simples & sans frisure.

Malgré leur simplicité , les perruques Ecclésiastiques eurent le don de déplaire aux outrés d'alors : on s'avisa de les regarder comme de vrais bonnets capables de porter atteinte à la disposition des Canons qui interdisent aux Prêtres la faculté de se couvrir la tête lorsqu'ils remplissent les

fonctions du Saint ministère. Ces Canons défendent même aux Laïques, sous peine d'excommunication, les chevelures artificielles; telles étaient cependant les perruques : à tous égards il ne devait point être permis de les introduire sur des têtes consacrées.

Ce qui excitait sur-tout les cris des dévots, c'est qu'au moyen des perruques, la couronne cléricale, ce symbole mystérieux de la dignité du Sacerdoce se trouvait cachée & devenait inutile. Pour appaiser ces clameurs, les Perruquiers fabriquèrent des perruques ouvertes, & laissèrent entrevoir la couronne. Cette tentative eut peu de succès : les partisans des perruques se virent contraints de recourir à d'autres expédiens.

Parurent alors les maladies feintes ou exagérées. La plupart des Ecclésiastiques avouèrent ingénument qu'ils avaient la tête faible, qu'il ne leur était pas possible de la tenir décou-



verte. A les'entendre , on aurait dit qu'il s'était répandu une maladie épidémique sur les Abbés coquets : depuis le plus grand jusqu'au plus petit Clerc , tous avaient des migraines , des rhumathismes , des cathares. Dans de pareilles extrémités , ces Messieurs eurent grand soin de consulter la saluberrime Faculté , qui ne manqua pas d'assigner pour remède unique à tant de maux l'usage des fausses chevelures , & ce fut la mode parmi les gens d'Eglise de porter une perruque par ordonnance du Médecin.

Les antagonistes des chevelures artificielles ne se laissèrent point éblouir par ces vains ménagemens , ressource ordinaire que l'hipocrisie fournit à la vanité : ils se déclarèrent hautement contre la nouvelle invention. Leurs adversaires s'obstinèrent à soutenir la réalité des maux dont ils se plaignaient. Insensiblement la querelle s'engagea , & l'on vit renaître , à

propos des perruques , dans un siècle éclairé , les mêmes scènes dont le douzième & le seizième avaient été témoins relativement aux longues chevelures & aux mentons barbus.

Ce fut dans le Diocèse d'Agen que commencèrent les premières hostilités. » Nous faisons défenses , portent » les Statuts synodaux de ce Diocèse , » depuis 1665 jusqu'en 1673 , à tous » Prêtres *de dire la Messe* , & à tous » Diacres & Sous-Diacres *de la servir* » avec *la perruque* & la calotte , *la-* » *quelle* ils ôteront avant que de sortir » de *la Sacristie* «.

Cette ordonnance , qui avait causé avant qu'elle parût les alarmes les plus vives , éprouva une censure presque universelle , & déplut aux deux partis. Les dévots la frondèrent ouvertement : ils prétendirent qu'elle était plus dangereuse qu'utile. Défendre , disaient-ils , l'usage des perruques dans certaines circonstances ,

c'est tacitement le tolérer dans d'autres , c'est devenir le partisan , le promoteur des abus.

Les gens moins rigoureux se contentèrent d'observer que l'ordonnance était inconséquente , qu'il n'y avait pas plus de raison d'interdire la perruque dans les deux cas qu'elle annonçait que dans une foule d'autres dont elle ne parlait pas , tels que l'Evangile , le Canon de la Messe , la Communion , les Bénédictions . . . Ils opinèrent à ce qu'elle fût réformée.

Les Grammairiens se mirent aussi sur les rangs , & taxèrent d'ignorance le rédacteur de l'Ordonnance : ils lui demandèrent si le pronom *laquelle* , dont il s'était servi , se rapportait à la calotte ou à la perruque , ou s'il les comprenait toutes deux ?

Enfin les gens économes & compatisans blâmèrent très-fort l'Evêque d'Agen de ce qu'il n'avait pas pourvu

à la sûreté des perruques ; les déposer dans une Sacristie , c'était les abandonner à la discrétion de leurs plus cruels ennemis.

Malgré ces épigrammes , ces commentaires , ces faillies , l'Ordonnance fut strictement exécutée , & les autres Diocèses ne tardèrent pas à se ressentir de la fermentation qu'elle excitait. Le promoteur de l'Officialité de Tours , apprend qu'un jeune Chanoine de la Province , a mis sa tête à la mode , qu'il a quitté ses cheveux roux pour en prendre d'une couleur moins désagréable : il le cite aussi-tôt devant l'Official. Le Chanoine met tout en usage pour défendre sa chère perruque : efforts superflus ! Sentence intervient , qui le condamne à faire le sacrifice de son Canoniat ou à reprendre sa chevelure rousse.

M. Thiers assure que le jeune perruquet préféra le premier sacrifice au second : il y a lieu de croire que ce

DES MODES FRANÇAISES. 273  
parti ne plut pas à tous les Ecclésiastiques emperruqués. Il eurent donc recours , pour affermir les chevelures postiches sur leurs têtes , à un nouvel expédient. Ils avouèrent que réellement ce nouveau genre de coëffure ne leur était pas permis , que l'ordonnance d'un Médecin n'était pas suffisante pour les mettre à l'abri des censures ecclésiastiques ; mais ils prétendirent que ce n'était pas une raison pour leur interdire absolument un ajustement que leurs infirmités rendaient nécessaire : qu'on pouvait les dispenser des Canons , & que les Evêques avaient ce pouvoir.

Quelques Prélats se prêtèrent effectivement à cette petite supercherie ; mais quelques-uns d'entre eux surchargèrent leurs dispenses de conditions si rigoureuses , qu'on n'osa plus en demander. L'Evêque de Grenoble entre autres voulait que les perruques ne fussent ni annelées ni

frisées , qu'elles eussent une couronne , qu'elles fussent plus courtes que les oreilles , & qu'on les quittât dès que les infirmités , qui forçaient à la prendre , n'existaient plus.

Une dispense si rigoureuse ne cadrerait guère avec la petite vanité des Abbés coquets. D'ailleurs ces dispenses Episcopales n'avaient de valeur que dans le district de celui qui les accordait. Ces inconvéniens décidèrent quelques amis des perruques à mettre leurs têtes sous la protection du Pape ou de ses délégués. J'ai transcrit , à la suite de cette Histoire , une dispense accordée en 1668 par le Cardinal de Vendôme , à M. Balesdens , Membre de l'Académie Française. Ce Cardinal , que Clément IX n'avait pas certainement nommé en France son Légat *a latere* , pour nuire ou contribuer à l'établissement des perruques , daigna s'intéresser à celle de l'Académicien ; il enjoignit à tout

Prêtre séculier ou régulier de lui faire un accueil favorable par-tout où elle se présenterait , pourvu toutefois qu'elle fût modeste & avec une tonsure.

A la faveur de ces querelles Sacerdotales , les perruques des Laïques acquéraient de jour en jour un nouveau lustre , un nouvel éclat. Un particulier , nommé *Quentin* , inventa l'art de tresser les cheveux , de coudre ces tresses sur une coëffe légère , & d'en former des chevelures entières. Cette découverte fut récompensée par un privilège exclusif , & les têtes laïcales prirent une forme nouvelle : peu à peu on vit disparaître les calottes , & cet ornement devint encore une fois un ajustement particulier aux Prêtres.

Les perruques entières , ou comme on les nommait alors les perruques passées & au métier , acquirent en peu de tems une si grande réputation ,

qu'en 1682 les Perruquiers établis à Paris achetèrent le privilège de Quentin , moyennant la somme de trente mille francs. Moins prudents que ce particulier , ils eurent la facilité de communiquer l'art de tresser les cheveux , & cette invention , qui aurait pu produire en France une branche de commerce très-considérable si elle se fût concentrée , se répandit dans les Provinces , & passa presque aussitôt chez l'Etranger , qui commençait à prendre du goût pour les chevelures postiches des Français.

Un accident arrivé à Rome semble néanmoins indiquer qu'au tems dont nous parlons , les perruques étaient peu connues dans cette contrée , ou que leur destinée n'était pas si heureuse qu'en France. En effet , M. Dopeville , chargé à Rome des affaires du Roi , avait la tête couverte d'une perruque ; elle était même à l'an-



cienne mode , c'est-à-dire accompagnée d'une calotte ; cette perruque effaroucha les Officiers du Pape : ils gardèrent cependant un silence profond jusqu'à ce que l'Envoyé se présenta pour être admis à l'audience du Pontife Romain : alors ils le sommèrent de quitter sa perruque , attendu , disaient-ils , que nul mortel n'avait droit de paraître la tête couverte devant leur maître. Cette ridicule sommation surprit M. Døppeville sans le déconcerter. Il voulut d'abord s'expliquer ; mais voyant qu'il parlait à des gens ombrageux , il ôte brusquement sa perruque , puis leur présentant sa tête partie chauve , partie tondue : » Eh bien , leur dit-il , » voulez maintenant m'introduire devant Sa Sainteté ? ». Les Officiers , interdits , n'osèrent encore se rendre ; ils firent part à leur maître de ce qui venait de se passer ; & le

Saint Père consentit enfin que l'Ambassadeur se présentât devant lui sans quitter sa perruque.

Il n'en était pas de même en Allemagne, en Angleterre, &c. Les habitans de ces contrées firent la cour aux perruques, & leur permirent de couvrir la tête même en présence des Rois. L'incident, arrivé à Rome, prêta seulement de nouvelles armes aux dévots pour molester la tête de leurs confrères emperruqués. « S'il » n'est pas permis, disaient les premiers, à un Laïque dépositaire de » la Majesté Royale, d'approcher du » Pape avec une fausse chevelure, à » combien plus forte raison un Prêtre » doit-il éviter de se couvrir d'un » pareil ajustement lorsqu'il se dispose à pénétrer dans le Sanctuaire » du Roi des Rois . . . . ».

L'argument était frappant, il ranima les esprits, & la guerre pour les perruques Ecclésiastiques devint

plus furieuse qu'auparavant. Enhardis par quelques succès , les Prêtres em-perruqués levèrent l'étendard de la révolte , & résistèrent ouvertement aux efforts des zélés. Un Chanoine de Soissons , en 1679 , est nommé suivant son rang pour célébrer l'Office divin ; il entreprend d'aller à l'Autel avec une perruque. Cette entreprise excite dans le Chapitre une rumeur générale ; une délibération est produite , & le Chanoine y lit sa condamnation. Peu effrayé d'un coup si imprévu , il se transporte dans la Capitale , s'adresse au Parlement , lui recommande sa chevelure postiche , & obtient un arrêt conforme à ses desirs.

La nouvelle de cette démarche ne fut pas long-tems ignorée du Chapitre de Soissons , qui se mit en devoir de rendre inutiles les efforts du Chanoine perruquet. Déjà les deux partis avaient choisi des conseils , des

défenseurs , lorsque l'Archevêque de Rheims , voulant prévenir une scène si scandaleuse , proposa sa médiation. Soit condescendance , soit défaut de capacité , le Prélat fit un règlement non moins singulier que la contestation elle-même. Il se contenta de défendre aux perruques d'approcher du principal Autel de l'Eglise Cathédrale , sauf à elles à se dédommager de cette interdiction en fréquentant les autres Autels.

L'Archevêque d'Aix traitait plus rigoureusement les chevelures postiches : il ne leur permettrait de paraître sur les têtes Sacerdotales qu'à la charge d'être modestes , avec couronne , & de la couleur naturelle des cheveux de ceux qui devaient les porter. Il voulait qu'elles fussent si courtes que les oreilles restassent découvertes : il ne leur accordait même cette permission que sur le témoignage de

DES MODES FRANÇAISES. 281  
Médecins instruits , & pour les plus  
urgentes infirmités.

Les Pères de l'Oratoire portèrent encore plus loin que l'Archevêque d'Aix leur antipathie pour les perruques. Quelques Confrères s'étant imaginés en 1685 qu'une belle chevelure leur donnerait beaucoup de relief , & qu'elle leur était nécessaire pour paraître avec plus de dignité , s'avisèrent d'introduire l'usage des fausses chevelures dans le sein de la Congrégation. A peine cette nouvelle est parvenue au Général , que de même que s'il se fût agi du renversement total de l'Ordre , il assemble à la hâte son Conseil , marche aux opinions , & défend par provision cette parure mondaine. Quelques mois après , l'Assemblée générale statua définitivement sur cet important sujet. Elle mit au jour un décret terrible contre quiconque oserait à l'avenir

se déclarer partisan des perruques ; & le Révérend Père Général renonça pour toujours au droit de dispenser du nouveau decret pour quelque motif que ce fût.

Le très-Révérend Père ne viola point sa promesse , mais il se trouva des rebelles qui refusèrent de se soumettre à la pieuse décision de l'Assemblée , ils aimèrent mieux abandonner la Congrégation que de renoncer à leur perruque.

Ce qui se passa dans la Cathédrale de Beauvais , le Dimanche 25 Novembre 1685 , n'est pas moins remarquable. Un Chanoine avait été inscrit sur le tablet pour Officier, pendant le cours de la semaine : en conséquence , il se rend au jour indiqué dans le revestiaire , & se couvre des habits qui lui sont destinés : malheureusement pour lui ses Confrères se ressouviennent qu'il a la tête surchargée d'une perruque ; ce

lorsqu'envenimé par leur zèle, ils se sentent en devoir d'empêcher le Chanoine de remplir les fonctions de son ministère : un autre Ecclésiastique est nommé pour le remplacer ; mais comme le porteur de perruque refuse de remettre les ornemens dont il est revêtu, celui-ci en prend d'autres, & la Procession commence.

L'insulte était grave : l'homme à la fausse chevelure crut qu'il était de son honneur de réprimer l'audace de ses Confrères ; il envoie chercher deux Notaires, leur rend un compte exact de ce qui vient de se passer, expose entre leurs mains la trop malheureuse perruque, demande acte de plainte & du dépôt, ce qui lui est octroyé. Comme la chappe lui devenait inutile, il quitte cet ornement, prend une chasuble & se dispose à marcher vers l'Autel.

Cependant la Procession s'achève, le Doyen, assisté du Promoteur,

s'oppose de nouveau à ce que le Chanoine , inscrit sur le tablet , remplisse les fonctions de son ministère. En vain celui-ci lui représente que le motif de son opposition n'existe plus , qu'il a déposé sa perruque entre les mains des Notaires : en vain ceux-ci font l'exhibition de cette perruque : l'inflexible Doyen ne se rend pas. Le Chanoine , de son côté , persiste à refuser les ornemens dont il est revêtu. On en prend d'autres. Voilà donc deux Prêtres , en aubes , en étole , en chasuble , tous deux marchent à l'Autel , précédés des mêmes Diacres & Soudiacres ; mais le zélé Doyen avait tout prévu. Un Bédeau , assisté d'un Marguillier laïc , gardait la porte du Revestiaire : au premier signal du Doyen , ils se joignirent à lui , laissèrent passer le Chanoine portant cheveux ; l'autre , obligé de céder , se vit réduit encore une fois à verbaliser.



DES MODES FRANÇAISES. 285  
et dans la Sacristie avec sa perruque  
et ses Notaires.

De pareils excès seraient avec raison rangés dans la classe des faits incroyables , s'ils n'étaient attestés par les Auteurs contemporains. Les mêmes Auteurs nous apprennent , que par malheur pour les ennemis des chevelures postiches , la réclamation n'était pas générale. Distrait par la révocation de l'Edit de Nantes , occupé à discuter le droit de Régale , à fixer les limites des deux Puissances , à juger la doctrine de Jansenius , à revendiquer certains droits que la Cour de Rome avait usurpés , le Clergé de France n'était pas en état de songer à des perruques. Quelques Prélats avaient même jugé à propos de suivre la nouvelle mode : plusieurs Chapitres , entre autres ceux de Rheims & de Soissons , qui avaient d'abord élevé la voix contre l'abus , finirent par le

tolérer. Les Oratoriens eux-mêmes ; quoique très-scrupuleux sur cet article , souffraient avec patience que leurs Pensionnaires , leurs Séminaristes adoptassent les nouvelles chevelures. Avec le tems , il se forma trois partis : le premier jura une haine implacable aux perruques : le second devint leur ami , leur protecteur : le troisième était composé de ceux qu'on nommait les complaisans.

Le Chapitre de Boulogne se rangea au nombre des premiers , & le Palais retentit , pour la seconde fois , des clameurs que jettèrent les Chanoines emperruqués. Pour diriger avec plus de sûreté ses coups , il consulta le Chapitre de Beauvais , qui avait autrefois vu naître de pareils scandales , mais il ne voulut point se relâcher de ses droits , & les chevelures artificielles eurent la gloire de recevoir les honneurs du triomphe. Les Chanoines de Laon se soulevèrent

pareillement à l'aspect de la première perruque qui parut dans leur Chœur. Plusieurs étaient d'avis que le Chapitre fît un coup d'éclat , & qu'on obligeât le porteur de perruque à se retirer ; les plus sages vinrent à bout de suspendre la ferveur de leurs Confrères pendant le cours de l'Office divin. De retour dans la Sacristie , ils supplièrent très-instamment le Chanoine , dont la fausse chevelure leur causait de si grandes alarmes , de les faire cesser en quittant sa perruque , ou en se dispensant de paraître au milieu d'eux.

L'Abbé de Sainte Geneviève se signala de même contre les partisans des chevelures artificielles. Un de ses Religieux le supplia très-instamment de lui permettre de recourir à cet ajustement pour cacher sa calvitie , & le délivrer de certaines infirmités dont il était la victime : cette supplique , quoique très-attendrissante ,

ne put le fléchir , le Génovésain éprouva un refus.

Les Evêques de Toul , de Laval , &c , augmentèrent encore le nombre des ennemis des perruques. A peine ce dernier était nommé à l'Archevêché d'Albi , qu'avant même de prendre possession , il jugea convenable , en qualité de Grand Vicaire de tourmenter les têtes de ses futurs sujets ; il leur déclara que les chevelures poissées avaient le don de lui déplaire , & leur conseilla , en véritable ami , de les abandonner , s'ils ne voulaient pas s'attirer les foudres de son indignation.

Mais , je le répète , le nombre de ces antagonistes diminuait tous les jours. La plupart des Chapitres , à l'imitation de leurs Prélats , s'étaient accoutumés à voir des perruques : les Sémi-Prébendés , les Chapelains , les Chantres suivirent les traces des Chanoines : les Curés , qui se piquent de propreté



propriété soit à la Ville soit dans les Campagnes , n'en firent pas moins , ensuite les Vicaires & les Habités des Paroisses. Quelques réguliers se mirent aussi de la partie : les Moines mêmes , oui les Religieux & les Moines tentèrent l'aventure , & l'on vit non-seulement les Jésuites mais encore des Cordeliers , des Augustins avec des perruques , ou au moins avec de faux tours , de faux toupets.

Ce fut aussi vers ce même tems que les Ecclésiastiques se dégoûtèrent des perruques à calotte , & prirent des perruques passées au métier ; elles étaient courtes & sans frisure , ce qui les fit appeler des perruques d'Abbé , nom qu'elles ont toujours conservé. Plusieurs Prêtres portèrent la licence jusqu'à faire fabriquer de fausses couronnes , de fausses tonsures , entreprise que M. Thiers n'a pas manqué de critiquer. » Les Ecclésiastiques , » dit cet Auteur , ayant bien jugé que

» les perruques , qui n'ont point de  
» couronne , étaient justement réprou-  
» vées , ont crû qu'ils seraient à cou-  
» vert de la censure des Conciles , des  
» Théologiens & des Canonistes , s'ils  
» en portaient qui eussent au moins  
» de fausses couronnes :. pour cela ils  
» se sont avisés d'en avoir qui eussent  
» des couronnes de couleur de chair,  
» faites ou de peau de cochon , ani-  
» mal immonde & rejeté dans les  
» anciens sacrifices , ou de cuir , de  
» parchemin , de satin blanc , ou de  
» quelque autre étoffe semblable «.

Les progrès que faisaient à chaque instant les perruques des Laïques fa-  
vorisaient ces excès du Clergé. Les  
gens du monde s'étaient imaginés  
que rien n'était plus convenable à la  
beauté du corps & à la dignité de  
l'homme qu'une longue , qu'une vaste  
chevelure. Frappés de cette fausse  
opinion , ils engagèrent les Perru-  
quiers à n'épargner ni le nombre ni

la longueur des cheveux : ceux-ci ne furent que trop obéissans : ils fabriquèrent des perruques si longues , si amples qu'elles couvraient presque la moitié du corps.

Ces grandes chevelures , assez semblables à la crinière d'un lion , eurent l'avantage de plaire à Louis XIV , qui leur donna beaucoup de crédit ; plusieurs Dames s'avisèrent même d'en porter , & l'on ne manqua pas d'en décorer la tête, des enfans. Rien de si singulier que les portraits des personnes qui existaient alors : depuis le vieillard le plus décrépité jusqu'à l'enfant à la mamelle, tous ont de longues chevelures , tous sont emperruqués.

Pendant quelques années ce fut la mode de porter des perruques blondes ; parurent ensuite les noires , puis les blanches ou poudrées. La frisure varia également : le roupet fut partagé & laissa entrevoir le sommet de

la tête , on boucla les cheveux , on les figura en rosettes , en marons.

Les Ecclésiastiques damoiseaux ne purent être témoins de ces changemens sans envier le prétendu bonheur des Laïques : les Abbés de Cour trouvèrent leurs petites perruques affreuses , ils s'empresèrent de les congédier. La contagion ne tarda pas à se répandre ; elle pénétra jusque dans le Chapitre de la Cathédrale de Paris. Quelques Chanoines commandèrent à leur Perruquier d'employer à l'avenir des cheveux plus longs lorsqu'ils travailleraient pour eux : ils eurent soin de renouveler cet ordre à chaque mutation de perruque : bientôt ils se trouvèrent à la mode , & l'on fut tout surpris de les voir paraître au Chœur avec de longues chevelures , sans que ce changement eût été sensible. Les anciens Chanoines , le grand Chantre à leur tête , murmurèrent contre cette espèce de



DES MODES FRANÇAISES. 293  
supercherie. Leurs plaintes furent si  
vives que le Doyen , pour les faire  
cesser , se crut obligé de convoquer  
un Chapitre. L'Assemblée fut très-  
tumultueuse , cependant la victoire  
resta aux anciens , & par une déli-  
bération du 19 Août 1689 , il fut  
défendu à tout Chanoine d'assister à  
l'Office la tête couverte d'une grande  
perruque.

. L'année suivante un Théologien,  
dont il a été fait mention plusieurs  
fois dans cette Histoire , attaqua vi-  
vement les chevelures artificielles de  
ses Confrères. Il composa un Traité  
exprès , pour prouver que cette parure  
mondaine était indigne d'un Ecclé-  
siastique , opposée à son état , à ses  
sermens , contraire à la disposition  
des Canons , au sentiment des Pères ,  
à la discipline de l'Eglise. Plein de  
zèle pour la sainteté du Sacerdoce ,  
il couronna son Ouvrage en propo-  
sant les moyens les plus convena-

bles pour abolir les perruques ecclésiastiques. Il plaçait au premier rang une Bulle du Pape , sans clause irritante & vérifiée par tout : un Règlement de l'Assemblée générale du Clergé pouvait aussi selon lui produire le même effet : il indique ensuite un Edit ou Déclaration du Roi , & finit par solliciter des Statuts synodaux dans tous les Diocèses.

Les vœux de l'ardent Théologien ne furent point remplis : l'intervalle immense que le goût pour les longues chevelures mettait entre les perruques des Prêtres & celles des Laïques , servit au contraire à perpétuer cette parure sur la tête des Abbés : on eut honte de disputer pour quelques cheveux , & si l'on en excepte les Lazaristes , Eudistes , Sulpiciens & autres Ecclésiastiques scrupuleux , tous les Prêtres portèrent impunément des fausses chevelures.

L'Ouvrage de M. Thiers sert néan-

DES MODES FRANÇAISES. 295  
moins à nous donner une idée vraie  
des progrès qu'avaient fait les per-  
ruques sur la tête des gens d'Eglise.  
Nous voyons qu'à l'époque dont il  
s'agit les perruques à calotte étaient  
fort rares ; que les grandes perruques  
avaient attiré les bonnes grâces de  
tous les Abbés coquets ; qu'elles  
étaient frisées , poudrées & parfu-  
mées : les plus galantes étaient celles  
qui s'appelaient des perruques de  
bichon ou à la moutonne , parce  
qu'elles ressembaient au poil bien  
peigné des bichons & à la laine des  
agneaux.

Les perruques laïcales n'étaient pas  
moins artistement décorées : l'art des  
Perruquiers serait même devenu un art  
très lucratif , si les Ministres , à me-  
sure que le nombre des têtes à per-  
ruques augmentait , n'avaient eu soin  
de multiplier les Ouvriers. En 1689 ,  
les Perruquiers de la Capitale , quoi-  
qu'ils se ressentissent encore des qua-

tre cens mille livres qu'ils avaient donnés en 1673 , offrirent cent mille francs pour éviter une nouvelle multiplication : trois ans s'étaient à peine écoulés depuis cet effort , lorsqu'on leur associa cent cinquante nouveaux Maîtres , & cette opération produisit trois cens mille francs.

Le dix-huitième siècle débuta par une nouvelle création de Perruquiers : les années 1706 & 1714 virent réitérer ce beau chef-d'œuvre , & la mode des perruques , quelque indifférente quelle paraisse à l'Etat , peut se glorifier de lui avoir produit plusieurs millions.

Ce fut cependant au commencement de ce siècle que les petits maîtres s'apperçurent des inconvéniens attachés aux grandes chevelures. En vain des mains habiles sçavaient fabriquer des perruques qui , malgré leur volume immense , ne pesaient que six onces , on ne pouvait les sup-

porter. Le premier effort que l'on fit fut de partager par derrière les cheveux en deux parties égales , & de les nouer pendant l'été ; on leur rendait la liberté pendant l'hiver. Peu-à-peu on cessa de détacher les nœuds , & les perruques nouées devinrent perpétuelles.

Les Militaires ne tardèrent pas à se dégoûter des chevelures nouées , ils cessèrent même d'estimer les chevelures artificielles. Vainement les perruques à la brigadière cherchèrent à les satisfaire , elles furent bientôt congédiées. Jusqu'aux simples Soldats ; tous prirent plaisir à nourrir leurs cheveux , & cette coutume s'est perpétuée parmi eux.

Les gens de Cour , les Négocians , les Financiers jugèrent aussi à propos d'abdiquer les grandes chevelures. Louis XIV , qui les avait tant aimées , n'existait plus : un jeune Prince venait de monter sur le trône , les perru-

ques *in-folio* furent disgraciées. On fit de nouvelles éditions , plus commodes , plus portatives ; de là les perruques à queue , à bourse , à l'Espagnole ; à la Financière , &c. autres dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Les gens de Robe furent les seuls qui s'obstinèrent à conserver les chevelures longues. La plupart d'entre eux adoptèrent il est vrai les perruques quarrées , mais le plus grand nombre se fit une gloire de faire descendre les cheveux jusqu'à la ceinture. Ils cherchèrent néanmoins les moyens de rendre ces coëffures plus commodes que les anciennes , ils les dégagèrent des deux côtés , les resserrèrent au milieu des épaules , &c ces changemens firent naître les coëffures en pyramide renversée , ou ce qui revient au même , les perruques pointues.

Ces révolutions donnèrent bien de la tablature aux Ouvriers en cheveux ;

chaque espèce de perruque exigeait une frisure particulière ; chaque jour en vit éclore de nouvelles plus galantes les unes que les autres. Grace aux Perruquiers , les têtes des petits maîtres Français devinrent de vrais colifichets , de jolis bijoux.

L'industrie perruquière fit naître une autre manie. Le petit nombre de têtes à cheveux qui restait devint jaloux des têtes emperruquées , & voulut par son élégance partager les suffrages de la multitude. Louis XIV , qui était bien éloigné de prévoir que cette mode s'introduirait , n'avait pas créé de Maîtres Friseurs. Les damoiseaux eurent recours aux Perruquiers : ceux-ci à la vérité n'avaient des droits que sur les chevelures artificielles , mais jusqu'à ce que la Cour en eût ordonné autrement ils s'emparèrent par provision du droit de friser ces chevelures naturelles , & le possèdent encore.

Cet évènement semblait annoncer l'expulsion des perruques ; il produisit un effet absolument contraire. Les porteurs de cheveux étaient enchantés de pouvoir disputer en élégance avec la perruque la plus superbe ; mais ils payaient bien cher ce petit triomphe : deux heures entières de souffrance & d'ennui suffisaient à peine pour l'obtenir. Le désir de se soustraire à ce nouveau genre de martyre acheva d'accréditer les perruques : elles se maintiendront tant que ceux qui les fabriquent inventeront des frisures extraordinaires , & que les femmes les approuveront.

Le goût du Public pour les cheveux ajustés d'une manière agréable , fit naître à quelques Médecins l'envie d'examiner la nature de cette portion de nous-mêmes. Ils découvrirent que les cheveux étaient un assemblage de plusieurs tubes capillaires , renfermés dans une gaine ou fourreau. Cette dé-



DES MODES FRANÇAISES. 301.  
couverte eut des suites singulières : un Médecin du Roi , nommé Chirac , prétendit qu'elle lui appartenait : un Italien , nommé Sorrazi , la revendiqua & taxa Chirac de plagiat : celui-ci rejetta l'accusation sur son adversaire. On écrivit de part & d'autre : au lieu de s'éclaircir , l'affaire s'embrouilla , les injures se mirent de la partie , & les deux antagonistes furent contraints de recourir à la Justice. Chirac demeurait à Paris , Sorrazi au-delà des Monts , & les Juges à Marseille , de sorte qu'on plaida long-tems sans pouvoir s'entendre. Quelques esprits malins eurent même la complaisance d'augmenter le désordre. Ils publièrent que la découverte était plus ancienne que les deux Médecins qui la revendiquaient , & la querelle devint encore plus sérieuse. On commençait néanmoins à procéder dans les formes , lorsque la mort , plus expéditive , surprit les deux plaideurs ,

& les mit hors de Cour & de procès.

Les Perruquiers , fans s'amuser à ces vaines disputes , s'appliquèrent de plus en plus à perfectionner les chevelures artificielles. Ils remarquèrent que la dépouille des têtes féminines était plus agréable , plus moëlleuse que celle des têtes masculines , ils lui donnèrent la préférence ; ils trouvèrent aussi le moyen de rendre les cheveux postiches plus propres , plus forts que dans leur état naturel : ce fut pour y parvenir qu'ils leur firent subir une lessive , dont la cendre forme la base , qu'ils les enveloppèrent dans une pâte composée avec du son , & les laissèrent sécher dans un four. Ces divers apprêts ne purent les satisfaire. En vain ils roulaient les cheveux dans des papiers triangulaires , en vain ils les pressaient avec un fer chaud , les crépaient avec le peigne , les mastiquaient avec de la poudre & de la pommade ;

le vent , la pluie , le moindre accident détruisait bien vite leurs travaux. Ces inconvéniens les forcèrent de recourir à l'encolure des chevaux , à la queue des génisses , au dos des cochons. Le poil & le crin ont été secrètement associés aux cheveux féminins , & les perruques devenues plus solides , ne se sont plus si aisément défrisées.

L'industrie , toujours active , a fait encore un pas , elle a fabriqué des perruques sans poil , sans crin , sans cheveux. Ce qui n'est pas moins surprenant , c'est que pour produire ce chef-d'œuvre elle a employé la plus fragile de toutes les matières. J'ai vu une perruque de cette nouvelle espèce ; elle est composée uniquement avec du cristal filé & bouclé : quoiqu'on puisse absolument s'en servir , quoiqu'elle soit non moins commode qu'élégante , & qu'elle produise le plus bel effet lorsqu'elle se trouve exposée aux rayons du soleil , je crois qu'elle

fera toujours mieux placée dans le cabinet d'un curieux que sur la tête d'un étourdi.

Parurent enfin les trop fameuses perruques de fil de fer. A leur aspect, l'alarme se répandit parmi la gent perruquière. Il faut convenir que ces chevelures , vraiment postiches , se présentaient sous des dehors effrayans : elles avaient pris le nom imposant de perruques économiques , & promettaient de ne causer à leurs amis ni peine ni embarras. La pluie , le vent , la grêle , &c , elles devaient tout braver : une seule pouvait suffire à l'homme le plus robuste , & devait l'accompagner jusqu'au tombeau. Que dis-je , on prétendit qu'en les perfectionnant il serait possible de leur procurer assez de solidité pour qu'elles passassent du père aux enfans , & que la même servît à plusieurs générations. Si une pareille découverte eût prévalu , c'était fait des Ouvriers en che-

DES MODES FRANÇAISES. 305  
yeux. Heureusement ceux-ci s'aperçurent que leur Auteur n'avait pas le droit de fabriquer de fausses chevelures , ils poursuivirent un ennemi si redoutable , les perruques héréditaires furent prohibées.

Cet évènement imprévu fit murmurer les personnes économes ; elles se plaignirent de ce que le Public & les talens étaient la victime de l'intérêt de quelques particuliers ; à les entendre , on aurait crû que les perruques de fer devaient immortaliser le génie créateur des Français , & faire le bonheur de toutes les têtes emperruquées : il s'est même trouvé des gens qui n'ont pu se résoudre à ne pas profiter d'une invention si belle ; pour les satisfaire , on forgea , mais en cachette , des perruques de la nouvelle espèce , & au moment que j'écris , quelques têtes Parisiennes sont encore ferrées.

Aux perruques économiques , suc-

cédèrent les perruques de laine. Cette nouvelle invention eut un fort plus heureux que la précédente, elle n'excita point la jalousie des Ouvriers en cheveux, & sçut se concilier la bienveillance de presque tous les matelots.

Il y avait déjà quelque tems que des Anglais avaient apporté en France la mode des perruques en bonnet, c'est-à-dire rondes & extraordinairement courtes. Le Public, toujours inconstant, fit à ces bonnets un accueil assez favorable; il leur permit de se montrer dans l'intérieur des maisons, & de prendre pendant le jour la place dont, fort mal à propos, les bonnets de nuit s'étaient emparés : peu-à-peu il consentit à les voir participer aux grandes parures. Cette tolérance pourra coûter bien cher aux perruques : elle semble être le prélude du retour de la mode des cheveux courts.

Quoiqu'il en soit, ces perruques

es étaient peu assurées sur les  
 , le moindre accident pouvait  
 lever : les Perruquiers eurent  
 le les assujettir autour de la tête  
 une boucle ou agraffe , & les  
 maîtres ne furent plus exposés  
 enir les objets de la risée publi-  
 en se trouvant par quelque acci-  
 la tête nue.

s boucles servirent encore à pres-  
 s extrémités antérieures de la  
 que contre la peau , à les coller  
 ainsi dire sur la tête , & imiter  
 elque sorte les cheveux naturels.  
 ût pour les toupets rejetés en  
 e , réduisait les petits maîtres  
 des entraves si gênantes : leur  
 ut donc asservie à un bandage  
 avec effort , & le bourelet , qui  
 ma autour de leur front , put  
 onvaincre qu'il n'est peut-être  
 de tyran plus terrible que la  
 terrie.

m'était en effet permis de m'é-

carter un instant de mon sujet, il me ferait aisé de démontrer que nul ne peut être esclave de la coquetterie sans devenir sa victime. Jeunes beautés, qui chérissiez les tailles fines, les pieds mignons, vos corps de baleine, vos chaussures étroites ne vous ont-ils jamais fait soupirer ? Vous vous plaignez de ce que votre teint devient livide, de ce que l'émail de vos dents se noircit. Pourquoi murmurer contre la nature ? Sans le fard que vous employez, les roses de vos joues brilleroient encore, & la blancheur de vos dents ferait honte à l'ivoire.

Sans le vouloir, je m'arrête, & me voilà déjà bien loin des perruques. Pour m'en rapprocher, j'observerai que les perruques agraffées, & les toupets redressés, n'ont pu satisfaire les hommes du jour. En vain ils pressaient l'agraffe, & mettaient leur tête à la torture ; il n'était pas impossible de distinguer les fausses

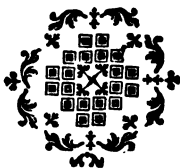


DES MODES FRANÇAISES. 309  
chevelures d'avec les coëffures naturelles. Cette distinction était bien mortifiante ! Ce fut pour l'abolir que les perruques consentirent de se relâcher de leurs droits : elles permirent aux cheveux naturels de les dérober aux yeux trop curieux , & cette alliance acheva d'affermir leur empire.

Les Parisiens se sont aussi dégoûtés des perruques bouclées & bichonnées. La nouvelle frisure , la frisure à la mode consiste à crêper entièrement la perruque , à la partager perpendiculairement par derrière en deux parts égales , à la faire bouffer par toute la tête en séparant , pour ainsi dire , tous les cheveux les uns des autres , c'est ce qu'on nomme une perruque à la *Sartine* , parce que ce Magistrat est le premier qui ait porté sa perruque ainsi frisée.

Pour apprécier ce changement , il est bon d'observer que malgré la dis-

parution des calottes Laïcales , les Perruquiers , soit par respect , soit par habitude , laissaient toujours vacante la place qu'occupait sur les per-ruques cet ancien ajustement. On s'est avisé de supprimer cette réserve , & cette réforme est la dernière des révolutions arrivées aux perruques depuis près d'un siècle & demi qu'elles se sont installées sur la tête des Français.





## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

## I.

*EXTRAIT des Statuts Synodaux du  
Cardinal le Camus, Evêque de Gre-  
noble. Article 2 de l'Habit & Tonsure  
Cléricale, n<sup>o</sup>, 7.*

**L'**AFFECTATION qu'ont eu les Ecclé-  
siastiques de porter des *perruques avec  
de fausses couronnes* fait assez connaître  
la honte qu'ils ont de paraître ce qu'ils  
sont, & de porter des marques de  
leur profession. Mais comme pour au-  
toriser cette licence, ils prennent or-  
dinairement prétexte de leur incom-  
modité, pour aller au-devant de cet  
abus (sans préjudicier aux véritables  
besoins qu'on pourrait avoir), nous  
défendons, à peine de suspension *ipso*

*facto* , à tous Ecclésiastiques Bénéficiers , ou constitués dans les Ordres Sacrés , de porter *la perruque* , sauf à ceux qui à raison de leur maladie , ou de quelque incommodité , en auraient besoin , de nous apporter un Certificat raisonné du Médecin , faisant foi de la nécessité qu'ils en ont ; auquel cas nous ne leur donnerons la permission de porter *la perruque* , qu'à condition qu'elle ne passera pas les oreilles , qu'elle ne sera ni *poudrée* , ni *enflée* , ni *frisée annelée* , & qu'enfin il n'y aura rien qui res sente l'air mondain & efféminé , & qu'ils auront toujours la tonsure conformément à leur ordre & au degré qu'ils ont dans l'Eglise ; & en ce cas ils seront obligés de la quitter aussi-tôt que la nécessité , qui nous aura porté à les dispenser , cessera ; à faute de quoi ils encourront la suspension portée par notre Ordonnance , comme si jamais ils n'en avaient obtenu aucune dispense . . .

## I I.

*Dispense accordée à un Membre de l'Académie Française , par un Cardinal, à latere , pour porter une perruque.*

LOUIS , Cardinal Diacre , du titre de Sainte Marie *in Portica* , à latere de Notre Très-Saint Père le Pape Clément IX , & du Saint Siège , vers Louis XIV Roi de France & de Navarre , & dans l'étendue de ses Etats , Nous , ayant égard à la très-humble supplication qui nous a été faite de la part de notre très-cher fils , Jean Debales Deros , Conseiller & Aumônier du Roi , de lui accorder la permission de dire & célébrer la Sainte Messe , avec *une perruque* fort modeste , & comme on les fait à présent avec une tonsure & couronne , en considération de sa vertu , piété , mérite , & de son âge & infirmité , lui accordons ladite grace , & pour cet effet Nous

enjoignons à tous Supérieurs , & autres à qui il appartiendra , de le recevoir quand sa dévotion le requérera pour célébrer la Messe , en vertu de Sainte obédience , & par le pouvoir que nous tenons de la pure grace du Saint Siège & de notre Saint Père.

Donné à Paris , le 28 Mai 1668 , ainsi signé *le Cardinal de Vendôme* , & plus bas , *Debonfils* , Auditeur & Secrétaire de la Légation , & scellé.

## III.

*Règlement fait par l' Archevêque de Reims sur les perruques des Chanoines de Soissons.*

MONSIEUR le Prévôt ayant fait rapport au Chapitre du Règlement que Monseigneur l'Archevêque de Reims a fait touchant le port de la perruque , en conséquence du traité fait entre ledit Chapitre & Maître Nicolas Rouffeau , Chanoine de céans , en date

du....a dit que mondit Seigneur a été d'avis, que quand un Chanoine sera obligé de porter *la perruque* pour ses incommodités , ou autres causes connues du Chapitre, il se dispensera de faire la semaine au Chœur , & de dire la Messe au grand Autel , mais sera obligé de commettre quelqu'un à sa place pour faire lesdits Offices , ainsi que fera ledit Rousseau. Messieurs ont ordonné qu'à l'avenir le Règlement sera observé & exécuté , & ont prié M. le Prévôt d'en remercier mondit Seigneur Archevêque.

Extr. des reg. capitul. de l'Eglise de Soissons , du lundi 14 Août 1679.

## I V.

*Supplique souscrite par trois Médecins , & présentée à l'Archevêque d'Aix , par un Vicaire de Lambesc , pour obtenir la permission de porter une perruque.*

Très-pieuse personne, Maître Blanc,  
P ij

Bachelier en Théologie , & Vicaire fort vigilant en la Ville de Lambesc , sujet aux maux de dents , au rhumatisme & à l'oppression , ayant non-seulement toute la place de la couronne dépourvue de cheveux , mais en manquant dans diverses autres parties de la tête ; étant d'ailleurs affligé de plusieurs autres incommodités , sur-tout dans les tems nébuleux , & lorsqu'il fait de grands vents , pour toutes lesquelles choses la nature morte & éteinte ne pouvant reproduire de cheveux , il prie avec instance & très-humblement la Sainte Mère Eglise , à laquelle il appartient d'accorder de pareilles graces , de lui permettre de se servir d'une perruque , sur-tout pendant qu'il récite l'Office divin & administre les Sacremens , en foi de quoi Nous , Docteurs en Médecine , avons souscrit les présentes. A Lambesc, l'an de Notre Seigneur 1684 , le premier jour de Décembre , signé J. L.



DES MODES FRANÇAISES. 317  
*Bonnet, D. M. de Cortilhou, D. Med.*  
*J. Meyslorier. Med.*

V.

*Formule des dispenses accordées par  
l'Archevêque d'Aix pour porter la  
perruque.*

JÉROSME de Grimaldi, par la mi-  
séricorde divine, Evêque d'Albe, Car-  
dinal de la Sainte Eglise Romaine,  
Archevêque d'Aix, à notre bien-aimé  
en Jésus-Christ, Maître N., Prêtre du  
Diocèse d'Aix, salut en Notre Sei-  
gneur : ayant vu le certificat de N.,  
Docteur en Médecine, contenant que  
vous avez besoin de porter *une perru-  
que*, à cause des étourdissemens, &  
autres infirmités dont vous êtes tra-  
vaillé, & auxquels s'il n'y était promp-  
tement remédié, votre vie serait en  
danger. Nous, ayant égard à la sup-  
plique que vous nous avez faite en  
conséquence dudit Certificat, vous

permettons de porter *une perruque*, même pendant le Sacrifice de la Messe; mais tenez-vous pour averti que nous ne vous accordons ceci que pour la nécessité & non pour la vanité ; c'est pourquoi nous voulons que vous sçachiez que non-seulement vous ne devez pas rougir de porter la couronne , mais que selon notre intention , puisqu'en prenant la tonsure , vous avez fait le sacrifice de vos cheveux , *votre perruque* doit être ajustée de manière que sa couleur convienne à votre âge avancé , que vos oreilles soient découvertes , que la couronne paraisse ; car , d'autant que vous êtes constitué dans l'Ordre du Sacerdoce , & que par état vos mœurs doivent être graves & respectables , nous ne voulons point que vous puissiez porter un ornement jeune & mondain , capable d'altérer ou faire perdre la mémoire de toutes les choses susdites , ou de scandaliser les fidèles. A Aix., en

DES MODES FRANÇAISES. 319  
notre Palais Archiépiscope , & sous  
notre scel l'an de Notre Seigneur ,  
&c. *Jérôme* , Cardinal de Grimaldi ,  
Arch. & *plus bas* , par Monseigneur  
le Cardinal Archev. *Corneille* , Se-  
crétaire.

V I.

*Ordonnance provisoire du Père Général  
des Oratoriens contre les perruques.*

AYANT sçu que quelques particu-  
liers de notre Congrégation , sous pré-  
texte d'infirmités , se sont licenciés  
de prendre *la perruque*. Nous faisons  
à tous les nôtres très-expresses défen-  
ses de la prendre à l'avenir sous quel-  
que prétexte que ce soit , & même de  
porter des *cheveux coupés en forme de  
perruque* , remettant à la prochaine  
Assemblée de juger si en quelque cas  
particulier on pourra tolérer cette  
licence. Fait à Paris , ce 2 Janvier  
1684. Ainsi signé , *A. L. de Sainte-  
Marthe* , *Carmagnolle* , *Gaume* , le

Chancelier , & *plus bas* , par l'ordre de notre Révérend Père Général , & de son Conseil. *Bayer* , Secrétaire.

## V I I.

*Règlement de l'Assemblée Générale des  
Oratoriens contre les perruques.*

L'ASSEMBLÉE a défendu absolument à tous Prêtres , Confrères & Frères de la Congrégation, de prendre , sous quelque prétexte que ce soit , *la perruque* , soit *petite* , soit *grande* , & toutes sortes de cheveux empruntés, sous peine d'exclusion , *ipso facto* , & elle a déclaré que le Révérend Père Général & son Conseil ne pourront jamais dispenser personne de l'exécution de ce statut.

Du Vendredi , 15 Septembre 1684.  
Session 3 de la 18<sup>e</sup> Assemblée.



## VIII.

*Oratoriens congédiés pour n'avoir pas voulu renoncer aux perruques.*

LE Père Général & son Conseil n'ont point encore dispensé de l'exécution du statut ci-dessus transcrit , & leur fermeté obligea il y a quelques années le Père M. . . , qui était dans la maison de l'Oratoire de V. . . , de sortir de la Congrégation, parce qu'il ne voulut pas quitter *sa perruque*.

Il arriva quelque chose d'assez particulier au Père Mo. . . sur ce sujet , au mois de Juillet dernier ( 1689 ). Ce Père , qui demeure depuis plusieurs années avec M. l'Evêque de P. . . , vint à Paris avec une *petite perruque* fort propre & fort jolie , & je l'y vis en cet équipage dans les rues. Ce ne fut pas à la vérité sans étonnement , parce que je sçavois le règlement de l'Oratoire. Il alla descendre à la maison

de Saint Honoré , où il comptait trouver un logement pendant le séjour qu'il ferait à Paris : mais il comptait sans son hôte ; car étant d'abord allé saluer le Père Général , & lui demander le couvert , le Père Général lui dit fort honnêtement qu'il ne pouvoit le recevoir dans cette maison à moins qu'il ne quittât *sa perruque* , ce que n'ayant pas voulu faire , il fut contraint de prendre parti ailleurs , & d'aller loger en ville.

Voilà des preuves de l'exécution du statut de l'Assemblée de 1684. Il fait assurément honneur aux honnêtes & habiles gens qui en sont les auteurs & les protecteurs ; mais ces honnêtes & habiles gens me permettront , s'il leur plaît , de leur demander d'où vient qu'étant persuadés , comme ils le sont , qu'il n'est point permis aux Ecclésiastiques de porter des *perruques* , ils souffrent que quelques-uns de leurs Pensionnaires , & particulièrement

DES MODES FRANÇAISES. 323  
ceux du Séminaire de Saint-Magloire  
qui sont Abbés, Prieurs, Chanoines,  
Chapelains, enfin Ecclésiastiques, en  
portent, vu principalement qu'on ne  
les souffre pas dans plusieurs autres  
Séminaires, qui d'ailleurs ne sont pas  
mieux réglés que celui-là ? Je les sup-  
plie très-humblement de me pardon-  
ner si je leur dis que cette conduite  
choque une infinité de personnes...

Thiers, Hist. des perruques.

## I X.

*Procès-Verbal de ce qui se passa dans la  
Sacristie de l'Eglise Cathédrale de  
Beauvais, le Dimanche 25 Octo-  
bre 1685, au sujet d'un Chanoine  
qui vouloit dire la Messe avec une  
perruque.*

AUJOURD'HUI Dimanche, 25<sup>e</sup> jour  
de Novembre de l'année 1685, neuf  
heures du matin, nous Notaires  
Royaux, résidens à Beauvais, soussi-

P vj

gnés : Sur la réquisition de M<sup>e</sup> Raoul Foy , Prêtre , Chanoine del'Eglise Cathédrale dudit Beauvais , y demeurant , nous sommes transportés au Revestiaire de ladite Eglise , où étans , avons trouvé ledit sieur Foy revêtu d'aube , l'amict sur la tête couvrant son camail , qui est l'habit d'hiver d'usage en ladite Eglise , avec étole & chappe de petit damas blanc , ayant des orfrois de petit drap d'or , lequel nous a dit qu'en qualité de Chanoine Prêtre en ladite Eglise , il a été mis au tablet pour célébrer la grand'Messe au chœur aujourd'hui & les jours suivans , comme étant en tour de Messe & à l'Office : en conséquence de quoi il s'est rendu à l'heure ordinaire audit Revestiaire , pour premièrement assister à la Procession , accompagné du Diacre & Soudiacre en la manière accoutumée. Mais que maître Charles Papin , Prêtre Chanoine depuis lui , & dont le tour , pour célébrer la



DES MODES FRANÇAISES. 325  
grand'Messe ne doit être que dans la  
semaine suivante , était venu audit  
Revestiaire , où il avait aussi pris une  
aube , ce qui ayant donné sujet au  
sieur Foy de demander au sieur Papin  
ce qu'il prétendait faire en se revêtant ,  
vu qu'il n'était point en tour de dire  
la Messe du chœur , le sieur Papin lui  
aurait parlé de *sa perruque* , à quoi il  
aurait répliqué , qu'on ne se mît point  
en peine de *sa perruque* , & que cha-  
cun aurait satisfaction. Sur quoi maître  
François le Fevre d'Ormesson , Doyen  
de ladite Eglise , & maître Lucien  
Thiersonnier , Chanoine , sont entrés  
audit Revestiaire , & ledit sieur d'Or-  
messon a donné ordre au Marguillier  
de la Sacristie d'apporter une chape  
au sieur Papin , revêtu d'aube ; ce qui  
a été fait : mais ladite chape était d'un  
ornement différent aux dalmatiques  
du Diacre & Soudiacre , laquelle  
chape le sieur Papin ayant prise , il est  
sorti du Revestiaire avec les Diacres &

Soudiacres , le sieur Foy y étant demeuré revêtu d'aube comme dessus & de la chape de pareille étoffe que les dalmatiques. La Procession étant faite le sieur Doyen est rentré avec le sieur Thierfonnier , & a dit au sieur Foy qu'il avait été délibéré par le Chapitre, qu'il ne célébrerait point avec *sa perruque* ; à quoi le sieur Foy a répondu qu'il n'avait point *sa perruque* , & qu'il l'avait déposée entre les mains des Notaires par protestation toutefois de se pourvoir contre la prétendue délibération lorsqu'elle lui serait signifiée , & le sieur Papin étant rentré dans le Revestiaire après la procession faite , ayant reconnu que le sieur Foy n'avait point de perruque , il a dit au sieur Foy qu'il pouvoit la quitter d'abord : à quoi le sieur Foy a répliqué qu'il l'avait quittée d'abord ; & sur ce le sieur Papin a retiré l'étole & le manipule : mais le sieur Doyen lui a dit de la reprendre & d'aller célébrer

la Messe , ce qu'il a fait , étant sorti avec une chasuble différente des Choristes , & étant la porte du Revestiaire gardée par un Bédeau & l'un des Marguilliers Laïcs , pourquoi le sieur Foy est demeuré au Revestiaire étant revêtu de chasuble , le sieur Papin s'étant avancé devant lui , & le sieur Foy aurait protesté de se pourvoir contre la violence qui lui était faite & de prendre le sieur Doyen & autres qu'il appartiendra à partie ; dont le sieur Foy nous a requis lettres , ensemble de ce que nous , Notaires soussignés , avons fait voir auxdits sieurs Doyen & Thiersonnier *ladite perruque* , qu'il nous avait mise entre les mains , ce que nous lui avons accordé , & de ce qu'elle est demeurée vers nous. Ce fut fait & passé dans ledit Revestiaire , les jours & an susdits , & a le sieur Foy signé en la minute des présentes , signée desdits Notaires , & demeurée à Milet. Ainsi signé *Milet & Fiquet.*

## X.

*Assignation par devant l'Official de  
Reims , pour une perruque.*

L'AN 1685 , le 27 jour du mois de Novembre , sept heures du matin , à la requête de maître Raoul Foy , Prêtre Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Beauvais. Je Pierre Prothais, Huissier à cheval au Châtelet de Paris, résident à Beauvais , soussigné certifie avoir adjourné & donné assignation à maître François de Paule le Fevre d'Ormesson , Doyen de ladite Eglise Cathédrale , en son domicile , parlant à son laquais, qui a fait refus de dire son nom icelui sommé , & au sieur Lucien Thiersonnier , Prêtre Chanoine de la même Eglise , aussi en son domicile, parlant à son laquais, qui a fait refus de dire son nom icelui sommé , de comparoir à la quinzaine par devant M. l'Official de la

Cour Métropolitaine de Reims , pour répondre sur ce que ledit sieur Demandeur dit , qu'étant observé en ladite Eglise , en conformité du dernier Concile de Reims , que les Chanoines célébrans la grande Messe du chœur , sont mis au tablet successivement , suivant l'ordre de leur réception pour célébrer ladite Messe , & faire l'Office durant une semaine entière en commençant le Dimanche ; ledit sieur Demandeur ayant été écrit audit tablet , que l'on a placé au chœur le Samedi 24 du présent mois de Novembre , & les autres jours de la semaine , il s'est ledit jour de Dimanche rendu à la Sacristie , ou Revestiaire , pour y prendre les ornemens du jour & en la manière ordinaire , retenant son camail sur sa tête , comme il est d'usage en ladite Eglise , depuis la Fête de tous les Saints jusqu'à celle de Pâques. Ayant mis à cet effet son amict sur la tête dudit camail , ensuite l'aube , l'étole

& la chape pour aller à la Procession & aux Stations qui s'y font avant la grand'Messe. Maître Charles Papin, Chanoine de la même Eglise, est venu en ladite Sacristie pour aussi se revêtir, & pour cet effet aurait pris une aube & une chape, mais différente de l'ornement ordinaire & d'usage du jour, & d'autre étoffe que les Dalmatiques du Diacre & du Soudiacre, & incontinent après ledit Papin sont aussi venus lesdits sieurs Doyen & Thierfonnier, qui ont empêché le sieur Foy de sortir de ladite Sacristie pour aller à la Procession : ce qui lui a donné lieu de leur dire qu'ils n'avoient point de droit de l'empêcher dans ses fonctions puisqu'il était au tablet pour dire la Messe du chœur & faire l'Office : & parce qu'ils persistaient à l'empêcher, il a été obligé d'envoyer querir des Notaires pour dresser procès-verbal en la présence desquels, ils ont continué de l'empêcher d'aller à la

Procession & Station , & y ont fait marcher le sieur Papin , lequel , comme dit est , aurait pris une autre chape que celle du jour , & le sieur Foy ayant été contraint de demeurer dans ladite Sacristie pour ne pas s'exposer à des contestations avec le sieur Papin , & éviter le plus grand scandale , qui serait arrivé dans l'Eglise en la présence de tout le Clergé & du peuple. Après laquelle Procession & Station le sieur Papin étant revenu en la Sacristie , le sieur Foy qui avait quitté la chape & pris la chasuble pour aller célébrer la grand'Messe , lui ayant réitéré , ce qu'il avait dit auparavant , qu'il l'empêchait de faire les fonctions , & parce que ledit sieur Papin lui dit que l'empêchement venait à cause qu'il a pris *perruque* depuis sept mois ensuite d'une maladie , le sieur Foy lui a fait connaître qu'on ne pouvait pas en prendre le prétexte pour le troubler dans ses fonctions , d'au-

tant qu'il l'avait quittée devant que de prendre la chape pour la Procession , son camail étant suffisant pour couvrir sa tête. Sur quoi le sieur Papin témoigna vouloir se retirer ; mais le sieur Doyen & le sieur Thiersonnier, qui étaient rentrés dans la Sacristie, arrêterent le sieur Papin , nonobstant que le sieur Foy leur dit qu'il n'entendait faire ses fonctions , & aller célébrer la grand'Messe au chœur : qu'à cet effet il s'était revêtu d'une chasuble du jour de même parure que les dalmatiques , qu'ils ne pouvaient l'empêcher , puisque non seulement ils n'en avaient point le droit , ni l'autorité , ni même que le prétexte qu'ils pouvaient prendre cessait , puisqu'il n'avait pas *sa perruque* , l'ayant déposée entre les mains des Notaires qui étaient présens ; sans pourtant demeurer d'accord qu'on pût l'empêcher de l'avoir à l'Autel , étant comme elle est très-courte & très-moderne , &



ayant la tonsure cléricale , & ne l'ayant prise que par nécessité ; & combien que l'un desdits Notaires fit voir qu'il avait ladite *perruque* en ses mains , & qu'elle lui avait été déposée , les sieurs Doyen & Thierfonnier n'ont pas laissé de continuer de l'empêcher d'aller au chœur célébrer la grande'Messe , & pour le faire avec plus d'éclat , ont fait venir un des Bédeaux du Chœur & un Marguillier de la Sacristie pour en garder la porte & l'empêcher d'en sortir pour aller au Chœur , ce qui leur a réussi , le sieur Doyen s'étant mis devant le sieur Foy lorsqu'il s'est présenté pour sortir avec le Diacre & Soudiacre , & ayant dans le même tems fait passer le sieur Papin revêtu d'un chasuble autre que celui du jour ; en sorte que le sieur Foy a été obligé de quitter le chasuble & l'aube , de tout lequel procédé le sieur Foy a fait faire procès-verbal par lesdits Notaires , vers

lesquels ladite *perruque* est demeurée en dépôt pour être représentée quant & où il appartiendra, & d'autant qu'il a intérêt d'avoir une réparation du procédé des sieurs Doyen & Thiersonnier, & du scandale qu'ils ont causé à son égard, dont le bruit s'est répandu non-seulement dans le Clergé de ladite Eglise, mais même en toute la Ville, il conclut contre eux à ce qu'il soit dit à l'égard du sieur Doyen qu'il sera tenu de déclarer en une Assemblée capitulaire nombreuse, & à laquelle tous les Chanoines étant en la Ville de Beauvais seront invités de se trouver, qu'à tort, sans juridiction, ni sans pouvoir, il a empêché ledit sieur Foy de faire ses fonctions le Dimanche 25 Novembre dernier, qu'il en a eu du déplaisir, & qu'il prie le sieur Foy, qui pourra être présent à ladite assemblée, d'oublier l'injure qu'il lui a faite : &, à l'égard du sieur Thiersonnier, qu'il sera tenu de dé-

clarer en ladite assemblée qu'il a aussi du déplaisir d'avoir contribué à l'injure que le sieur Doyen a faite au sieur Foy , dont il fera dressé procès-verbal par le Notaire Apostolique commis pour cet effet : que défenses leur seront faites d'user de telles voies & de le troubler dans ses fonctions de Chanoine Prêtre , lorsqu'il sera mis au tablet du chœur & autres jours ; iceux condamnés en outre en tous ses dommages & intérêts , sauf à M. le Promoteur de conclure pour l'aumône ainsi qu'il avisera bon être , sauf & sans préjudice au sieur Foy de se pourvoir contre le Bédeau & le Marguillier de la Sacristie , & autres qui lui ont apporté empêchement dans ses fonctions , comme il appartiendra . . . Déclarant que M<sup>e</sup> Nicolas Grillet , Procureur en la Cour Métropolitaine de Reims , occupera pour le sieur Foy sur ladite assignation ; ainsi signé  
*Prothais.*

## X I.

*Autre Pièce relative au même sujet.*

L'AN 1685 , le 29<sup>e</sup> jour de Novembre avant midi, à la requête de Messieurs les Vénérables Doyen , Chanoines & Chapitre de l'Eglise Cathédrale de Beauvais , prenant le fait & cause de Messieurs Maître Claude-François de Paule le Fevre d'Ormesson , Doyen & Chanoine de ladite Eglise . . . . Lucien Thierfonnier , Prêtre Chanoine & Promoteur , & Charles Papin , aussi Prêtre & Chanoine de la même Eglise . . . . Je, Louis Leullier, Sergent Royal au Présidial de Beauvais, y demeurant, soussigné, certifie avoir signifié & fait à sçavoir à M. maître Raoul Foy , Prêtre & Chanoine de ladite Eglise, en sa maison canoniale, en parlant à sa Servante , pour répondre au contenu des Exploits faits à

sa

sa requête & signifiés auxdits sieurs le Fevre d'Ormesson , Doyen , Thierfonnier Promoteur , & Papin Chanoine , par Prothais , Huissier au Châtelet de Paris , les 26 & 27 des présents mois & an ; que supposé que le jour de Dimanche dernier , 25 du présent mois , les sieurs Doyen & Promoteur s'étant transportés en la Sacristie de ladite Eglise , & ayant trouvé le sieur Foy qui était en tour de Messe & au tablet , qui se disposait à célébrer la grand'Messe du Chœur , ayant la tête couverte *d'une perruque* , contre & au préjudice des Réglemens & Usages desdits Chapitres , ayent apporté quelque empêchement au sieur Foy étant en cet état , d'aller à la Procession & Station ordinaire , & ensuite célébrer la grand'Messe du Chœur au grand Autel , & ayent prié le sieur Papin , qui devait être en tour de Messe la semaine suivante , de le faire ledit jour de Dimanche au lieu du sieur

Foy, lesdits sieurs Doyen, Promoteur & Papin n'ont rien fait que par l'ordre desdits du Chapitre, & en vertu & exécution des Réglemens, usages & conclusions capitulaires tant audit jour qu'autres ci-devant faites, exécutées par le sieur Foy même, & qu'à cause que le sieur Foy, nonobstant & au préjudice des remontrances à lui faites au précédent, par les sieurs Doyen, Promoteur & Papin, Chanoine, même de l'injonction faite à lui par le sieur Thierfonnier, Promoteur, de la part desdits sieurs du Chapitre, & en présence de témoins, de quitter & ôter *sa perruque* s'il voulait officier à ladite Procession & Station, & célébrer la grand'Messe du Chœur ledit jour & autres suivans de la semaine, s'est opiniâtré à vouloir retenir *sa perruque* sur sa tête, & ne l'a point ôtée & quittée auparavant que d'aller officier auxdites Procession & Station; & combien qu'en ce faisant le sieur Foy,

DES MODES FRANÇAISES. 339  
pour la contravention & défobéissance  
aux Réglemens , ordre & usage dudit  
Chapitre , ait encouru les peines Ca-  
noniques , lesdits sieurs du Chapitre  
voulant bien user d'une indulgence &  
condescendance charitable envers lui ,  
sont disposés à les lui remettre pour  
cette fois , même de lui permettre  
de faire son droit de Messe la se-  
maine prochaine en commençant dès  
Dimanche , au lieu du sieur Papin ,  
qui a fait le sien cette semaine , pour-  
vu & à condition expresse , à laquelle  
il se soumettra , au précédent de quit-  
ter & ôter sadite *perruque* de dessus  
sa tête avant que de se revêtir en ladite  
Sacristie pour aller officier à la Pro-  
cession & Station , & célébrer la grand'  
Messe du Chœur & non autrement.  
Sur quoi il est sommé de faire sa  
déclaration précise & formelle , sinon  
& à faute de ce faire , lui déclarent  
lesdits sieurs du Chapitre qu'il sera  
privé de son tout de Messe tant qu'il

demeurera réfractaire & désobéissant auxdits Réglemens , ordre & usage dudit Chapitre , & qu'ils lui feront porter les peines par lui encouruës pour feldites contravention & désobéissance ; dont acte : & lui ai laissé copie lefdits jour & an que dessus. Ainsi signé est, Denuilly & Leullier . . . Cette affaire n'eut point de suites, les Parties s'étant arrangées.

## X I I.

*Chapitre de Reims divisé à cause des perruques.*

SUR la fin de l'année 1677 , le Chapitre de l'Eglise Métropolitaine de Reims se souleva contre quelques jeunes Chanoines qui portaient des *perruques* , & fit une conclusion par laquelle il leur fut défendu d'en porter à l'avenir : mais elle n'eut point d'effet par la faiblesse des principaux Capitulaires de cette Eglise, ou plutôt



DES MODES FRANÇAISES. 341  
par la conspiration du plus grand nombre dont les criailleries l'emportèrent sur la justice , la raison & la plus pure discipline , comme il arrive très-souvent dans ces sortes de Compagnies que l'on appelle Chapitres , & c'est ce qui scandalise encore davantage les bonnes ames . . . . . *Thiers , Hist. des perruques.*

### X I I I.

*Lettres écrites de Soissons & relatives  
aux perruques.*

Du 27 Août 1688.

Je vous dirai sur le fait du port de la perruque , ce qui est ici présentement en usage. L'on souffre que les Dignités , Chanoines , Chapelains , Curés , Vicaires , & tous Bénéficiers indifféremment la portent & sans qu'on s'informe s'il y a nécessité ou non. Le Chapitre fait ce qu'il peut pour qu'elle soit modeste : il est difficile d'y apporter bon ordre. Les da-

mèrets en ont deux , une pour l'Eglise & l'autre pour le monde. Nous avons eu de la peine à nous y accoutumer ; mais pour le présent on n'en parle presque plus. Tout ce que nous avons pu faire , c'est d'avoir conservé notre Chœur au regard de la Messe , étant défendu de l'y dire tant au grand Autel , qu'à l'Autel qui est au haut du Chœur. Ainsi les Chanoines qui la portent ne font point leur semaine , mais y commettent , à moins qu'ils ne soient dans le dessein de la faire. Pour la Messe , nous suivons là-dessus l'usage de notre Métropolitaine , suivant l'avis de Mgr l'Archevêque de Reims , à qui le Chapitre , aussi bien que celui qui contesloit , s'est soumis . . . . C'est là-dessus que l'on roule , & personne ayant *perruque* , n'officie au grand Autel , ni pour Diacre , ni pour Soudiacre. Il y a même un des Cardinaux , c'est-à-dire un des Curés qui viennent à de certains jours

DES MODES FRANÇAISES. 343  
aux grand'Messes, qui porte *la perruque*, à qui on a défendu d'y venir ; quoique ces Messieurs ne soient qu'assistans , sans faire aucune fonction , on n'a pas voulu souffrir celui qui a *une perruque*. Je m'imagine que l'affaire qui est au Parlement vous a donné lieu de m'écrire. Vous n'ignorez pas le Procès que le Chapitre de Bologne a sur ce même sujet. Nous leur avons envoyé un certificat de notre usage ; nous attendons la décision de la Cour. Si l'on jugeait qu'il fût permis de la porter en cas de nécessité (ce qui serait examiné par les Médecins , & qu'on eût demandé ensuite la permission au Chapitre ) pourvu que *la perruque* fût modeste & sans aucunes frisures , & de la couleur naturelle des cheveux de celui qui la voudrait porter , je crois qu'il y en aurait peu qui la porteraient ; car cela n'est que mondain. Tant de bons Religieux , comme les Chartreux , Feuillans , Capucins & autres , vivent

bien sans ce secours , & ne se sont point avisés de cela & n'y songent jamais , les calottes servant à ce défaut.

## X I V.

*Autre Lettre sur même sujet.*

Du 21 Août 1688.

IL est vrai que nous avons empêché qu'un de nos Chanoines n'allât au grand Autel avec *une perruque*. C'est une vieille affaire de six à sept ans dans laquelle on avait fait un accommodement & un règlement, qui dit qu'aucuns des Chanoines ne feraient leurs semaines de Prêtres, de Diacres & Soudiacres avec *perruque* : que s'ils voulaient la faire, ils ôteraient *leur perruque* pour aller & paraître au grand Autel. Comme il y a un Autel haut derrière notre grand Autel, comme vous en avez vu un à Notre-Dame de Paris, nous avons aussi ordonné que ceux qui y diraient la Messe du-

DES MODES FRANÇAISES. 345  
rant les Marines , ce qui se fait tous  
les jours , ôteraient *leur perruque* pour  
la dire : ce règlement est exécuté , de  
sorte que de tous ceux qui parmi nous  
portent *des perruques* , il y en a deux  
ou trois qui effectivement ôtent *leurs*  
*perruques* , & pour les autres ils font  
faire leur semaine par leurs amis.

## X V.

*Troisième Lettre sur le même sujet.*

A Soissons , le 10 Septembre 1688.

Je pensais , Monsieur , que ce que  
je vous ai mandé de notre pratique  
sur le sujet *des perruques* était suffi-  
sant : mais puisque vous souhaitez  
l'extrait de notre conclusion , le voilà  
que je vous envoie. Vous verrez que  
ce Règlement a été fait même de l'au-  
torité de Mgr l'Archevêque de Reims ;  
car le Chanoine qui voulait faire sa  
semaine , & dire la Messe avec *la per-*  
*ruque* , ayant été empêché par violence

Q v

de faire son Office , défenses à nous de l'en empêcher : opposition de notre part à l'Arrêt , & en diligence nous eûmes un autre Arrêt ; ce qui obligea le sieur Nicolas Rousseau . . de faire un traité avec nous, par lequel lui & nous, nous nous rapportâmes à Mgr l'Archevêque de Reims qui en jugerait. En effet, passant à Soissons , il nous écouta tous , & nous donna avis tel que vous le voyez qui a passé en règlement , & est observé , &c.

## X V I.

*Chapitres qui tolèrent les perruques.*

IL a pris envie , depuis quelques mois , à un Chanoine de G . . . , qui a l'air dévot , la mine mortifiée , & qui d'ailleurs est honnête-homme , de porter *une perruque* à l'Eglise seulement : afin , dit-il , de se garantir des fluxions & des maux de dents dont il est menacé : pour le faire avec quel-

que couleur , & mettre sa conscience à couvert de ce côté-là , il crut être obligé d'en demander la permission à son Chapitre , & il la lui demanda effectivement. Son Chapitre fut si fort surpris de cette demande , à laquelle il ne s'attendait nullement , que tous les Chanoines qui le composent en demeurèrent un tems considérable sans parler. Enfin il fallut répondre , & la plupart des Capitulans l'ayant fait plutôt des épaules & du bonnet que de la langue , il fut arrêté qu'on ne lui permettait ni ne lui défendait de porter *la perruque* à l'Eglise , & le Chanoine continua de porter *perruque* . . .

Au mois de Juillet dernier , M. B... Chanoine de Laon , vint en *perruque* à l'Eglise ; ses Confrères , choqués de le voir en cette posture , formèrent d'abord la résolution de le faire sortir du Chœur , où il avait pris sa place ; mais enfin ils se contentèrent de lui faire dire , à la fin de l'Office , qu'il

ne revînt plus à l'Eglise ainsi coëffé, & que sans la considération de son oncle, on ne l'y aurait pas souffert..  
*Thiers, Hist. des Perruques.*

## X V I I.

*Permission de porter perruque, refusée  
 par l'Abbé de Sainte-Geneviève.*

IL faut finir ce chapitre par une petite histoire que je sçai d'original, & qui ne revient pas mal à propos à mon sujet. Quelques jours avant Noël dernier, le Père G. Prieur Curé de Sainte-Foy de la Ville de Ch., écrivit au Père Général des Chanoines Réguliers de la Province de France, qui est l'Abbé de Sainte-Geneviève de Paris, & le supplia très-humblement de lui donner permission de porter *une perruque*, parce qu'une maladie, dont il sortait, lui avait enlevé presque tous ses cheveux, & qu'il ne pourrait dire la Messe la tête nue sans



en être notablement incommodé. Ce prétexte était spécieux , & bien des Supérieurs se seraient rendus sans beaucoup de scrupule ; cependant le Père Général , bien loin de tomber dans ce piège , écrivit une lettre au Père G. qui lui fut rendue à Chartres la veille de Noël , & lui manda qu'il était surpris de ce qu'il lui demandait permission de porter *la perruque* en disant la Messe , vu que ni lui ni le Père Beurrier , son prédécesseur , n'en portaient point quoiqu'ils n'eussent presque plus de cheveux ; qu'il valait mieux qu'il s'abstînt de dire la Messe que de la dire *en perruque* : que pour éviter les catharres & les fluxions il pouvait la dire à un Autel qui ne fût pas exposé au vent , & qu'enfin il ne consentirait jamais que cet abus s'introduisît dans la Congrégation . . . .  
*M. Thiers* , *ibid.*

## XVIII.

*Ordonnance contre les perruques des  
Ecclésiastiques des Diocèses de Lavaur  
& d'Albi.*

CHARLES Legoux de la Berchère;  
par la grace de Dieu & par l'autorité  
du Saint Siège Apostolique , Evêque  
de Lavaur , Conseiller du Roi en tous  
ses Conseils , nommé par Sa Majesté  
Archevêque & Seigneur d'Albi , Vi-  
caire Général du Chapitre Métropoli-  
tain , le Siège Archiépiscolal va-  
cant.

La coutume de porter *des perruques*  
s'étant introduite depuis quelques an-  
nées parmi les Ecclésiastiques , elle a  
dégénéré en un abus si grand & si ordi-  
naire , que ce qui d'abord avait été  
toléré sous prétexte de favoriser des  
infirmités , est devenu si commun ,  
qu'il est moralement impossible que  
tous ceux qui portent *perruque* aient  
une juste raison de le faire. . . .

A CES CAUSES , Nous défendons , sous peine de suspension *ipso facto* , à tous Chanoines , Curés , Bénéficiers & généralement à tous Ecclésiastiques de ce Diocèse , de prendre *la perruque* sans notre permission par écrit , & Nous ordonnons , sous la même peine de suspension *ipso facto* , à tous ceux du Clergé qui portent *la perruque* , sans en avoir obtenu la permission par écrit , de se présenter à Nous avant le 20 du mois de Mai prochain , pour être examinés sur les raisons qu'ils pourraient alléguer à ce sujet , & leur accorder la permission d'user *de perruques courtes & modestes* si leurs raisons sont jugées valables , ou leur interdire l'usage des dites *perruques* si nous trouvons qu'il leur doive être défendu. Si mandons au Promoteur Général de l'Archevêché de tenir la main à l'exécution de notre présent mandement. Donné à Albi le 9 Mars 1668. Signé *Charles* , Evêque de Lavaur , nommé Archevê-

que d'Albi. Par Monseigneur , *Lan-*  
*glois.*

## X I X.

*Moines & Religieux qui portent des*  
*perruques.*

JE sçai un Abbé & un Chanoine Régulier de l'Ordre de Saint Augustin , plusieurs Moines de C. . & un J. . même qui portent des perruques , & l'on m'a assuré de très-bonne part qu'il y a deux C. . . au grand Couvent de P. qui ont des tours de cheveux , afin que leurs tonsures paraissent plus rondes , & leurs têtes mieux faites & moins irrégulières. J'en connais un des deux qui a la tête chauve comme un œuf ; je l'ai néanmoins entendu prêcher plusieurs fois à Paris & ailleurs avec des cheveux achetés chez le Perruquier . . .  
*Thiers , Hist. des Perruques*



## X X.

*Ordonnance du Chapitre de Paris contre  
les grandes perruques.*

LE Vendredi 19 Août 1689, M. le Chantre s'étant plaint de ce que plusieurs, depuis quelque tems, les jours même de Fête solemnelle, paraissaient au Chœur avec de longues chevelures & sans tonsure cléricale, Messieurs voulant prévenir cet abus ont ordonné que nul, sous quelque prétexte que ce soit, même ceux qui portent de *fausses chevelures* connues sous le nom de *perruque*, ne pourra entrer dans le Chœur s'il ne porte des cheveux courts tels qu'il convient à des Ecclésiastiques d'en avoir. Ont ordonné en outre qu'un chacun en tout tems & en tout lieu porte la tonsure, selon son rang & son ordre conformément aux Saints Canons.



## OBSERVATION

## IMPORTANTE

*SUR l'Abrégé Chronologique  
de l'Histoire de France , par  
M. HÉNAUT.*

CERTAINES personnes qui ont vu la Préface de cet Ouvrage , se sont fortement récriées sur ce que je reprochais à M. Hénaut , de n'avoir pas été plus exact en parlant de nos Modes , qu'en discourant sur notre Droit public. A les entendre , il semblait que cette double accusation était un crime de lèze-Littérature d'autant plus grand que ; sans rapporter aucune preuve , j'attaquais un Ecrivain qui passe pour infaillible.

Je ne sçais s'il est des Auteurs qui jouissent du privilège de l'infailibilité ; mais je puis affirmer que mes

DES MODES FRANÇAISES. 355  
plaintes contre M. Hénaut, sur l'un  
& l'autre objet, ne sont que trop lé-  
gitimes; & , puisqu'il faut des preuves,  
en voici.

Sous l'année 1521 , notre Chrono-  
logiste s'exprime ainsi : » On com-  
» mence à porter les cheveux courts  
» & la barbe longue , au lieu qu'au-  
» paravant *c'était tout le contraire . . . .*  
» On reprit , sous Louis XIII , l'an-  
» cien usage , *tel qu'il subsiste aujour-*  
» *d'hui* «.

Il ne faut pas , je crois , une bien  
vaste érudition pour s'appercevoir com-  
bien ce récit est éloigné de la vérité :  
il suffit de jeter les yeux sur les por-  
traits des personnes qui ont existé du  
tems de Louis XIII , & l'on reconnaît  
aussi-tôt que leurs grandes moustaches ,  
leurs mentons barbus , leurs  
cheveux coupés en rond & descendans  
sur les épaules , &c , n'ont aucun rap-  
port , aucune ressemblance avec nos  
cheveux artistement calamistrés , avec  
nos visages entièrement rasés.

Si l'on vouloit pousser ses recherches plus loin , il serait aisé de se convaincre qu'à l'époque de 1521 , il n'existait ni moustaches , ni mentons garnis de poil , & que par conséquent ce ne fut point *l'ancien usage* d'alors qu'on reprit sous Louis XIII. Il y aurait même bien des choses à dire sur la poudre & les chevelures artificielles qui ont mis une si grande différence entre nos têtes & celles de nos ayeux. Mais en voilà , je crois , assez sur ce premier chef d'accusation , passons au second.

Je trouve qu'à l'époque de 1474 , M. Hénaut fait une longue digression sur la majorité des Rois de France , & sur les Régences du Royaume pour cause de minorité : après avoir déduit bien des choses , qui certainement ne gagneraient pas à passer par les étamines de la censure , il finit par observer que sur ces divers objets , Charles VI rendit deux Ordonnances conformes à celles de



Charles V , son père , & il ajoute ,  
 » qu'elles sont enfin devenues la Ju-  
 » risprudence constante de notre Droit  
 » public sur cette matière «.

N'en déplaise aux partisans de l'exactitude de M. Hénaut , j'observerai 1° , que sur les objets dont il s'agit , Charles V a rendu trois Ordonnances qui sont parvenues jusqu'à nous , que Charles VI en promulgua de semblables , & en pareil nombre ; ainsi voilà déjà un article à réformer.

J'observerai en second lieu , qu'excepté une disposition de ces Ordonnances , qui même a été interprétée depuis par le Chancelier de l'Hôpital , toutes les autres ne sont point suivies parmi nous. Il y a plus , Charles VI lui-même les a toutes révoquées par une Ordonnance postérieure.

En effet , une de ces dispositions voulait que les Rois mineurs ne fussent Sacrés & Couronnés qu'à l'âge de quatorze ans ; les autres séparaient la tutelle de la Régence , assignaient des

Domaines avec toute puissance dans leur étendue , au tuteur , &c. A ces traits , est-il possible de reconnaître , comme le dit M. Hénaut , que ces Ordonnances sont devenues la Jurisprudence constante de notre Droit public sur cette matière.

A l'égard de l'Ordonnance postérieure que je viens de citer , notre Historien n'est pas plus exact que sur les précédentes. Voici comme il s'énonce. *Année 1401* » , Ordonnance « du mois d'Avril 1403 , qui porte » que lorsque le Roi montera sur le » trône , en quelque petit âge qu'il » soit , il sera réputé Roi , & que le » Royaume sera gouverné en son nom » par les plus prochains de son sang , » & par les plus sages hommes de son » Conseil «.

1°. L'Ordonnance de 1403 n'est point une Loi générale , qui règle le sort de tous les Rois de France mineurs , ainsi que M. Hénaut semble l'insinuer ; elle contient seulement un Règlement

sur ce que Charles VI desirait qui fût exécuté relativement à l'administration & à la personne des Princes ses enfans , s'il les délaissait en minorité.

2°. L'erreur de M. Hénaut vient sans doute de ce qu'il a cité le préambule de la Loi , pour la Loi elle-même ; il a mis le futur au lieu du présent : voilà toute la différence.

3°. En se bornant au préambule , il a omis deux principales dispositions de l'Ordonnance de 1403. La première veut que le Roi mineur soit Sacré & Couronné incontinent & sans délai en quelque petit âge qu'il soit. La seconde donne la préférence pour la garde de la personne du Roi , & l'administration de l'Etat à la Reine-mère , sur tous les Princes du Sang Royal. Ces deux dispositions sont encore aujourd'hui une portion essentielle de notre Droit public ; l'exactitude de l'Histoire exigeait quelles ne fussent pas négligées.

Enfin un peu plus bas M. Hénaut

ajoute : » Ordonnance du 26 Décembre , qui *confirme* celle de 1403 *sur la majorité des Rois de France* «.

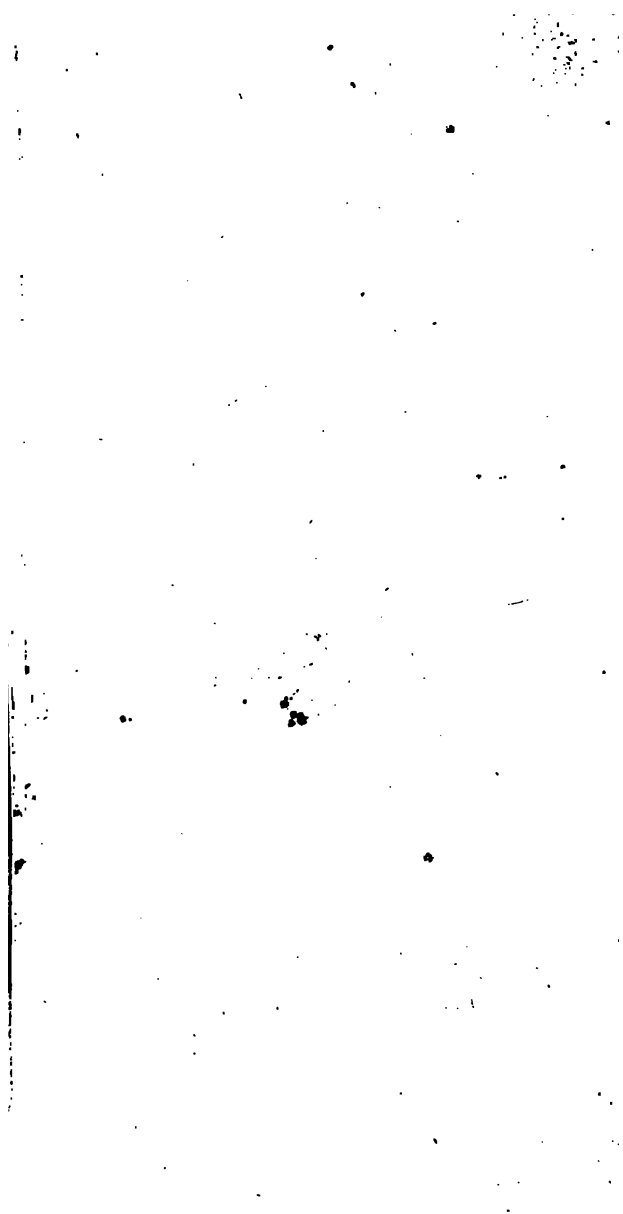
Notez 1<sup>o</sup>, que ni l'Ordonnance de 1403, ni celle de 1407 n'ont point pour objet la majorité des Rois de France. Elles ne déterminent pas même à quel âge les Rois sont majeurs jusqu'à ce qu'ils soient en âge de gouverner par eux-mêmes : voilà comme elles s'expriment.

Notez encore que l'Ordonnance de 1407 n'est point une simple confirmation de celle de 1403 ; elle établit comme Loi perpétuelle , fondamentale & irrévocable du Royaume , pour tous les Rois de France délaissés en minorité , ce que Charles VI en 1403 avait réglé pour les Princes ses enfans.

Mais il est tems de finir ; j'ai promis des preuves , je les ai fournies : c'est maintenant au Lecteur à juger si mon accusation est bien fondée.

F I N.





GT 2290 .M6

C.1

Histoire des modes francaises

Stanford University Libraries



3 6105 038 594 268

GT  
2290  
.M6

DATE DUE

MAY 5 1985

JUN

1986

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES  
STANFORD, CALIFORNIA  
94305

